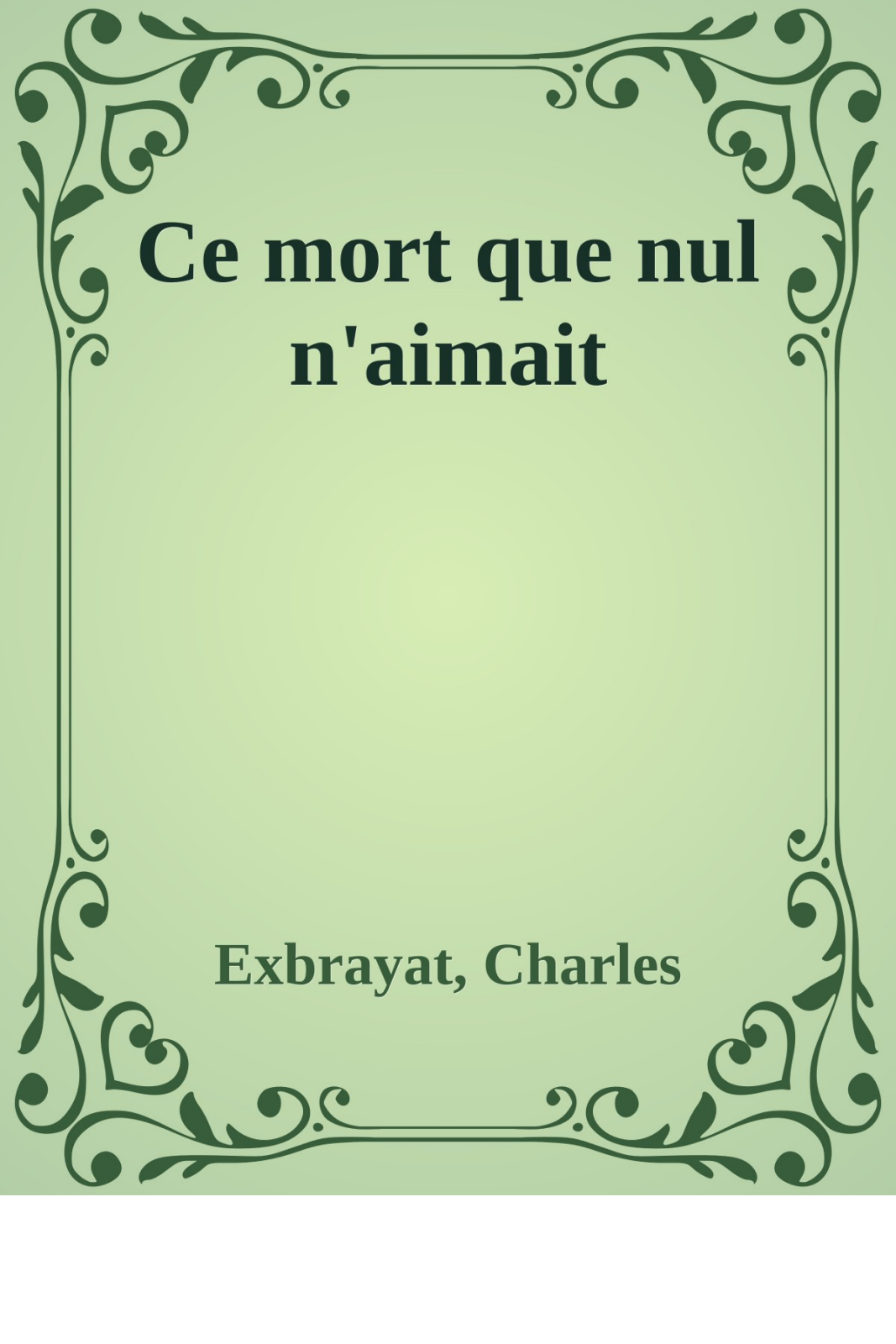


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Ce mort que nul n'aimait

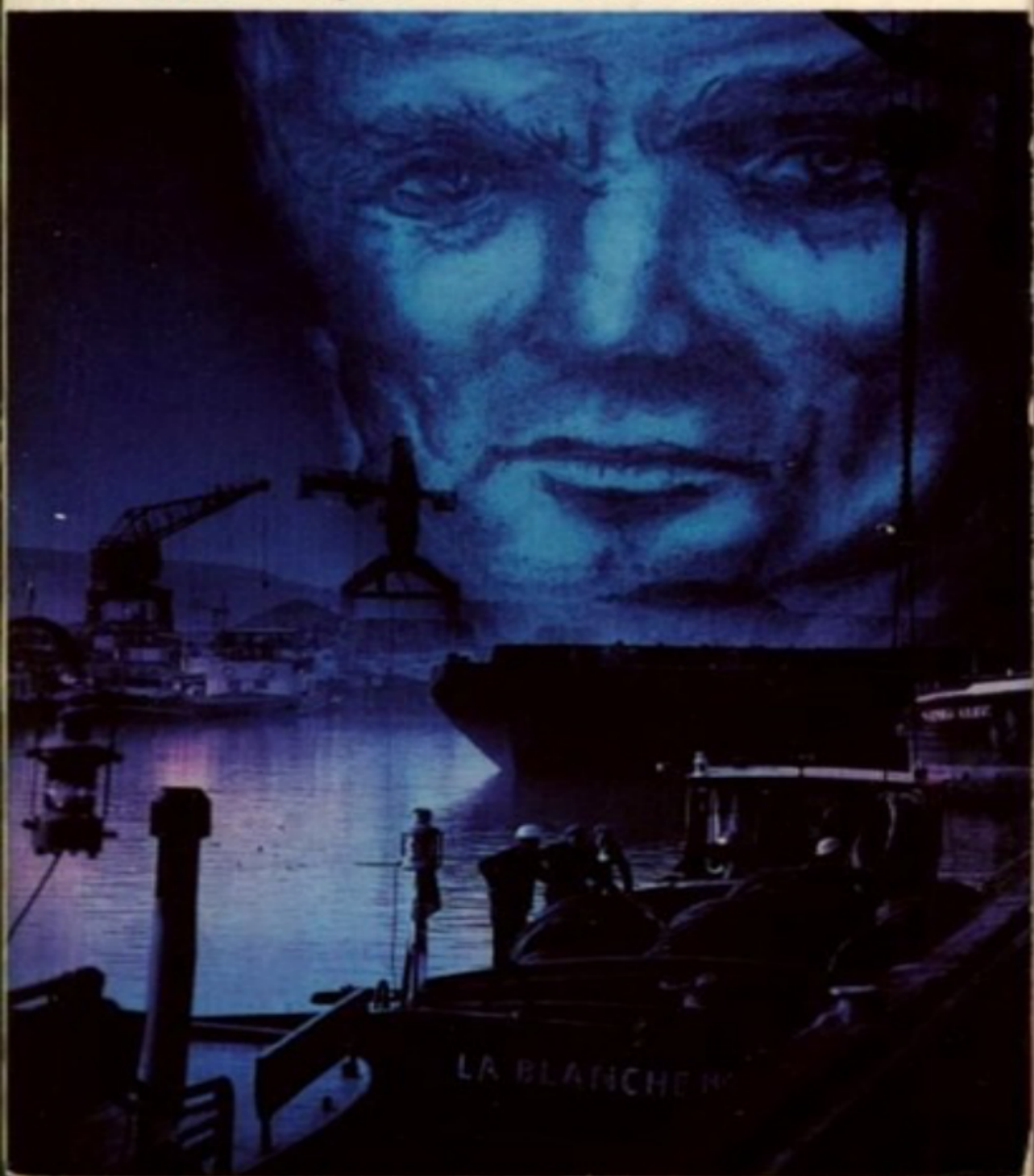
Exbrayat, Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EXBRAYAT

ce mort que nul n'aimait



CE MORT QUE NUL N'AIMAIT

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.

Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.

Dans ce cas il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.

CHARLES EXBRAYAT

CE MORT QUE NUL N'AIMAIT

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, rue de Marignan

CE MORT QUE NUL N'AIMAIT

CHAPITRE PREMIER

Rik de Herdt croyait profondément en Dieu. Il croyait aussi que le Seigneur aimait d'une tendresse particulière sa ville d'Anvers, car il avait permis qu'elle fût la plus belle cité du monde. La foi de Rik n'allait point sans naïveté, puisqu'il faisait partager au Créateur sa propre conviction. Pour de Herdt, en effet, aucune ville sur la terre ne pouvait rivaliser avec Anvers où il était né quarante ans plus tôt et qu'il n'avait pratiquement jamais quittée.

Bien que cela fût tout près de vingt années qu'il empruntait tous les matins le même chemin, chaque fois qu'arrivant du Kassrui, il débouchait sur le Groote Markt, Rik de Herdt marquait un temps d'arrêt qu'il prolongeait plus ou moins, selon son humeur du moment. Quoiqu'il connût toutes les lignes du décor au point de pouvoir le reconstituer de mémoire et presque pierre par pierre, Rik éprouvait toujours ce petit choc qui, le paralysant, l'emplissait d'un sentiment complexe où se mélangeaient le respect pour les splendeurs se dressant en face de lui et l'assurance de sa petitesse, de sa fragilité éphémère ; un peu ce qu'il ressentait quand il pénétrait dans la cathédrale Notre-Dame aux heures où il était assuré de s'y trouver presque seul.

Selon un cérémonial qui ne variait presque jamais, Rik contemplait la façade – déjà tant et tant de fois contemplée – de l'hôtel de ville, comme on scrute à chaque rencontre le visage d'un être aimé pour voir si le temps n'y a pas inscrit quelque menace. Il était aussi fier de cet ensemble architectural que si ç'avait été lui et non Corneille de Vriendt qui l'avait bâti. Il s'amusait à discerner parmi les motifs ornementaux ceux qui relevaient de cette civilisation italienne qu'il admirait sans la connaître et ceux hérités de ses traditions nordiques. Catholique d'obédience sévère, de Herdt ne manquait jamais, son inspection terminée, de réciter intérieurement une courte et fervente prière à la statue de la Vierge qui, nichée au milieu de la façade, surveillait depuis plus de trois siècles le Groote Markt et la ville dont elle était la patronne. Ensuite, comme un sous-officier procédant à l'appel de ses hommes, il jetait un regard

circulaire sur les vieilles demeures encadrant la place et adressait un sourire de connivence au saint Georges sommant le pignon de la maison de la Vieille-Arbalète, avant de passer en revue la maison des Tonneliers, celle de la Jeune Arbalète et celle des Merciers ; puis, se tournant légèrement sur sa gauche, il saluait la maison des Tanneurs et celle des Drapiers. Enfin, assuré que tout était en ordre aujourd'hui comme hier, Rik de Herdt traversait le Groote Markt, longeait le côté de l'hôtel de ville donnant sur le Suikerrui et entrait dans la Gildekamerstraat où se tenaient les locaux de la Police Criminelle.

Pendant ce temps, là-bas, à Wijnegem, après avoir secoué sa pipe pour en faire tomber les cendres encore chaudes, l'homme montait lourdement dans le tramway 41 en direction d'Anvers.

L'inspecteur principal Rik de Herdt parvenait à la quarantaine sans avoir rien perdu de la flamme de ses débuts dans la police. Il aimait son métier, qu'il exerçait comme un prêtre son sacerdoce. Petit, maigre, il avait dû longuement batailler pour s'imposer parmi ses collègues, presque tous des colosses au verbe haut, grands mangeurs, grands buveurs, enclins à tenir en mépris ceux qui n'avaient pas leurs muscles, qui ne partageaient pas leur goût pour les ripailles et qui, de surcroît, ne donnaient guère l'impression de s'intéresser aux femmes. Son manque d'éclat et de prestance avait longtemps maintenu de Herdt dans les emplois subalternes. Deux ou trois affaires où les autres avaient échoué et qu'il avait élucidées tranquillement, proprement, attirèrent sur lui l'attention de ses chefs qui, alors, lui firent gravir rapidement les échelons. Maintenant, on l'entourait d'une considération sympathique, car on le savait promis à une belle carrière et si on le plaisantait encore sur son austérité, c'était avec cordialité. Peu à peu, ceux qui travaillaient en sa compagnie s'étaient rendu compte que ce petit homme froid avait un cœur d'or et que sa foi intransigeante ne l'empêchait pas de comprendre les faiblesses des autres et de les excuser. On savait aussi que Rik avait horreur de l'injustice et, pour lui, le crime s'affirmait l'injustice majeure. Plus que par la recherche du coupable, dans une affaire criminelle, l'inspecteur principal était guidé par sa volonté de faire rendre justice à la victime, c'est-à-dire découvrir son meurtrier. Lorsqu'il avait obtenu les aveux de ce dernier, il se désintéressait de l'histoire, laissant aux juges le soin de poursuivre le débat. Tout attentat perpétré dans Anvers prenait à ses yeux allure de profanation infligée à sa ville qu'il chérissait avec cette passion que d'autres peuvent éprouver pour une femme. Il en connaissait toutes les places, toutes les rues, toutes les ruelles. Il n'y avait que le port, par son immensité aux limites toujours fluctuantes, pour défier sa prodigieuse mémoire.

L'homme descendit au terminus de la ligne, à la Franklin Rooseveltplaats. Il demeura immobile un moment, un peu désorienté par le trafic. On devinait qu'il n'était pas habitué à ces encombrements et à ce vacarme. Il regarda autour de lui puis, prenant son inspiration, il plongea, le buste en avant, en direction de St. Jacobsmarkt.

Bordant la Gildekamerstraat, l'arrière de l'hôtel de ville privait le bureau de Rik de Herdt de tout soleil. Une clarté diffuse d'aquarium baignait les vieux meubles dont les contours s'estompaient dans une pénombre perpétuelle. Dès le début de l'après-midi en été, dès le matin en hiver, il fallait allumer les lampes électriques ; mais Rik se trouvait à l'aise dans cette espèce de tanière où les suspects, introduits en vue d'interrogatoire, perdaient très vite pied. De Herdt s'y sentait chez lui, plus encore que dans la chambre qu'il occupait à Jodenstraat, chez la veuve Mooring. Il ne manquait jamais, sitôt qu'il avait ouvert la porte de son bureau, de passer une rapide inspection des lieux et poussait un soupir de satisfaction en constatant l'immobilité du décor où chaque chose était à sa place, y compris l'inspecteur Joris Pelckmans, dont le un mètre quatre-vingt-douze occupait un fauteuil en cuir élimé. Les deux hommes travaillaient ensemble depuis près de dix ans et n'avaient jamais voulu se quitter. Grand buveur de genièvre et fumeur invétéré, Joris était aussi bohème que Rik était ordonné. Le premier changeait de domicile au gré de son humeur – savoir où logeait Pelckmans quand on avait besoin de lui s'affirmait une épreuve difficile réservée aux « bleus » – tandis que le second n'avait jamais bougé de sa chambre de la Jodenstraat depuis qu'il avait perdu ses parents et qu'il avait liquidé un appartement trop grand pour lui. Si de Herdt se présentait toujours vêtu avec cette correction stricte qui lui semblait devoir être celle d'un fonctionnaire d'État, Pelckmans, au contraire, affectait une tenue débraillée qui choquait profondément son supérieur immédiat. Au début de leur association, Rik avait tenté de faire partager ses goûts d'ordre et de tenue à Joris, mais il avait dû y renoncer et cet échec était la seule ombre sur leur amitié avec, en plus, cette affreuse pipe dont Pelckmans empuantissait l'atmosphère où qu'il allât. Mais de Herdt, sachant faire la part des choses, supportait les défauts de Joris qui, somme toute, comptaient peu en regard de ses très réelles qualités professionnelles et du fraternel dévouement qu'il lui portait.

Sans se presser, de son allure un peu chaloupée, l'homme descendait Kipdorp, tirant sur sa courte pipe ; il s'arrêtait de temps à autre devant une vitrine, puis reprenait sa promenade, qui le conduisait dans la Wolstraat. Avec sa vareuse de gros drap bleu sombre et sa casquette, ceux qui le

croisaient le prenaient pour un marin hollandais s'offrant un tour en ville avant d'appareiller.

Sitôt que son chef apparaissait, sans bouger du fauteuil où il s'incrustait, Joris lançait un : « Salut, chef ! » qui faisait trembler les vitres et suscitait les rires dans les bureaux voisins. Habitué à cette plaisanterie quotidienne, de Herdt ne sourcillait pas et se contentait de répondre doucement :

— Bonjour, Joris.

Puis, tandis qu'il accrochait ses affaires au porte manteau, il demandait :

— Quoi de neuf ?

C'était le moment où Pelckmans, doué d'une étonnante mémoire, faisait son numéro en récitant le contenu des bulletins qu'il avait lus en arrivant. Rik ne prêtait qu'une oreille distraite aux histoires d'accidents, de suicides, de querelles, sachant bien que si quelque chose intéressait leur service, Joris ne manquerait pas de le réserver pour la fin de son énumération. Et comme Pelckmans s'était tu sans rien apporter d'intéressant, de Herdt s'enquit :

— Et pour ce type à la morgue, rien de nouveau ?

— Attendez un peu, patron, la nouvelle n'a paru que dans les journaux du soir, hier. Les gens lisent plus volontiers les feuilles du matin. Si quelqu'un peut nous apporter des renseignements sur le bonhomme, ce ne sera pas avant cet après-midi ou demain, quoique, avec sa figure en bouillie, le macchabée sera difficile à identifier.

Sortant de la Wisselstraat, l'homme débouchait sur Groote Markt. Il s'arrêta, tira un papier de sa poche, le consulta, s'orienta et se dirigea vers l'hôtel de ville.

Joris avait allumé sa maudite pipe, mais Rik n'y prenait pas garde, car il pensait à ce pauvre garçon étendu dans un des tiroirs frigorifiques de la morgue et repêché la veille au matin dans le canal Albert, entre Wijnegem et Herentals. On l'avait ramené à Anvers parce que dans ses vêtements de citadin on n'avait trouvé aucun papier. Personne ne savait alors s'il s'agissait d'un crime, d'un accident ou d'un suicide. Toutefois, sa figure en bouillie pouvait laisser supposer que ses meurtriers – si meurtre il y avait – ne voulaient pas qu'on pût le reconnaître ; à moins, tout simplement, que le cadavre n'eût été happé par une hélice. Les empreintes digitales n'avaient rien donné, l'inconnu n'ayant pas de casier judiciaire. On n'avait pas osé publier la photographie du mort et on s'était contenté d'une description approximative.

— Joris, toujours rien du médecin légiste ?

— Vous savez bien, patron, que le docteur Jan Baeyens n'aime pas se lever de bon matin.

À ce moment, le téléphone sonna. Rik décrocha.

— De Herdt, à l'appareil... Ah ! bonjour, docteur... Alors ?

Il écouta attentivement, puis :

— Je vous remercie, docteur, nous allons faire de notre mieux.

Ayant raccroché, Rik regarda ironiquement son adjoint :

— Contrairement à ce que vous pensez, Joris, le docteur Baeyens peut se lever tôt. Notre homme était mort avant de tomber à l'eau. Le crime ne fait plus de doute et il semble que le décès soit dû au coup qui lui a écrasé la face. Le docteur n'a pas le temps de me donner des détails, il me fera parvenir son rapport.

— Ça ne va pas être facile, patron ! Rechercher le meurtrier inconnu d'une victime inconnue...

— Les histoires faciles n'offrent aucun intérêt, inspecteur Pelckmans ! Et, puisqu'il faut bien commencer par quelque chose, vous allez entreprendre la tournée de nos indicateurs et voir s'il n'y a pas quelque chose à glaner par là ; mais il est inutile de nous faire des illusions, tant que nous n'aurons pas identifié la victime, nous piétinerons.

L'homme entra dans la Gildekamerstraat alors que Joris Pelckmans en sortait.

Rik de Herdt, depuis la veille, ne pouvait s'empêcher de penser à l'inconnu de la morgue. Tout de suite, il avait supposé que ce malheureux avait été tué et, tout de suite, il avait pris son parti.

Pour la première fois de sa carrière, Rik éprouvait de la haine pour l'assassin. On n'a pas le droit de mutiler aussi affreusement le corps d'une créature du Seigneur. C'était se moquer de Dieu que de souiller ainsi son ouvrage. De Herdt, se demandait à qui pouvait bien ressembler le criminel. Il repassait dans sa mémoire les visages de ceux qu'il avait arrêtés. Le coup ayant défoncé la face de la victime supposait une belle force, mais n'importe qui, armé d'un instrument contondant quelconque, pouvait frapper assez vigoureusement pour arriver au même résultat. Même une femme... d'autant plus que parmi les Flamandes il s'en trouve d'aussi solides que des hommes. Un heurt léger à la porte l'arracha à ses réflexions. Il sursauta comme si on l'avait surpris en faute.

— Entrez !

La porte s'ouvrit et l'homme apparut sur le seuil, énorme. Lentement, il ôta sa casquette.

— Inspecteur principal de Herdt ?

— C'est moi.

— En bas, ils m'ont dit que c'était vous que je devais voir...

— C'est à quel sujet ?

— Ce type dont on a parlé dans le journal...

Le cœur de Rik battit plus vite.

— Asseyez-vous seulement.

— C'est pas la peine... et puis j'aime pas ces choses.

Du menton, il montrait les fauteuils. Il entra tout de même dans le bureau, en prenant tout son temps pour refermer soigneusement la porte derrière lui. De Herdt comprit que celui-là, il ne fallait pas le brusquer, mais le laisser aller son train. À son tour, il se mit debout.

— Vous êtes marin ?

— Gustaaf Van Neer, patron de la péniche *De Witte Meeuw*.

— *La Blanche-Mouette* ? C'est joli...

Van Neer haussa les épaules, pour montrer que ce genre de considération ne l'intéressait pas.

— Vous êtes au port ?

— Non, Wijnegem, près de l'écluse. Je vais à Liège.

— Alors, vous pensez connaître l'homme dont les journaux ont donné la description ?

— Ça se pourrait...

— Qui est-ce ?

— J'sais pas... Faudrait que je le voie... Où il est ?

— À la morgue.

— C'est loin ?

— On va y aller ensemble.

Gustaaf Van Neer intriguait de Herdt. Ce colosse lui semblait imperméable et il ne voyait pas de quelle façon l'attaquer pour essayer de l'inciter aux confidences. Gustaaf ne devait parler que lorsqu'il le voulait et ne dire que ce qu'il voulait également. Côte à côte, ils descendaient Suikerrui en direction de l'Ernest Van Dijckkaai où Rik avait décidé de prendre le trolleybus 6 qui les mènerait à la Kortrijkstraat où s'élevait le bâtiment de la morgue. L'inspecteur espérait que, durant le long trajet à travers la ville, son compagnon se déciderait peut-être à dire quelque chose. Mais le hasard déjoua tout de suite les plans du policier car Van Neer alla s'asseoir près d'une dame, de manière à pouvoir regarder le spectacle de la rue par la vitre. Rik en fut réduit à observer le visage de Gustaaf qui, pas une seule fois, ne tourna les yeux vers lui. Van Neer devait peser pas loin de cent kilos, mais bien qu'il ne fût pas très grand, il ne paraissait pas gras. Au contraire, il donnait l'impression d'être composé d'une masse de muscles lente à s'émouvoir mais qui, une fois déchaînée, devait être difficile à maîtriser. De Herdt ne pouvait s'empêcher de penser que ce marin aurait eu la vigueur suffisante pour défoncer n'importe quel visage d'un coup de poing lancé à toute volée. La figure légèrement

empâtée d'un homme approchant de la soixantaine était éclairée par un regard bleu dans lequel il était impossible de lire quoi que ce soit. La peau était recouverte du hâle de ceux habitués à vivre au grand air. Un beau spécimen de cette forte race flamande à qui les plus rudes besognes ne font pas peur. Rik songea encore que, chez lui, Van Neer devait être obéi et qu'il n'était sans doute pas très indiqué de lui tenir tête.

Ce ne fut qu'à la station de Lange Beeldekensstraat que la dame assise près de Van Neer se leva et que l'inspecteur put occuper sa place. Gustaaf continuait à contempler la rue à travers la vitre.

— Vous ne semblez pas bien connaître Anvers ?

— Mal.

— Vous n'êtes pas Anversois ?

— Non.

La conversation s'avérait pénible. De Herdt insista :

— D'où êtes-vous donc ?

— Vorselaar.

— Et vous faites le trajet Anvers-Liège ?

— Quelquefois plus loin.

— Et qu'est-ce que vous transportez ?

— Ce qu'on me donne.

Rik se tut. Volontairement ou non, tactique ou habitude, l'autre se murait dans un silence qu'il était inutile de songer à briser. Ils descendirent à la Kersbeekstraat et s'engageant dans la Kortrijkstraat gagnèrent la morgue. Pour la première fois, Gustaaf Van Neer marqua quelque étonnement en voyant la façade blanche et propre du bâtiment. Le fait que la morgue jouxtait une école parut le scandaliser.

— C'est une école, là ?

— Oui.

Il secoua la tête et dit simplement :

— C'est pas bien.

Piet Gyselynck, le gardien, était un bon vivant. Toujours la plaisanterie à la bouche, le sourire aux lèvres, sans cesse prêt à aller boire un petit coup, il se comparait à un surveillant qui aurait eu sous ses ordres les plus disciplinés des élèves. Il ne s'était jamais marié parce qu'il n'avait jamais pu trouver une femme qui acceptât de cohabiter avec tous ces morts en transit. Il avait préféré renoncer au mariage que de quitter un emploi qui lui plaisait. Il n'y avait rien de cynique dans ce bonhomme tout rond ; ses morts, il les aimait et il lui arrivait de pleurer quand on lui apportait une jeunesse qui s'était suicidée pour une de ces banales histoires d'amour qu'il lisait cependant avec passion dans les feuilletons. Il tenait son local dans un état de propreté parfaite et il mettait tout son soin à faire la toilette des pauvres corps qu'on lui amenait, sans jamais éprouver le moindre

dégoût. Il traitait les défunts avec autant de gentillesse que les vivants et, pour dire vrai, aux yeux de Gyselynck, ses morts n'étaient pas des morts pareils aux autres. Il les classait obscurément à un stade intermédiaire qu'il aurait été bien en peine de définir.

Comme à son habitude, Piet reçut ses visiteurs avec le sourire.

— Bonjour, monsieur l'inspecteur... Vous venez voir mes pensionnaires ?

— L'homme à la figure écrabouillée.

— Le pauvre... Donnez-vous la peine, seulement...

Il précéda le policier et Van Neer jusque dans la chambre froide où il amena à lui une sorte de vaste tiroir à l'intérieur duquel reposait un corps enveloppé dans un linceul.

— Je le découvre, monsieur l'inspecteur.

De Herdt se tourna vers Gustaaf :

— J'espère que vous avez les nerfs solides, monsieur Van Neer, car ce n'est pas un joli spectacle.

Gustaaf haussa les épaules d'un air de dire qu'il faudrait autre chose pour l'émouvoir. Sur un signe de Rik, Gyselynck ôta le linceul. Le cadavre reposait sur le dos. C'était un corps maigre qui paraissait plus usé que l'âge du défunt – dans les 35 ans pour le médecin-légiste – ne le laissait prévoir. Le docteur Baeyens l'avait si bien recousu après l'autopsie qu'il n'en était pas plus repoussant. Un corps de malade qui n'offrait aucune malformation susceptible de le faire reconnaître. Quant au visage, du front jusqu'au menton, ce n'était plus qu'une pulpe rougeâtre horrible à voir. Le policier jeta un coup d'œil sur son compagnon, pas tellement impressionné. À se demander si cet homme avait des nerfs. Le plus ému semblait être Piet, qui ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est la première fois qu'il m'en arrive un dans cet état. Je ne trouve pas ça correct.

— Alors ? demanda de Herdt à Van Neer.

— Il me semble bien...

— Il me faudrait une certitude, ou cela ne servira à rien.

— On pourrait pas le retourner, parce qu'il avait une cicatrice sous l'omoplate...

Avec une grande douceur, Piet entreprit de retourner le cadavre et une large cicatrice apparut sous l'omoplate droite.

— Qu'est-ce que c'est que cette cicatrice ?

— Un coup de revolver.

— Alors, vous connaissez cet homme ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Joss Lauriks.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

- Pas grand-chose de propre.
- Mais encore ? Il avait un métier ? Une occupation ?
- Non. C'était un bon à rien.
- Et comment se fait-il que vous le connaissiez si bien ?
- Parce que c'était le mari de ma cadette, Anneke.

CHAPITRE II

Le premier mouvement de Rik fut d'emmener Van Neer dans son bureau pour lui demander des explications complémentaires sur ce gendre dont la mort paraissait non seulement le laisser indifférent, mais encore le soulager. Le marin devait nourrir une solide rancune contre le mari de sa fille et le policier eût bien aimé en connaître les raisons car, pour si méprisable qu'eût pu être Joss Lauriks, il n'en restait pas moins qu'on l'avait assassiné. Cependant la scène du tramway et la conversation avortée indiquaient à l'inspecteur que s'il ne parvenait pas à mettre Van Neer en confiance, il n'en tirerait rien du tout. Il lui incombait d'employer une autre méthode que celle en usage avec les témoins ordinaires, car il se doutait bien que l'atmosphère de son bureau, qui impressionnait tellement les gens aux nerfs sensibles, ne produirait aucun effet sur le patron de *La Blanche-Mouette*.

Comme ils redescendaient la Kortrijkstraat et que Rik se demandait ce qu'il convenait de faire, Gustaaf s'arrêta :

— Où c'est que je prends le tram pour rentrer à Wijnegem ?

— Vous ne pouvez pas retourner tout de suite à votre péniche, Van Neer. Vous devez bien penser que j'ai besoin d'explications supplémentaires ?

— Je vous ai dit que c'était Lauriks. Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus ? Et puis, il va être midi.

Le policier sauta sur l'occasion offerte.

— Eh bien ! nous allons déjeuner ensemble, puis nous nous rendrons dans mon bureau pour mettre votre déclaration au point, car il est nécessaire que j'aie un papier signé de vous affirmant que le mort est bien Joss Lauriks ; ensuite, vous pourrez retourner à Wijnegem. D'accord ?

Van Neer soupira :

— Même mort, il faudra qu'il m'embête encore, celui-là.

De Herdt convia son compagnon au restaurant du *Chapeau Rouge*, sur le Handschoemarket. Ils montèrent au premier étage et commandèrent des moules et une sole. Rik attendit que la servante eût fini d'allumer le réchaud destiné à tenir au chaud la casserole de

moules qu'elle allait leur apporter avec du vin blanc de la Moselle pour entamer doucement un dialogue qu'il prévoyait difficile.

— Il y a longtemps que vous êtes dans le métier ?

— Depuis toujours. J'ai succédé à mon père, Jef Van Neer.

— Et... vous l'aimez, votre métier ?

— Pourquoi je le ferais ?

— Et votre femme ?

— Quoi, ma femme ?

— C'est aussi une fille de mariniers ?

— Elle est née sur une péniche, du côté de Diepenbeek.

Le policier nota qu'il annonçait ce fait divers avec un certain orgueil. Van Neer devait appartenir à l'armorial des canaux. À ce moment, la servante apporta les moules et ils se mirent à manger. De Herdt regardait avec une sorte d'admiration cette force de la nature qui était en face de lui. En homme pour qui la nourriture avait gardé son importance première, Gustaaf mangeait lentement, puissamment. Les yeux sur son assiette, on le devinait occupé à sa tâche comme à n'importe quelle autre tâche. Il s'appliquait. La dernière coquille rejetée, il s'essuya la bouche du revers de la main, vida son verre et se redressa sur sa chaise. Sa faim en partie apaisée, il attendait la suite avec calme.

— La vie doit être dure sur les péniches, l'hiver ?

— Tous les métiers sont durs.

— Vous n'avez jamais songé à vous arrêter ?

Van Neer contempla Rik avec stupéfaction. Visiblement la question le déroutait. Il ne comprenait pas.

— Vous voulez dire rester à terre ?

— Oui.

— Non, j'y ai jamais pensé... C'est pas des choses qui se font.

Et, comme pour clore le débat par un argument péremptoire, il ajouta :

— Mon père est mort sur sa péniche.

Ils en étaient au café lorsque de Herdt demanda :

— Vous avez d'autres enfants que cette Anneke, la veuve de Joss Lauriks ?

Pareil au paysan qui énumère ses biens avec orgueil, Gustaaf compta :

— Il y a Karel, le fils... et puis Hilda, la fille... et puis cette pauvre Anneke... c'est tout.

— Et votre femme ?

— Bien sûr... il y a Maria...

Il réfléchit un instant avant de dire :

— Une bonne femme.

En voyant Van Neer entrer dans le bureau avec de Herdt, Pelckmans sortit à grand-peine de son fauteuil. Le volume de cet inconnu le surprenait au point de le faire rompre avec ses habitudes. Il ne put s'empêcher de demander à mi-voix à Rik :

— Où diable l'avez-vous déniché, celui-là ?

Sans lui répondre, l'inspecteur principal procéda aux présentations :

— Monsieur Van Neer, voici l'inspecteur Pelckmans, mon adjoint. M. Van Neer a reconnu le corps qui est à la morgue. C'était celui de son gendre, Joss Lauriks.

Pelckmans crut qu'il était de son devoir de manifester de la compassion :

— Je vous présente mes condoléances, monsieur Van Neer.

— Pas la peine, c'était une saloperie.

De Herdt ne put se retenir de sourire en voyant la tête de Joris. Pour une fois, l'inspecteur Pelckmans trouvait quelqu'un qui se moquait encore plus que lui des convenances. Lorsqu'ils furent installés, Rik attaqua :

— Monsieur Van Neer, vous allez me signer une déposition comme quoi le corps que vous avez vu à la morgue est bien celui de votre gendre, celui de Joss Lauriks.

— D'accord.

— Cependant, je crois qu'il me faudra demander à Mme Lauriks de venir confirmer votre opinion.

— On ne peut pas laisser Anneke en dehors de toute cette cochonnerie ?

— Ça me semble difficile et puis, tout de même, il s'agit de son mari. Elle doit le connaître mieux que personne, non ?

— Je dis pas, mais si vous lui posiez des questions par téléphone, pour lui éviter de le voir comme il est, l'autre ?

— Vous n'avez pas le téléphone à bord de votre péniche, je suppose ?

— Non, mais y aurait qu'à appeler Martha, la patronne de *Chez La fidèle Flamande*, l'estaminet qu'est près du canal, elle irait chercher Anneke.

— Soit. On va essayer. Vous avez le numéro ?

— Le 832 à Wijnegem.

— Pelckmans, faites rédiger sa déclaration à M. Van Neer pendant que je vais téléphoner.

À sa voix, de Herdt imagina Martha. Sans doute une maîtresse femme pas tellement aimable, mais qui s'amadoua lorsque le policier eut prononcé le nom de Gustaaf Van Neer. Elle accepta d'aller chercher Anneke. Pendant son absence et tandis qu'il demeurait au

bout du fil, Rik essayait de faire le point de cette histoire, mais il n'y parvenait pas. Avec Van Neer, il abordait un monde inconnu où les valeurs ne devaient pas être les mêmes que dans la société qu'il était accoutumé de fréquenter.

— Il est arrivé quelque chose au père ?

Le policier tressaillit, arraché à ses songes.

— Madame Lauriks ?

— Oui.

— Non, madame, M. Van Neer est ici, en parfaite santé.

— Qui c'est qui me parle ?

— Inspecteur principal de Herdt.

— Mon Dieu !...

— Vraiment pas de quoi vous affoler, madame. Il y a longtemps que vous n'avez pas vu votre mari ?

— Mon mari ? Joss ? Pourquoi vous me demandez ça ?

— Je vous expliquerai. Répondez-moi d'abord.

— Eh bien ! il y a... attendez... trois, non, quatre jours, je crois.

— Est-ce que votre mari a une marque spéciale sur le corps ?

— Une marque ? Mais, enfin, pour quelles raisons toutes ces questions ?

— Je vous ai dit que je vous expliquerai, madame. A-t-il oui ou non une marque spéciale sur le corps ?

— Non... seulement une cicatrice.

— Où ?

— Sous l'omoplate droite. Une blessure qu'il a reçue avant que je le connaisse et, maintenant, allez-vous me dire ?

— M. Van Neer vous racontera tout, madame, mais je crains fort qu'il n'ait une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

— Une mauvaise... Voulez-vous dire que Joss est... mort ?

— Soyez courageuse, madame.

Rik entendit comme une sorte de râle et puis des sanglots. Il raccrocha doucement. Allons, il y en aurait au moins une pour pleurer Joss Lauriks.

Lorsqu'il revint dans son bureau, Rik de Herdt trouva Van Neer et Pelckmans qui se regardaient en chiens de faïence. Joris devait sentir que sa gouaille ne toucherait pas le colosse, aussi préféra-t-il se taire.

— Votre fille est avertie, monsieur Van Neer... Elle m'a confirmé vos dires. Elle n'aura donc pas besoin de venir.

— Tant mieux.

— Quand elle a su que son mari était mort, Mme Lauriks s'est mise à pleurer. Sans doute nourrissait-elle à l'égard du défunt de meilleurs sentiments que vous, monsieur Van Neer ?

— C'était sa femme, alors ça fait quelque chose, et puis Anneke a

toujours été une pleurnicheuse. Je peux rentrer à Wijnegem ?

— Pas tout de suite, monsieur Van Neer, si vous le permettez...

Gustaaf commençait à sortir de sa placidité. Rik voyait des ondes sanguines lui monter au visage. On sentait qu'il faisait tous ses efforts pour se maîtriser mais qu'il n'y parviendrait pas longtemps encore. La colère lui enrouait la voix.

— Et si je ne permets pas ?

Rik le regarda et lui confia doucement :

— Alors, je me passerai de votre permission, monsieur Van Neer.

D'un élan, le colosse fut debout et, s'appuyant des deux poings sur le bureau de l'inspecteur principal, se pencha pour lui jeter :

— De quel droit ?

Dans son fauteuil, où il s'était de nouveau encastré, Joris Pelckmans contemplait la scène avec intérêt, se demandant si de Herdt allait perdre son sang-froid en face de la brutalité arrogante de l'autre. Tranquillement, sans forcer le ton, l'inspecteur principal répondait au marin :

— Parce que je représente la Loi, monsieur Van Neer.

— Et qu'est-ce que j'en ai à foutre, de la loi ?

— Vous y conformer simplement, ainsi que tous les citoyens de ce pays, si vous voulez vous éviter de gros ennuis.

Vaincu, Gustaaf se rassit en soufflant comme un taureau qu'on est parvenu à maîtriser. En connaisseur, Joris admira une fois de plus son chef.

— Alors, dites ce que vous voulez savoir, que je m'en aille.

— Parlez-nous de Joss Lauriks ?

— Ça n'en vaut vraiment pas la peine !

— C'est à moi d'en juger, monsieur Van Neer. Je vous écoute.

Gustaaf se tourna du côté de Pelckmans, semblant chercher un quelconque secours, se tortilla sur sa chaise et puis se décida avec un soupir de résignation.

— Ça s'est passé à Liège, il y a trois ans. Il faut vous expliquer qu'Anneke, c'est notre dernière : alors elle n'a pas été élevée comme les autres. Elle était plus fine qu'Hilda, plus demoiselle, quoi ! La vie sur la péniche, ça ne lui plaisait pas. Elle passait son temps à lire et il fallait que je me fâche pour la faire travailler avec nous. Elle pensait qu'à se fabriquer des robes et dès qu'elle avait des sous, c'était pour acheter des bêtises. Tout ça, c'est la faute à sa mère, qu'a pas voulu que je lui flanque des raclées comme aux autres pour leur faire entrer l'obéissance dans le corps. Dès qu'on s'arrêtait quelque part et qu'il y avait un bal, elle tenait plus en place, il fallait qu'elle y aille se pavaner. Pour une jolie fille, c'est une jolie fille, ça c'est vrai, mais, sur les péniches, les jolies filles on n'en a pas besoin. Ce qu'il nous faut, c'est des filles fortes comme Hilda, qui ne rechignent pas à l'ouvrage.

Quasiment, on se parlait plus, Anneke et moi. Rien que de la voir, elle me foutait en colère avec son rouge sur les lèvres. Pas des manières de chez nous, ça ! Sa sœur Hilda a bien essayé elle aussi de lui faire comprendre, mais Anneke, c'est une vraie tête de mule. Karel, son frère, il lui donnait toujours raison au lieu de m'aider. Pourrie par tous, voilà ce qu'elle était, Anneke. Alors, ce qui devait arriver est arrivé.

Il se tut, mâchonnant une rancœur qui datait de loin.

— Et qu'est-ce qui est arrivé, monsieur Van Neer ?

— Il y a trois ans, à Liège, dans un bal, bien sûr, elle a fait connaissance d'un beau parleur. Le malheur a voulu qu'on avait des réparations sur *La Blanche-Mouette* et qu'on a dû rester près d'un mois au port. Pendant ce temps, Anneke, elle était toujours dehors. Tous, ils étaient complices pour que je m'en aperçoive pas trop. Un jour, Anneke nous a annoncé qu'un garçon voulait l'épouser. J'aime pas bien que les filles décident de ces histoires toutes seules, alors j'y ai dit de m'amener ce bonhomme et c'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Joss Lauriks.

De nouveau, Gustaaf s'interrompit. Il n'avait pas l'habitude de parler si longtemps d'un seul coup. Rik le relança :

— Et alors, monsieur Van Neer ?

— Dès que je l'ai vu, ce monsieur, il m'a déplu. Vous comprenez, c'était pas quelqu'un de chez nous. Et chez nous, on s'est toujours marié entre mariniers. J'y ai pas caché mon sentiment, à ce bon à rien de la ville. On s'est engueulé, quoi ! J'y ai dit que je lui donnerais jamais ma fille et il a eu le culot de me répondre qu'Anneke étant majeure, elle se passerait de mon consentement. Alors, de me voir manqué, comme ça, par ce petit salaud, sur ma propre péniche, j'ai vu rouge. J'y ai foncé dessus et sans Karel, je crois bien que j'y aurais fait passer le goût d'insulter les gens !

Van Neer devait revivre intérieurement la scène qui l'avait opposé à Joss Lauriks car il haletait, fermant un peu les yeux. Rik se demanda si Gustaaf, trois ans plus tard, ne s'était pas trouvé aux prises avec Lauriks à un moment où Karel n'était plus là pour les séparer.

— Comment gagnait-il sa vie, ce Joss ?

— Justement, il la gagnait pas, mais ça on ne l'a su qu'après. Au début, il nous a raconté des boniments, qu'il était représentant d'une maison de confiserie à Bruxelles et qu'il se faisait des mille et des cents. Cette idiote d'Anneke, elle avait tellement envie de quitter la péniche qu'elle a même pas pris la peine de se renseigner !

Rik pensa qu'il comprenait un peu cette Anneke, car ce ne devait pas être drôle de vivre sous la férule du patron Van Neer. Maintenant, Gustaaf était emporté dans son récit.

— J'ai pas voulu autoriser ce mariage et Anneke, elle s'est sauvée

une nuit. Je me doute que les autres devaient être d'accord, mais j'ai jamais pu le savoir... Il valait mieux pour eux. On n'a plus entendu parler d'elle pendant un an et puis, un jour, le facteur il nous a apporté une lettre de Bruxelles. C'était Anneke qui nous demandait pardon. Elle disait que son mari, il n'était pas bon à grand-chose, qu'elle était malheureuse et qu'elle habitait rue des Eperonniers. Elle demandait aussi si elle pouvait revenir nous voir. Moi, je ne voulais pas. Une fille qui se sauve de chez son père, elle mérite plus qu'on s'intéresse à elle. Seulement, je voyais ma femme se miner, Karel et Hilda m'ont tant harcelé que j'ai fini par dire oui. J'ai la soixantaine, vous comprenez ? J'ai plus ma volonté d'autrefois...

Dans son fauteuil, Joris Pelckmans ne put retenir une sorte de gloussement en entendant cet aveu. Qu'est-ce qu'il devait être il y a vingt ans, le camarade Gustaaf ! Mais Van Neer était trop pris par ce qu'il racontait pour prêter attention à ce qui se passait autour de lui.

— Quand Anneke est revenue, elle m'a demandé pardon et elle a dit aussi qu'elle ne voulait pas retourner à Bruxelles parce que maintenant son mari la faisait vivre dans des chambres d'hôtel et que si je l'autorisais, elle resterait avec nous. C'était ma dernière. Je pensais que la leçon lui aurait servi et qu'elle serait plus courageuse au travail. On l'a gardée.

— Et Lauriks ?

— Il s'est montré quelques semaines plus tard. Je voulais le ficher à l'eau. On m'a empêché. Il a fait le doucereux, disant qu'il se rendait bien compte qu'il méritait pas une fille comme Anneke, mais qu'il avait eu la chance contre lui, qu'il allait essayer de s'en sortir tout seul, qu'il souhaitait simplement revenir voir sa femme de temps en temps...

— Pourquoi votre fille n'a-t-elle pas demandé le divorce ?

Van Neer se redressa, indigné :

— Nous sommes catholiques ! Et puis, je crois bien qu'Anneke, elle l'aimait encore, son Joss. Ça fait qu'il apparaissait de temps à autre, sans prévenir. Il s'amenait tout faraud, des fois, avec de l'argent plein les poches. D'autres fois, l'air d'un chien battu et il mangeait comme s'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours, avec un costume fripé et du linge sale.

— Il ne vous confiait toujours pas ce qu'il faisait ?

— On ne se parlait pour ainsi dire pas, nous deux. Il comprenait que je le supportais, mais pas plus. Ça a duré deux ans. Il y a cinq ou six jours, il nous a rejoints à Wijnegem et puis il a refilé. Je l'ai revu que tout à l'heure. Voilà. Et si vous voulez mon avis, il a eu la fin qu'il méritait.

— Il n'y a que Dieu pour nous infliger la mort que nous méritons, monsieur Van Neer, et nul n'a le droit de se substituer à Lui.

— Je dis pas, mais ça n'empêche que ce qui lui est arrivé, il l'a pas volé !

— Ne discutons pas là-dessus, monsieur Van Neer, nous ne serions pas d'accord. Est-ce qu'il vous a paru inquiet pendant sa dernière visite ?

— Il n'était pas flambant, le bonhomme.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Eh bien ! il est quasiment pas sorti de la cabine de sa femme. Il voulait même pas monter sur le pont et je me rappelle qu'il s'est inquiété plusieurs fois de savoir si on n'était pas venu le demander.

— En somme, il vous a donné l'impression de craindre quelque chose ou quelqu'un ?

— J'y avais pas réfléchi, mais ça se pourrait.

— Et vous n'avez rien remarqué d'insolite à Wijnegem ? Pas de gens inconnus rôdant autour de votre péniche ?

— Ma foi, non. Là-bas, on se connaît tous et depuis toujours. Un étranger serait vite repéré.

De Herdt se leva.

— Je vous remercie, monsieur Van Neer. Retournez à votre péniche. C'est nous que l'affaire regarde maintenant.

À son tour, Gustaaf se dressa :

— On peut partir, alors ?

— Sitôt que vous aurez fait enterrer Joss Lauriks... car vous voulez bien le faire enterrer, n'est-ce pas ?

Van Neer se gratta longuement le crâne.

— J'y avais pas pensé... Mais je suppose que je dois le mener au cimetière, bien sûr. C'est quand même le mari de ma fille.

— Il n'avait pas de famille de son côté ?

— Non.

— D'où était-il ?

— De Gand. Sa mère est morte en le mettant au monde et son père qu'était menuisier a disparu alors que le gosse n'avait que sept ans. C'est une tante – Mme de Groot – qui l'a élevé et mal. Elle est morte à son tour au début de la guerre.

— Où allez-vous l'ensevelir ?

— Chez nous, à Vorselaar. C'est pas que ça me plaise de le mettre avec mon père et ma mère, mais y a pas moyen de faire autrement. L'embêtant, c'est que ça va nous retarder encore... Il nous aura causé que des ennuis !

Rik reconduisit son visiteur jusqu'à la porte. Au moment de sortir, Gustaaf se retourna vers l'inspecteur principal et, le fixant dans les yeux :

— Vous avez peut-être dans l'idée que c'est moi qui lui ai fait son affaire ? C'est pas vrai. J'ai jamais tué personne, mais j'aurais bien été

capable de l'assommer, ce bon à rien qui nous a amené que de la misère et, pour tout dire, j'suis pas fâché qu'un autre ait pris ma place. Salut !

Le départ de Van Neer parut creuser un vide énorme dans la pièce. De Herdt regagna lentement son bureau. Pelckmans l'observait sans mot dire. Rik fixa son adjoint :

— Votre avis, Joris ?

— Il ne doit pas faire bon être de ses ennemis, mais il est sympathique.

— Justement, c'est ce qui m'inquiète. On sent une telle force en lui, un tel attachement aux traditions qu'on ne peut que le respecter. À moins qu'il ne joue un personnage.

— Je ne crois pas, chef.

— Moi non plus, mais sait-on jamais ? Quoi qu'il en soit, il désarme par sa franchise brutale et avec son allure de type ouvert à tous les vents, il est plus fermé qu'une tour qui n'aurait ni porte, ni fenêtres. Il m'embête, ce type, Joris. Je ne me sens pas à mon aise devant lui. Il a l'air d'appartenir à un autre monde. Il faudrait essayer de le connaître mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas sûr que ce ne soit pas lui qui ait tué Joss Lauriks.

CHAPITRE III

Vêtu de ses habits du dimanche, Van Neer, sur le pont de *La Blanche-Mouette*, regardait le ciel. Karel, le cou scié par un faux col, attendait.

— On pourrait avoir de la pluie, mais ça tournera sûrement en brouillard sur le soir... Alors, qu'est-ce qu'elles font ?

Comme si elles avaient entendu la question de leur père, Hilda et Anneke apparurent sur le pont. La première n'avait rien changé à la robe qu'elle mettait pour aller à l'église. La seconde avait jeté un voile de crêpe sur son chapeau. Gustaaf les examina d'un œil critique puis, haussant les épaules :

— Allons-y ! L'auto nous attend à Wijnegem.

Sur le quai, l'éclusier et des mariniers saluèrent les Van Neer. Gustaaf se retourna vers sa péniche :

— Pat !...

Un homme mince, vêtu comme tous les mariniers, avec casquette et chandail, se montra :

— Yes ?

— *Forbidden to leave boat to my return ! Understand ?*

— O.K. !

Sous la pluie fine qui commençait à tomber, Hilda ouvrit son parapluie et voulut y abriter son père, mais il la repoussa et, enfonçant les mains dans les poches de sa vareuse, prit la tête du groupe qu'il emmena d'un bon pas.

De lourdes nuées chassées par le vent d'ouest couraient sous le ciel bas des Flandres. L'air laissait un goût de sel sur les lèvres tandis qu'un crachin tenace vous mouillait le visage. Par moments, des tourbillons couchaient l'herbe entre les tombes et faisaient se tordre les dernières fleurs déposées le dimanche précédent par des mains fidèles au pied des croix. De Herdt pensa qu'en une pareille journée, les disparus devaient moins regretter d'avoir quitté la terre et les hommes. À part deux fossoyeurs arrangeant le sol à côté du caveau des Van Neer, le cimetière était désert. Rik nota que Gustaaf n'avait pas dû se résigner à faire enterrer son gendre parmi ceux qu'il connaissait pour siens, puisque la fosse était creusée près de la tombe familiale. Joss Lauriks, mort, resterait en marge du clan, comme il

l'avait été de son vivant. Le policier eût aimé savoir si Anneke était d'accord ou non. De toute manière, cette hypothétique opposition n'eût servi à rien car lorsque Gustaaf décidait quelque chose, il devait être bien vain de se rebeller. Van Neer ne tolérait sûrement pas la moindre observation dans ce qu'il tenait sans doute pour son domaine particulier dans l'univers qu'il régissait à sa guise : ses défunts. L'inspecteur ne pouvait s'empêcher d'admirer cette volonté de fer qui ne pardonnait pas.

Le vent apporta l'écho du glas. L'enterrement quittait l'église. De Herdt se dissimula tant bien que mal derrière une croix. Il voulait voir les Van Neer avant d'être vu.

Pourquoi Rik était-il venu dans ce cimetière de Vorselaar ? Il ne le savait pas au juste lui-même. En agissant ainsi, il avait répondu à une sorte d'élan irréflecti ; une envie de revoir Gustaaf Van Neer, dont la personnalité puissante l'attirait. Jamais encore il n'avait rencontré un pareil adversaire sur sa route. Mais était-ce bien un adversaire ? Le policier ne se cachait pas que le patron marinier tuant son gendre détesté était l'explication la plus simple, la plus facile aussi, trop facile même... Pour quelles raisons, en effet, Van Neer aurait-il attendu si longtemps pour se débarrasser de l'homme qu'il haïssait ? Gustaaf ne semblait pas être de ceux qui masquent patiemment leur hostilité. Pourquoi serait-il venu reconnaître le corps à la morgue, alors que ce mort sans figure et sans fiche au service des empreintes eût déposé toutes les recherches ? Qui aurait songé à demander à Gustaaf des nouvelles d'un gendre qui n'apparaissait que de loin en loin sur sa péniche pour replonger immédiatement dans une existence trouble où les accidents mortels sont fréquents ? De Herdt s'irritait de ne pouvoir répondre à toutes ces questions et, pourtant, quelque chose en lui affirmait qu'il ne fallait pas abandonner Van Neer tout de suite, qu'il importait d'essayer de comprendre sa mentalité. Dans le sentiment complexe qu'il lui portait, il y avait autant de sympathie que de répulsion.

Un curé, dont la soutane s'envolait sous les rafales et qui avait bien du mal à maintenir sa calotte sur la tête, apparut à la porte du cimetière, escorté par deux clergeons qui semblaient, à chaque instant, devoir être emportés par le vent. Celui qui tenait la croix donnait l'impression de s'y accrocher comme à une bouée. Derrière le prêtre, venait la bière, portée par quatre hommes ; la famille et les amis suivaient.

Van Neer conduisait le deuil, marchant seul, en tête, n'acceptant pas, même en cette circonstance, de céder la première place à la veuve du défunt. Dans sa vareuse strictement boutonnée, il faisait penser à un bloc sur lequel ni les éléments, ni les hommes ne pouvaient avoir de prise. Un peu en retrait, une jeune femme vêtue de noir, que Rik

estima être Anneke, avait le visage dissimulé sous un crêpe. Côte à côte, marchaient un homme de la même carrure que Gustaaf et une grande femme taillée à coups de serpe, chaussée de souliers à talons plats. Vraisemblablement Karel et Hilda. Seule la mère ne s'était pas dérangée.

Les porteurs descendirent la bière dans la fosse à l'aide de cordes. Le prêtre psalmodia les prières liturgiques auxquelles les clergeons répondirent mécaniquement, bien trop occupés à regarder manœuvrer les hommes de peine. Puis les assistants s'égaillèrent autour de la tombe ; seuls les Van Neer restèrent groupés. Devant les autres, Gustaaf évoquait l'image d'une figure de proue. Rik se demanda si le patron de *La Blanche Mouette* l'avait ou non aperçu. Si oui, il n'en laissait rien paraître. De Herdt voyait le clan de face. Van Neer, le visage impénétrable, suivait dévotement le déroulement du rituel, se signant quand il le fallait et remuant les lèvres quand il devait répondre au prêtre. Hilda, impassible, ne donnait pas l'impression de participer à la cérémonie. Qu'on enterrât son beau-frère la laissait, apparemment, indifférente. Les traits de cette fille étaient un peu lourds, mais d'une beauté indéniable. La bouche large et saine retenait l'attention avec ses lèvres épaisses. Sous le hâle, la peau se devinait ferme et les yeux gris aux sourcils froncés indiquaient une nature plus naturellement destinée à commander qu'à obéir. Rik pensa qu'il devait y avoir des heurts fréquents entre le père et la fille.

Ce qui frappait chez Karel, c'était cette barbe rousse qui lui mangeait le visage. Physiquement, il s'affirmait une réplique de son père, sans cette puissance tranquille qui faisait de Gustaaf un chef discernable du premier coup d'œil. Sans doute, Karel était-il trop habitué à obéir et depuis trop longtemps pour avoir pu acquérir une personnalité. Le vent qui ne cessait pas fit s'envoler soudain le voile masquant Anneke. Le policier dut reconnaître qu'elle était jolie. Elle offrait, certes, les mêmes traits que les autres, mais en plus affinés, en plus mous aussi. Malgré son air de famille qui l'apparentait d'emblée aux Van Neer, Anneke ne paraissait tenir à eux que par des liens assez faibles. Cette jeune femme, dénuée sans doute de volonté, avait dû être une proie facile pour Lauriks. Se remémorant l'amertume de Van Neer à propos de l'éducation de sa cadette, de Herdt supposait que la mère, la fille aînée et le frère s'étaient unis en une commune complicité pour que la petite ne fût pas brisée comme ils l'avaient été eux-mêmes. Peut-être Anneke symbolisait-elle à leurs yeux une sorte de revanche contre le despotisme qu'ils supportaient depuis si longtemps et qu'ils n'avaient jamais osé secouer ? Emporté par son imagination, Rik bâtissait tout un roman et se sentait disposé à jouer les chevaliers servants des épouses malheureuses et inconsolables. Cependant, une constatation le fit revenir des chemins où il s'égara

contrairement à ses habitudes : Anneke ne pleurait pas et ses yeux secs démontraient qu'elle n'avait pas pleuré depuis longtemps. Déconcerté, l'inspecteur principal se rappelait l'espèce de râle entendu au téléphone et l'écho des sanglots convulsifs. Bien qu'il fût invinciblement attiré par lui, de Herdt se força à ne plus regarder Gustaaf Van Neer et à concentrer son attention sur Anneke. Si elle avait du chagrin, elle le dissimulait bien. Indifférence à l'égard du mort ou peur de son père qui n'aurait pas admis qu'en sa présence on pleurât un homme qu'il détestait ?

Décidément, Joss Lauriks partait sans emporter les regrets de quiconque. Les sentiments chrétiens du policier s'en scandalisaient. Dans ce cimetière de Vorselaar battu par la bourrasque, Rik méditait – comme les héros shakespeariens – sur la vanité des ambitions et des illusions humaines. Car, même si Lauriks s'était révélé la plus misérable des crapules, il avait été un homme, un de ses frères en Jésus-Christ, et il n'admettait pas qu'on traitât sa dépouille avec autant d'indifférence que celle d'un animal. Au-delà du crime commis et du souci de rechercher le meurtrier, de Herdt voulait s'enfoncer comme un coin dans le bloc quasi inhumain des Van Neer, pour tenter de percer à jour leur mentalité primitive. Il prévoyait qu'entre Gustaaf et lui une bataille commençait, bataille qui serait longue, mais dont il était certain, d'avance, que son obstination triompherait.

Pendant que l'inspecteur principal réfléchissait, la cérémonie de l'inhumation touchait à sa fin. Déjà le prêtre et ses clergeons se retiraient. Les enfants Van Neer, les yeux fixés sur leur père, attendaient un signal. Gustaaf prit la pelle des mains d'un des fossoyeurs et jeta un peu de terre dans la fosse. Derrière lui, Anneke voulut l'imiter, mais il la retint par le bras et cela suffit pour que la veuve se détournât de la tombe où se trouvaient les restes de celui qu'elle avait épousé pour le meilleur et pour le pire. Rik en crispa les poings de rage. À la suite de Van Neer, Anneke, Hilda et Karel quittèrent le cimetière. Le policier remarqua qu'ils ne s'arrêtaient point à la porte pour recevoir les condoléances des assistants. De Herdt s'en félicita. Il lui eût déplu que Gustaaf se prêtât à cette hypocrite manifestation. On ne console pas quelqu'un qui n'a pas de chagrin. À leur tour, les amis et curieux regagnaient Vorselaar tandis que d'autres s'éparpillaient entre les croix, profitant de l'occasion pour se recueillir sur les leurs.

Sur le Groot Markt de Vorselaar se dresse un pilori du XVIII^e siècle et, le contemplant, de Herdt se demandait quelle serait l'attitude de Gustaaf Van Neer si on l'y attachait. Vraisemblablement garderait-il sur la foule son regard paisible et pas plus les injures que les quolibets ne parviendraient à l'émouvoir. Rik se secoua. Il lui fallait se méfier :

Gustaaf commençait à l'envoûter et il avait besoin de toute sa lucidité pour essayer d'arrêter un jour le meurtrier de Joss Lauriks.

Avant de reprendre le chemin d'Anvers, Rik décida d'aller boire un café, car le temps se faisait de plus en plus froid, un temps à attraper la grippe. Il entra dans un vieux café à la façade surmontée d'un personnage en bois représentant un homme d'armes et portant pour enseigne : *Bij de schoon Boogschutter (Au bel arbalétrier)*. Ayant poussé la porte, il se trouva dans une salle lambrissée jusqu'à mi-hauteur. Du plafond, descendait une lourde suspension de cuivre hollandaise. Les tables et les chaises étaient de gros bois de chêne noirci par le temps. Sur des étagères, il y avait des objets d'étain patinés. À la table la plus éloignée de l'entrée, le bloc Van Neer était agglutiné. L'inspecteur principal s'installa près de la fenêtre à petits carreaux donnant sur le Groot Markt ; il ne voulait pas avoir l'air d'espionner les autres. Pourtant, il prêta instinctivement l'oreille pour tenter de savoir de quoi ils parlaient, mais il dut se rendre à l'évidence, les Van Neer ne parlaient pas. Et c'était quelque chose d'assez pénible que ces gens assis dans un silence total. Le patron, un gros homme à bajoues, vint avec nonchalance et gentillesse prendre la commande de Rik. Il venait de lui apporter un café brûlant et un verre de genièvre lorsque les Van Neer se levèrent. De Herdt ne put s'empêcher de penser aux bœufs se dressant dans l'étable. Cette lenteur et cette force. Ils sortirent en file indienne suivant le passage entre les tables. Anneke allait en tête, puis Hilda et Karel. Cette fois, c'était Gustaaf qui fermait la marche. Au moment où il arrivait à la hauteur de Rik, il s'arrêta et, posant ses énormes mains sur la table du policier, dit :

— Vous ne deviez pas avoir chaud au cimetière, surtout si vous attendiez depuis un bon bout de temps. Pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour rien.

— En tout cas, c'est fini. Il est dans son trou, Lauriks. On va pouvoir partir, maintenant ?

— Pas avant que je ne vous en donne la permission, monsieur Van Neer.

Les autres étaient déjà dehors. Lentement, le visage de Gustaaf s'empourprait. Il se pencha un peu plus pour demander :

— C'est la bagarre que vous cherchez ?

Le policier feignit de ne pas comprendre.

— La bagarre ? Avec qui ?

— Avec moi ?

De Herdt haussa les épaules.

— Dans mon métier, monsieur Van Neer, on ne cherche pas la bagarre, mais si elle se déclenche, on l'accepte et nous gagnons toujours. C'est la vérité que je cherche, monsieur Van Neer, la vérité

sur la mort de Joss Lauriks et je la trouverai, même si cela doit m'entraîner à la bagarre, comme vous dites.

Gustaaf se redressa et, toisant avec mépris ce petit homme qui se permettait de lui tenir tête, il laissa tomber :

— Je crois pas que vous soyez de force.

Et, sans la moindre phrase de politesse, il s'en fut rejoindre les siens sur le Groot Markt. De Herdt s'attendait à ce qu'il les rassemblât autour de lui pour leur faire part de ce qui venait de se passer, mais Van Neer n'agissait pas comme le commun des mortels. Il se dirigea tout de suite vers l'auto de louage qui devait sans doute les ramener à Wijnegem ; Anneke, Hilda et Karel lui emboîtèrent le pas sans qu'il daignât se retourner pour voir s'ils le suivaient.

Rik de Herdt fit lentement la trentaine de kilomètres le séparant d'Anvers. En arrivant dans les faubourgs de la grande ville, il s'arrêta à Deurne, y acheta deux sandwiches et, en dépit de la bise aigre, ayant sagement rangé sa voiture à l'entrée de Venneborg Laan, il partit se promener dans le Rivierenhof pour y manger son déjeuner tout en faisant le point. Le temps rendait le parc à peu près désert et les vieux arbres séculaires qui en sont l'ornement apaisaient les nerfs du policier. Sous les voûtes des branches, il retrouvait son calme un peu perdu depuis sa première rencontre avec Van Neer. Bien qu'il ne voulût pas clairement se l'avouer, il souhaitait, de toutes ses forces que Gustaaf ne soit pas le meurtrier de Lauriks. Il aurait de la peine s'il lui fallait un jour passer les menottes au patron de *La Blanche-Mouette*, parce qu'il lui semblerait alors commettre un véritable attentat contre ce qu'il y avait de plus solide, de plus indiscutable dans la tradition flamande. Un homme comme Gustaaf Van Neer en prison serait un homme perdu et la Belgique avait besoin de gaillards de sa trempe. Pourtant, l'inspecteur principal savait que quoi qu'il dût lui en coûter, il mettrait Gustaaf en prison s'il acquérait la certitude qu'il était le meurtrier de son gendre car, au-dessus de la sympathie, au-dessus de l'attachement à la terre des ancêtres planait la Loi et, au-dessus de la Loi, le commandement de l'Eternel : « Tu ne tueras point... »

Joris Pelckmans attendait son chef au bureau. Quand ce dernier entra, Joris le trouva plus détendu, plus alerte.

— Salut, chef ! Promenade intéressante ?

— Très.

— On l'a finalement enterré, Joss Lauriks ?

Rik regarda Pelckmans avec surprise.

— Bien sûr ! En voilà une question ?

— C'est qu'avec ce diable de Van Neer, j'aurais appris qu'il s'était

emparé du corps pour aller l'immerger au large de Flessingue que je n'en aurais pas été autrement étonné !

De Herdt sourit. Il n'était décidément pas le seul à être obsédé par Gustaaf.

— Rassurez-vous, Pelckmans, le nommé Joss Lauriks repose en terre chrétienne, au cimetière de Vorselaar, et je ne pense pas que Van Neer s'amuse à aller le déterrer.

— L'assassin était-il là ?

— Qui sait ? En tout cas, sauf la mère, j'ai vu toute la famille Van Neer.

— Alors ?

— Impressionnant.

Ce laconisme donnait à penser à Pelckmans que de Herdt était plus ému encore qu'il ne voulait le paraître.

— Vous croyez que c'est notre Gustaaf qui a fait le coup ?

— Je ne sais pas. Son fils Karel est de taille à pouvoir écrabouiller n'importe quel type du genre de Lauriks. Même Hilda, la fille aînée, semble être d'une force suffisante pour avoir pu commettre ce crime et il n'est pas dit que la frêle Anneke, elle-même, sur l'ordre de son terrible père, n'ait pas expédié son mari dans l'autre monde, surtout si on lui a donné un petit coup de main, avant ou après.

— En somme, on patauge dans le noir ?

— Pour l'instant, oui, surtout qu'en plus il ne faut pas oublier ce que nous a confié Van Neer au sujet de la panique manifestée par son gendre à propos d'un hypothétique visiteur. Si seulement on arrivait à savoir à quel genre d'occupations se livrait le défunt... Le rapport d'autopsie n'est pas arrivé ?

— Pas encore. Le docteur Baeyens a été retardé, mais il a téléphoné en promettant que son rapport vous serait remis ce soir.

— Votre avis, Joris, sur la suite des opérations ?

— Cuisiner le vieux ?

— On perdrait son temps.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr. Je crois qu'il est préférable de prendre les autres membres de la famille, un à un. C'est bien le diable si l'une des deux filles, ou la mère, ou le fils ne craque pas !

— S'ils ont vraiment quelque chose à cacher, chef, ils ne craqueront pas.

— Pourquoi ne parleraient-ils pas si on leur fait peur ?

— Parce que je crois qu'ils ont tous beaucoup plus peur de leur père que de nous.

Il se fit un silence, pendant lequel Gustaaf Van Neer fut présent. Gênés, les deux policiers se regardaient sans mot dire. Pour la première fois de leur carrière, ils pensaient à un suspect avec une sorte

de tendresse dont ils devinaient très bien la déprimante influence, mais dont ils ne parvenaient pas à se libérer ; pour la première fois, ils devaient se lancer sur une piste sans être poussés par autre chose que l'obligation de remplir leur métier. Du vilain travail en perspective puisque mené sans enthousiasme – du moins pour le moment – sans cette angoisse du chasseur vibrant autant que le gibier qu'il poursuit. L'un et l'autre comprenaient qu'il fallait au plus vite briser le silence épais régnant dans le bureau, mais pas plus Rik que Joris ne trouvaient les mots qui convenaient. La certitude éprouvée par chacun que son camarade ressentait exactement ce qu'il ressentait lui-même, leur donnait un complexe d'infériorité. Enfin, Pelckmans se décida :

— De toute façon, il faut qu'on trouve l'assassin de Lauriks.

— Alors, comment s'y prend-on ?

Rik de Herdt respira profondément, conscient que dès ses premiers mots tout allait être déclenché et qu'il ne serait plus possible de revenir en arrière. Mais il ne pouvait plus hésiter.

— Écoutez-moi, Joris...

Et c'est ainsi que commença le combat entre Gustaaf Van Neer et Rik de Herdt.

— Écoutez-moi, Joris,... Nous n'avons aucune chance d'arriver à quoi que ce soit tant que nous ne saurons pas d'abord la vérité sur l'homme qu'était Joss Lauriks, s'il pouvait vraiment redouter quelqu'un, si un suspect quelconque a été aperçu près de Wijnegem ces derniers temps, tant que nous ne saurons pas qui est, au fond, Gustaaf Van Neer. En ce qui concerne Lauriks, je vais me mettre en rapport avec Bruxelles et Liège ; pour ce qui regarde l'hypothétique suspect et Van Neer, vous allez pratiquer les premiers sondages en vous rendant dès ce soir à Wijnegem, près de l'écluse, et en tâchant de faire bavarder les gens.

— Pas commode, patron.

— D'accord, mais allez boire une bière ou deux à *Chez La fidèle Flamande*, et vous y trouverez une femme que Van Neer semble tenir en particulière estime, la patronne. Celle-là, si elle se laisse glisser aux confidences...

— Si elle est l'amie de notre Gustaaf, elle ne doit pas être plus commode à manier que lui, non ?

— C'est une chance à courir, Pelckmans ; courez-la !

— Entendu, chef. Le temps de manger un morceau en vitesse et je file là-bas.

— Non, attendez la nuit. Les gens ont davantage tendance à se raconter à la lueur des lampes qu'à la lumière du jour. Ne me demandez pas pourquoi, Joris Pelckmans, mais c'est ainsi.

— J'attendrai donc la nuit, patron, et si demain matin, vous ne me trouvez pas au bureau en arrivant, c'est que Gustaaf Van Neer ou

ses amis m'auront balancé dans le canal Albert. Je compte sur vous pour le faire draguer ?

— Vous pouvez, Joris.

De Herdt passa l'après-midi en démarches qui le mirent en contact avec ses collègues de Liège et de Bruxelles. On lui promit de faire diligence pour lui procurer le plus de renseignements possible sur Joss Lauriks et de les lui faire parvenir aussitôt. Aux bureaux de la batellerie, on lui fournit les meilleures références sur Gustaaf Van Neer et il en fut content. Il apprit que le patron – comme il le soupçonnait – était une des figures les plus connues et les plus respectées du canal Albert. Il ne buvait jamais et jamais n'avait eu d'histoires. En bref, il jouissait aussi bien de la confiance de ceux qui utilisaient ses services que de l'estime de ses compagnons marins. Rien à dire non plus sur sa famille que, seule, la cadette avait quittée un temps avant de réintégrer la péniche paternelle. De l'avis unanime, Gustaaf Van Neer était de ceux qui honoraient la corporation.

Rik se sentait si heureux de ce qu'il venait d'apprendre qu'il décida de s'offrir un dîner moins frugal qu'à l'ordinaire. En se promenant, il descendit vers le Keyser Lei et, s'installant au *Memlinc*, se traita de fort confortable façon. Vers vingt et une heures, songeant à ce pauvre Pelckmans qui devait errer dans le brouillard s'étant abattu sur la région, il n'osa pas rentrer tout de suite chez lui et s'obligea à passer une dernière fois à son bureau au cas où son adjoint eût téléphoné. Mais Joris n'avait pas donné signe de vie. Par contre, dans une grande enveloppe à son nom, il trouva le rapport du docteur Baeyens. Il commença à le lire distraitement puis, tout d'un coup, une remarque attira son attention. Il la relut avec plus de soin et, bientôt, passionné, il ne releva plus la tête.

CHAPITRE IV

Le brouillard étendait sa nappe cotonneuse, noyant les bords du canal. Pelckmans, descendu du tramway à Wijnegem, progressait avec précaution. Il ne tenait pas à prendre un bain, sans compter que dans cette ouate étouffant les sons, nul n'aurait entendu ses appels au secours. Joris, qui avait beaucoup d'imagination, se voyait déjà emporté jusqu'à l'écluse où son corps restait accroché. L'inspecteur était tout prêt à pleurer de pitié sur son sort lorsqu'une lumière jaunâtre nimbée d'un halo vaporeux troua quelque peu l'obscurité de la nuit. Ragaillard, il avança d'un pas plus vif, mais au bout de quelques secondes, cette lumière salvatrice s'éteignit et Joris fut de nouveau perdu dans ce noir laiteux. Se fiant à son inspiration, il se mit en marche et, presque aussitôt, fit un bond en arrière devant l'énorme obstacle se dressant subitement sur son chemin. Il mit un moment à comprendre qu'il était arrivé au bord de l'eau, que la muraille devant laquelle il se trouvait représentait le flanc d'une péniche vide, et que ce qu'il avait pris tout à l'heure pour une lampe extérieure d'une maison n'était qu'un fanal... Sans la présence opportune de ce bateau, l'inspecteur Joris Pelckmans entraît tout droit dans le canal Albert. Le policier jura de fort vilaine façon mais, se contraignant au calme, il chercha à s'orienter et reprit lentement sa progression inquiète. Parfois l'écho estompé d'une voix lui parvenait, mais il s'avérait dans l'impossibilité d'en situer, même de façon approximative, la direction. Il regrettait les lumières de Wijnegem, tout en se reconnaissant incapable – eût-il cédé à sa mauvaise humeur – de revenir sur ses pas. Il avait l'impression de tourner en rond. Sa situation ridicule assombrissait son esprit – pourtant toujours enclin à considérer l'existence sous son angle le plus aimable – lui faisait penser que si Gustaaf Van Neer était un criminel et qu'il ait été averti de sa présence, il aurait eu toute facilité pour se débarrasser en toute impunité du gêneur. Joris en était là de ses réflexions moroses lorsqu'une clarté diffuse apparut sur sa gauche. Il se dirigea vers elle et se trouva bientôt en face d'un estaminet qu'une lampe électrique voulait désigner aux passants nocturnes. La faible lumière éclairait mal l'enseigne : *Bij de Trouwe Vlaamse* (À La fidèle Flamande). L'inspecteur venait d'arriver au but. Il poussa un soupir de

soulagement et, son énergie d'un seul coup récupérée, il entra.

S'enfonçant dans la tiédeur de la pièce, Pelckmans frissonna de plaisir. Il referma soigneusement la porte comme si le brouillard eût risqué de le suivre et regarda autour de lui. Un décor banal, ressemblant à tous les cafés de marinières et, pour l'heure, vide de tout consommateur. Derrière le comptoir, un homme d'une cinquantaine d'années, petit, malingre, au cheveu rare, occupé à rincer des verres, avait suspendu son travail pour examiner l'arrivant avec méfiance. Joris pensa que le bonhomme le tenait pour suspect du fait qu'il n'appartenait pas à la clientèle habituelle et que le mauvais temps ne justifiait guère la présence d'un promeneur. Pour détendre l'atmosphère, l'inspecteur lança d'une voix joviale :

— Un sacré brouillard ! De quoi se flanquer au canal, si on ne fait pas attention !

— Pas si on est du pays ! rétorqua l'autre d'un ton rogue.

Ainsi, il affirmait sa méfiance à l'égard de l'étranger. Joris s'approcha :

— Vos consommations ne sont pas réservées aux seuls marinières, par hasard ?

Surpris, le type répondit :

— En voilà une idée ! Je sers n'importe qui.

— Alors, donnez-moi donc un genièvre, j'ai besoin de me réchauffer et de tuer la fantastique quantité de microbes que j'ai dû avaler !

Mais Pelckmans en fut pour ses frais et son hôte ne se dérida pas. Posant un verre sur le comptoir, il le remplit d'une main tremblante. Visiblement, cet homme était malade. La sueur lui mouillait les tempes et on voyait qu'il avait de la peine à respirer.

— Vous êtes malade ?

Le patron reposa brutalement la bouteille sur le comptoir.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Parce que vous ne semblez pas bien.

— Et qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Rien, cher monsieur, rien. Vous avez raison, il vaut mieux ne jamais s'occuper des ennuis des autres.

— Des ennuis ? Quels ennuis ?

— Votre santé, par exemple ?

— C'est mon affaire, non ?

— Si.

— Alors, buvez votre genièvre et débarrassez le plancher !

— Oh ! Oh ! pas très poli avec le client, à ce que je vois ?

— Je suis comme je suis et ceux à qui ça plaît pas n'ont qu'à aller voir ailleurs !

Le policier aurait volontiers mis sa main sur la figure du grossier

personnage, mais un policier ne doit pas avoir les mêmes réactions que le commun des mortels et puis ce type l'intriguait. Était-il vraiment souffrant ? Avait-il peur ? Pourquoi regardait-il sans cesse la pendule accrochée au mur ? Attendait-il quelqu'un que sa présence dérangerait ? Bien résolu à ignorer tous les affronts, Joris se dit qu'il allait peut-être se passer des choses intéressantes et décida de s'incruster sur place. Le patron se versa un verre de genièvre, qu'il avala d'un coup. Il s'en versait un autre et le portait à ses lèvres lorsque Joris remarqua :

— Ailleurs ! Vous en avez de bonnes ! Il n'y a guère le choix par ici et à moins d'aller dans le canal...

— Si ça vous chante...

Alors, Pelckmans décida de brûler ses vaisseaux :

— Je me demande si ça lui a chanté, comme vous dites, à Joss Lauriks, d'aller dans le canal ?

L'homme lâcha le verre qu'il était en train de boire et qui, en tombant, se brisa sur le comptoir.

— Vous... vous connaissiez Joss Lauriks ?

— Oui. Et vous ?

— Moi ?... moi, non, je le connaissais pas... pourquoi je l'aurais connu ?

— Je ne sais pas, mais je le connaissais bien, moi, et j'imagine que je n'étais pas son seul ami.

— Parce que vous étiez son ami ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Pas très et puis, qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque vous ne le connaissiez pas ?

L'homme eut encore un regard désespéré vers la pendule.

— Ça ne tourne pas vite, hein ?

— Quoi ?

— Les aiguilles.

— Mais, bon Dieu ! vous voudriez pas vous occuper de vos affaires, non ? Qu'est-ce que vous êtes venu chercher ici ?

— De quoi boire. Que pensez-vous que je puisse chercher d'autre ?

— Je n'en sais rien, mais vos manières, elles me plaisent pas !

— Confiance pour confiance, les vôtres non plus !

— Alors, qu'est-ce qui vous retient ?

— Si je vous disais que c'est votre amabilité, vous ne me croiriez pas. Peut-être que j'ai rendez-vous justement avec la personne que vous attendez ?

L'autre ouvrit des yeux ronds.

— Avec ma femme ?

Pris de court, Pelckmans s'en tira assez médiocrement.

— C'était une blague.

— J'suis pas d'humeur à rigoler !

— Ça se voit, je vous l'assure. Donnez-moi encore un genièvre.

Puis-je vous en offrir un ?

— C'est encore une blague ?

— Pas cette fois.

Ce fut au moment où il trinquait que l'inspecteur remarqua les yeux de son vis-à-vis et il comprit. En buvant, l'homme tremblait tellement qu'une partie du liquide se répandit sur sa chemise. Confus, il grogna :

— J'sais pas ce que j'ai à trembler comme ça...

— Moi, je le sais.

Il y avait de la panique sur le visage du patron lorsqu'il balbutia :

— Vous... vous savez ?

— Ce n'est pas difficile quand on a l'habitude.

L'autre le dévisagea avec une anxiété non feinte.

— D'abord, qui êtes-vous ?

— Joris Pelckmans et vous ?

— Albrecht Gyssels.

— C'est vous le propriétaire de ce café ?

— Oui, et vous, qu'est-ce que vous faites ?

— Je me promène.

— C'est pas un métier.

— Ça dépend...

À ce moment, la porte s'ouvrit devant un marin qui, portant un doigt à sa casquette, lança en entrant :

— *Good evening every body !*

Puis il s'approcha du comptoir.

— *Beer, please ?*

Gyssels tira un verre de bière et le tendit au matelot qui le but d'un trait, le reposa et dit avec un sourire :

— *I was thirsty...*

Il jeta de la monnaie sur le comptoir et, de nouveau, portant le doigt à sa casquette :

— *Good night !*

et sortit.

Joris remarqua :

— Voilà un gars qui ne doit pas aimer à traîner dans les cafés.

— Oh ! il serait peut-être bien comme les autres, mais son patron n'est pas commode.

— Qui est-ce ?

— Van Neer de *La Blanche-Mouette*.

Le hasard avait bien servi le policier. Il tenait le motif pour

relancer la conversation que l'arrivée du marin avait interrompue.

— Il y a une chose que je ne comprends pas ?

Albrecht, qui s'était remis à essuyer des verres, se laissa ferrer sans méfiance.

— Qu'est-ce que c'est que vous comprenez pas ?

— Vous me dites que vous connaissez Gustaaf Van Neer...

— Et alors ? Il y a plus de trente ans que nous vivons sur le canal tous les deux ! Qu'est-ce que ça a d'étonnant ?

— Ce qui est étonnant, monsieur Gyssels, c'est que, connaissant Van Neer depuis si longtemps, vous n'avez pas connu Joss Lauriks, son gendre ?

Comme frappé d'un coup de poing au creux de l'estomac, Albrecht resta la bouche ouverte, incapable de reprendre son souffle et, quand il y parvint, ce fut pour s'emporter dans une colère furieuse qui le faisait bafouiller :

— Mais pour... pourquoi... vous... venez m'embêter ? dites donc... pourquoi ? En quoi ça... ça vous regarde les gens que... que je connais ou que je connais pas ?

— Parce que lorsque je surprends quelqu'un en train de me mentir, je me demande toujours pourquoi il me ment.

Sans répondre, Gyssels ouvrit son tiroir, en sortit un revolver qu'il braqua sur Joris :

— Et maintenant, vous allez peut-être bien foutre le camp, monsieur le curieux ?

— Vous avez un permis de port d'arme, j'espère ?

Démonté, Albrecht mit un certain temps à réaliser ce qu'on venait de lui dire. Pelckmans poussa son avantage :

— Autrement, je serais obligé de vous dresser procès-verbal !

— De me... mais... de quel droit ?

— De celui que me donne ma fonction d'officier de police.

L'inspecteur crut, sur l'instant, que Gyssels s'évanouissait. De pâle, il devint livide. La sueur ruisselait sur son visage. Il ferma les yeux et se cramponna au comptoir. Enfin, se ressaisissant, il parvint à murmurer :

— Vous êtes un beau salaud !

— Ne compliquez pas les choses, Gyssels... C'est toujours dangereux de se montrer grossier à l'égard d'un policier dans l'exercice de ses fonctions.

Dans un souffle, Albrecht demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous me parliez de Joss Lauriks.

Pareil à un enfant pris en faute, Gyssels baissait la tête, hésitant sur ce qu'il devait faire lorsque la porte s'ouvrit devant une femme solidement charpentée et que Joris devina être immédiatement celle

que son mari attendait avec tant d'impatience. À la vue de Mme Gyssels, la figure d'Albrecht s'éclaira :

— Martha...

Du premier coup d'œil, Pelckmans jugea que Martha Gyssels était d'une tout autre trempe que son mari. Avec sa carrure, son corps lourd et musclé, elle lui fit penser à Gustaaf Van Neer. Elle s'approcha des deux hommes, examina rapidement Joris.

— *Goedenavond...*

— *Goedenavond...*

Timidement, Albrecht risqua :

— Tu es en retard...

— Je n'ai pas pu faire plus vite.

— Est-ce que... enfin, tu vois l'heure...

— D'accord.

Sans demander son reste, Gyssels fila par une porte qui, à l'inspecteur, semblait donner sur une cuisine.

— Vous n'avez besoin de rien, monsieur ?

— Pas pour l'instant, madame.

À son tour, elle disparut derrière son mari. Resté seul, Joris résuma la situation. Il ne lui parut pas faire de doute qu'en la personne d'Albrecht Gyssels, il avait mis la main sur une pièce de choix. Il était prêt à parier que celui-là ne résisterait pas longtemps à un interrogatoire serré dans le bureau de la Gildekamerstraat et ce d'autant plus que le policier était persuadé de connaître un moyen infailible pour faire parler le cafetier.

Ayant quitté ses vêtements de sortie, Martha revint et prit la place de son époux derrière le comptoir. Pelckmans crut discerner une légère inquiétude dans le regard dont elle le fixait quand elle s'imaginait qu'il ne la voyait pas. Résolu à voir venir les événements, Joris attendit. Ce fut elle qui se décida.

— Alors, comme ça, vous êtes policier ?

— Oui.

— Des douanes ?

— Non, Police Criminelle.

— Ah !...

Elle accusa le choc et Pelckmans remarqua une légère fêlure dans sa voix lorsqu'elle demanda :

— Pourquoi vous ennuyez Albrecht ?

— Parce qu'il m'a menti.

— À quel sujet ?

— Au sujet de Joss Lauriks. Il m'a assuré qu'il ne le connaissait pas.

— Il ne faut pas faire attention à ce qu'il raconte. C'est un malade. Dès que je ne suis pas là, il se conduit comme un enfant.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— C'est un paludéen... Il est en pleine crise ces temps-ci et si je n'avais pas dû me rendre à Anvers, je l'aurais laissé au lit. Il a peur de tout. Il est vrai qu'il n'aimait pas Joss Lauriks.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'était pas un homme de chez nous. Ses manières n'allaient pas avec les nôtres. Il venait boire ici chaque fois qu'il rendait visite à sa femme chez les Van Neer. C'était un homme à chercher toujours des histoires.

— Maintenant, il ne cherchera plus d'histoires à personne.

— Si vous voulez mon avis, c'est un soulagement pour tout le monde.

— Et vous ne voyez pas qui a pu le flanquer dans le canal, après l'avoir tué ?

Elle haussa les épaules.

— Comment voulez-vous ?... Sans doute qu'il aura cherché une histoire de trop... quelqu'un qui ne se sera pas laissé faire...

— C'est ce quelqu'un que je voudrais bien trouver.

— Même si je le connaissais, je ne vous le dirais pas, parce qu'il a rendu un fier service aux Van Neer et les Van Neer, c'est mes amis.

— Je m'en serais douté.

L'Albrecht qui réapparut n'avait plus rien de commun avec celui qui était parti quelques instants plus tôt. Souriant, détendu, il vint à Pelckmans.

— Je me suis conduit comme un idiot tout à l'heure. On va trinquer si vous voulez bien et on oubliera ces sottises. Martha, sers-nous donc deux genièvres.

Mme Gyssels s'exécuta et les deux hommes choquèrent leur verre.

— Voyez-vous, monsieur l'inspecteur, ce Lauriks, je pouvais pas le sentir avec sa façon de vouloir en imposer à tout le monde et puis, j'aime bien Anneke Van Neer, que j'ai vue naître. Ça me désolait de la savoir malheureuse. Quand elle est revenue sur *La Blanche-Mouette*, ça a été un vrai soulagement et puis ce maudit s'est ramené. J'ai jamais compris Gustaaf d'avoir permis ça... Quand on a su que c'était Lauriks qu'on avait repêché dans le canal, on a tous respiré... C'est peut-être pas chrétien ce que je vous dis là, mais c'est comme ça... Tout à l'heure, quand vous m'avez demandé, j'étais dans mes fièvres. Dans ces moments-là, on se fait des idées... J'ai eu peur que vous me soupçonniez de l'avoir descendu, ce sale type...

— Et ce n'est pas le cas, bien sûr ?

Gyssels eut un triste sourire.

— J'aurais pas eu la force...

Dans leur bureau de la Gildekamerstraat, Rik de Herdt écoutait

attentivement le récit que Joris Pelckmans lui faisait de sa nocturne randonnée de la veille à l'écluse de Wijnegem. L'inspecteur n'oublia pas de souligner qu'il avait manqué se flanquer dans le canal mais de Herdt, d'un signe de main négligent, lui fit signe de continuer son exposé sans que Joris ait pu deviner si son chef voulait exprimer par là qu'il était incapable de se conduire assez sottement pour aller piquer une tête dans l'eau ou si le fait qu'il ait failli se noyer n'offrait qu'un intérêt secondaire. Un peu vexé, il poursuivit son compte rendu et réussit, tout de même, à dérider de Herdt en lui contant la manière dont Albrecht Gyssels l'avait reçu. Avec cette verve qui l'avait rendu célèbre dans les services de la police criminelle, Pelckmans sut broser un portrait vivant du cafetier et, à la façon dont il parla de Martha Gyssels, Rik devina que son lieutenant avait été fortement impressionné par cette femme. Lorsqu'il la compara à Gustaaf Van Neer, de Herdt se dit qu'un seul Gustaaf suffisait comme obstacle sur sa route et s'il devait trouver sa réplique dans l'autre sexe, il n'était pas près d'en avoir terminé avec cette histoire. Joris conclut son exposé sur le retour d'Albrecht transformé.

— Donc, Pelckmans, votre impression est nette : les Gyssels en savent beaucoup plus qu'ils ne veulent en convenir ?

— Sans aucun doute, patron, et j'irai plus loin : si c'est Gustaaf qui a fait le coup, les Gyssels sont complices.

— Malheureusement, j'ai peur qu'ils ne soient pas les seuls.

— C'est-à-dire ?

— Que nous risquons de nous heurter au bloc étroitement uni de tous les mariniers du canal Albert, qui soutiendront Gustaaf Van Neer s'il s'est débarrassé de la brebis galeuse. C'est une sorte de crime de tribu, de crime collectif que nous avons à élucider, Joris... Le patron de *La Blanche-Mouette* ne nous a pas dissimulé les sentiments qu'il nourrissait à l'égard de son gendre et, d'après ce que vous m'avez raconté, les Gyssels entretenaient à peu près le même genre de tendresse envers ce Lauriks ?

— Sûrement. Tous deux se sont félicités de sa disparition et lorsque Albrecht s'est défendu d'être l'assassin, j'ai deviné un véritable regret dans sa voix.

— On ne peut attacher beaucoup d'importance aux divagations d'un paludéen en pleine crise.

— Paludéen ? Comme moi, oui ! Vous savez ce qu'il a, le dénommé Albrecht ? Il se pique et l'état dans lequel il se trouvait lorsque je suis arrivé tenait à ce que l'heure de sa piqûre était passée et qu'il attendait le retour et la permission de sa femme pour prendre sa dose. Si vous voulez mon opinion, chef, Gyssels est un intoxiqué mais que son épouse tient serré... Comme il a l'air de la craindre beaucoup, il ne doit rien oser faire sans son assentiment.

De Herdt se leva et Joris ne comprit pas son air extrêmement satisfait. Rik vint jusqu'à l'inspecteur et lui tapa sur l'épaule.

— Bravo ! mon vieux... Je ne voulais pas vous influencer en vous parlant le premier, mais je suis heureux de ce que vous m'apprenez. On commence à voir un peu plus clair.

— Vous avez de la chance, patron !

Rik alla prendre quelques feuilles de papier sur son bureau et, les montrant à Joris :

— Le rapport du docteur Baeyens. Il note que la victime devait s'adonner à la drogue, ce qui expliquerait son état physique assez délabré pour son âge !

Pelckmans ne put retenir une exclamation étouffée.

— Hé ! oui ! nous avons mis le nez dans une histoire de drogue dont le sieur Lauriks devait trafiquer. D'ailleurs, le meurtre ressemble bien à un règlement de comptes du genre de ceux que nous sommes habitués à voir dans ce milieu. Joss Lauriks a été défiguré exprès, mais son ou ses assassins ne se doutaient pas que Van Neer l'identifierait...

— Alors, vous ne croyez plus à la culpabilité de Van Neer ?

— Elle m'étonnerait... Il n'a pas l'allure d'un homme se livrant à ce genre de trafic, mais il se peut aussi qu'ayant appris la manière dont son gendre gagnait sa vie, il ait piqué une colère telle qu'elle l'ait transformé en meurtrier.

— Dans ce cas-là, c'est un service qu'il a rendu à la société.

— Ce point de vue n'est pas de notre compétence, Joris. Ce sera aux juges d'en décider, si nous sommes appelés à leur remettre Gustaaf Van Neer. Pour moi, une seule chose est certaine : le patron de *La Blanche-Mouette* sait qui a fait le coup et les Gyssels également. Notre tâche est d'arriver à le leur faire avouer.

— Ni Gustaaf, ni Martha ne parleront s'ils ont décidé de se taire. Reste Albrecht... mais les confidences d'un drogué sont sujettes à caution.

— Raison de plus pour prendre le taureau par les cornes et nous attaquer directement à Van Neer. Nous irons lui rendre visite ce soir.

De Bruxelles, de Liège les rapports arrivèrent concernant Joss Lauriks. La police n'avait jamais eu affaire à lui, mais il était certain que le défunt était tenu en suspicion car on ne lui connaissait pas d'occupation régulière et les inspecteurs des garnis ne manquaient pas d'avoir l'œil sur lui, d'hôtel en hôtel. Les gens qu'il fréquentait s'avéraient des plus douteux sans être pour autant des criminels. En conclusion, Joss semblait s'être plu dans cette faune interlope des grandes villes, prête à tout sauf à travailler et au sein de laquelle les caïds recrutent leurs hommes de main. On ne pensait pas que Lauriks ait, jusqu'ici, trempé dans une histoire grave. On mettait ses aises

matérielles et éphémères au compte de la générosité d'un beau-père marinier fort honorablement connu sur le canal et dont la fille cadette s'était amourachée de Joss. Sur celle-là, personne n'avait jamais rien eu à dire et tous les patrons d'hôtel ayant hébergé le couple, s'ils ne cachaient pas leur méfiance en ce qui concernait le mari, ne tarissaient pas d'éloges sur la jeune femme qui, visiblement, appartenait à un autre milieu. D'ailleurs, elle avait fini par rejoindre sa famille.

Ces rapports n'apprenaient pas grand-chose aux deux inspecteurs, sinon que Lauriks pouvait être n'importe quoi, sauf un bien honnête homme. De Herdt estima qu'il était exactement le genre d'individu dont l'absence de scrupules et les incessants besoins d'argent désignaient pour servir d'intermédiaire dans le trafic de la drogue tandis que son casier judiciaire encore vierge était une garantie supplémentaire pour ses employeurs éventuels toujours désireux de ne pas attirer l'attention de la police.

— En somme, conclut Rik, jetant les feuilles dactylographiées sur son bureau, pour l'instant, je ne vois que deux hypothèses : ou Joss a essayé de doubler ceux qui utilisaient ses services et on lui a fait payer sa traîtrise, ou il faisait chanter son beau-père et, un jour, ce dernier en a eu assez.

— Chanter ? Comment cela, patron ?

— Oh ! je vois bien des façons : Van Neer pouvait être au courant de ce que trafiquait son gendre et ce dernier menaçait de dénoncer, le cas échéant, Anneke comme sa complice ; plus simplement, Lauriks déclarait vouloir reprendre sa femme avec lui si on ne lui donnait pas les mensualités qu'il exigeait.

— Et des deux hypothèses envisagées, à laquelle vous arrêtez-vous de préférence ?

— J'espère que Lauriks a été tué par un trafiquant, mais je crains que ce ne soit Van Neer qui lui ait réglé son compte dans un moment de colère.

— Ce pourrait être aussi l'avis de Martha et de Gyssels, car leur silence au sujet de l'identité du meurtrier donne à penser qu'ils ne veulent pas livrer leur vieil ami : Gustaaf Van Neer.

— Conclusion, Pelckmans : nous connaissons la victime, nous connaissons à peu de chose près le motif, je pense malheureusement que nous connaissons aussi l'assassin. Il ne nous reste plus qu'à obtenir des aveux.

Joss ironisa :

— Pas plus difficile que ça !

De Herdt ne se dérida pas.

— Ne riez pas, mon vieux. Il y a une telle conspiration de silence qu'en dépit de son apparente simplicité cette affaire sera une des plus

dures auxquelles nous nous sommes attaqués.

Le temps était gris mais très doux lorsque les policiers arrivèrent à Wijnegem. Quand ils entrèrent À *La fidèle Flamande*, Martha était seule. À la vue des deux hommes, son visage se figea. Pelckmans demanda :

— Vous me reconnaissez ?

— Je n'oublie pas si vite, mijnheer.

— Votre mari n'est pas là ?

— Non... il... il est allé voir le docteur.

— Pour son paludisme, sans doute ?

— Oui.

— J'ai dans l'idée que vous seriez bien ennuyée si je vous priais de me dire le nom et l'adresse de ce docteur ?

De Herdt comprit que la femme mentait et il en eut pitié. Ce n'était pas là son gibier. Il coupa court à un dialogue qui risquait de mal tourner.

— Pouvez-vous me dire où se trouve *La Blanche-Mouette*, de Gustaaf Van Neer ?

— C'est la plus proche de l'écluse. Elle est prête à partir depuis plusieurs jours.

— Pensez-vous que M. Van Neer soit à bord ?

— J'sais pas trop, mais ça s'pourrait, vu qu'il n'est pas encore passé par ici.

— Vous connaissez M. Van Neer depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Depuis longtemps, oui.

— Il est de vos amis ?

— Mon meilleur ami.

— Alors, dans son intérêt, vous devriez lui conseiller de m'avouer la vérité. Au revoir, madame.

Et, sans attendre la réponse de Mme Gyssels, Rik tourna les talons et sortit, suivi de Joris.

Chargée, *La Blanche-Mouette* avait son pont à peu près à la hauteur du quai auquel une planche-passerelle la joignait. La péniche paraissait déserte lorsque les policiers se présentèrent. Sans doute la famille Van Neer était-elle à table. Rik s'engagea le premier. Il mettait le pied sur le pont lorsqu'une silhouette se détacha du rouf pour venir à la rencontre de l'inspecteur.

— *What do you want ?*

À la description que lui en avait faite Joris, de Herdt reconnut le matelot de Van Neer.

— *The boss ?*

Du doigt, le marin indiqua le plancher.

— *Below. He is eating with the family.*

Descendant l'escalier étroit et raide qui menait au repaire du clan Van Neer, de Herdt se félicita qu'ils fussent à table ; ainsi, il les verrait tous à la fois. On avait dû entendre l'écho de leurs pas car à travers la porte aucun bruit ne filtrait. Rik frappa. On répondit :

— *Ia ?*

Gustaaf occupait un des bouts de la table, assis sur la banquette qui courait le long des deux cloisons. À l'autre bout, une femme menue aux cheveux gris faisait face au patron. De Herdt pensa qu'elle devait être Maria Van Neer. À la droite du patron, son fils Karel. À côté de celui-ci, Hilda. Assise sur une chaise près de son père, Anneke. Un couvert à l'assiette salie, à la gauche de la jeune veuve, indiquait la place du matelot. Les Van Neer en étaient au fromage. À la vue des policiers, personne ne bougea, sauf Maria qui fit mine de se lever mais, sur un coup d'œil de son mari, elle s'immobilisa. Rik s'avança dans la petite pièce, suivi de Joris.

— *Smakelijk eten !*

Gustaaf grogna plutôt qu'il ne dit :

— *Danke...*

Bien qu'on ne lui eût pas offert de s'asseoir, de Herdt s'empara d'une chaise, imité par Pelckmans. Le policier regardait la famille Van Neer et, malgré lui, il était impressionné par ce bloc sans fissure qu'elle semblait former. Ce serait dur, bougrement dur...

— Qui est le matelot qui m'a arrêté sur le pont ?

Ce fut Karel qui répondit :

— Pat O'Lary, notre...

Mais Gustaaf donna un coup de poing sur la table et Karel baissa la tête comme un gosse pris en faute.

— Ici, c'est moi qui parle !

Puis, s'adressant à de Herdt, Van Neer demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Cet Anglais...

— Ce n'est pas un Anglais, mais un Irlandais... Va chercher ses papiers, Hilda.

La grande fille brune sortit et rentra aussitôt avec un livret qu'elle tendit à son père, mais celui-ci, d'un geste, lui indiqua de le remettre à l'inspecteur. Elle s'exécuta et regagna sa place. Rik feuilleta le carnet et vit que Pat O'Lary était né à Wexford. Le signallement correspondait bien à l'homme qu'il avait vu.

— Il y a longtemps qu'il est avec vous ?

— Non, quelques jours.

— D'où venait-il ?

— De Flessingue. C'est un cabochard. Il met sac à terre pour un

oui ou pour un non, et puis il aime voir du pays. Je pense pas qu'il restera longtemps.

Comme épuisé par ce discours d'une longueur inhabituelle pour lui, Van Neer vida son verre. De nouveau, son regard se reporta sur le policier.

— Et alors ?

— Alors, monsieur Van Neer, je suis venu voir si par hasard la mémoire vous serait revenue.

— À quel sujet ?

— À propos de la mort de votre gendre.

Il parut à Rik – mais ne s'imaginait-il pas la chose ? – que le bloc Van Neer se resserrait encore davantage et il crut surprendre – mais n'était-ce pas encore une illusion ? – un léger signe de Gustaaf destiné à mettre tout le monde en garde.

— Je vous ai dit tout ce qu'il y avait à dire.

— Ce n'est pas mon avis.

— Tant pis !

— Monsieur Van Neer, votre gendre a été assassiné. Quels qu'aient été vos sentiments à son égard, vous ne pouvez pas permettre que son meurtrier échappe à la justice.

— Ça m'est égal.

— C'est aussi ce que vous pensez, madame ?

Anneke sursauta sous la question de Rik, mais avant qu'elle ait eu le temps de répondre, Gustaaf intervint :

— Ce que pense ma fille n'a aucun intérêt.

— C'est à moi d'en juger, monsieur Van Neer, et quand j'interroge quelqu'un, j'aime bien que ce soit lui qui me réponde.

— Sur mon bateau, monsieur l'inspecteur, c'est moi qui commande et ma famille obéit.

— C'est ce dont je me rends compte. Craindriez-vous que Mme Lauriks ne soit pas de votre avis ?

— Anneke n'a pas à avoir d'avis.

— Pas plus elle que les autres, d'ailleurs, si je comprends bien.

— Vous comprenez bien.

De Herdt se leva.

— Monsieur Van Neer, j'étais venu dans les meilleures intentions du monde. Vous ne voulez pas le comprendre. D'accord. Mais que cela vous plaise ou non, je chercherai le meurtrier de Joss Lauriks et je le trouverai.

— Si ça vous amuse...

— Non, ça ne m'amuse pas, monsieur Van Neer, mais j'exerce un métier et personne ne m'empêchera de faire ce que je considère comme un devoir. *Tot ziens !*

Sur le pont, adossé à la barre, l'irlandais jouait de l'harmonica et

ne prêta pas attention aux policiers qui s'en allaient.

Dans l'auto qui les ramenait à Anvers, de Herdt et Pelckmans n'échangèrent pas un mot. L'un et l'autre digéraient leur échec et s'imposaient la conviction qu'ils auraient un travail très difficile à accomplir, qu'ils n'étaient pas du tout certains de pouvoir mener à bien.

De retour dans leur bureau de la Gildekamerstraat, de Herdt sortit de son mutisme :

— J'espérais, en le surprenant, faire sortir Gustaaf de son impassibilité. J'ai échoué. Nous connaissons encore bien des échecs avant d'arriver à la vérité. Mais nous y arriverons, soyez-en certain, Joris.

— J'en suis persuadé, chef.

— À condition, bien entendu, qu'on me laisse le temps, car Gustaaf ne ressemble pas à notre gibier habituel. Il faut essayer de percer sa carapace.

— Comment ?

— En le harcelant sans arrêt jusqu'à ce qu'il explose ! Alors, nous le tiendrons. Il faut qu'il se sente constamment et ostensiblement surveillé. C'est le seul moyen de lui faire perdre son sang-froid. Allez boucler votre valise, Joris, je vais vous offrir une promenade le long du canal Albert jusqu'à Liège, où vous me retrouverez.

— Je colle à Gustaaf ?

— Oui.

— Et si ça lui dit, il finira par m'assommer !

— Je le regretterai pour vous, Joris, mais cela avancerait bien nos affaires.

— Merci.

Rik décrocha le téléphone :

— Donnez-moi le 832 à Wijnegem.

Il eut la communication au bout de quelques minutes.

— Madame Gyssels ?... C'est l'inspecteur de Herdt, qui vous a rendu visite tout à l'heure... Pouvez-vous vous charger d'une commission pour M. Van Neer ?... Parfait... Alors, dites-lui qu'il pourra partir quand il lui plaira... Voilà. Je vous remercie. Au revoir, madame.

L'inspecteur raccrocha.

— Il va croire que je me dégonfle ; l'effet de la surprise n'en sera que meilleur. Vous pouvez disposer, Pelckmans, mais n'oubliez pas de me téléphoner tous les soirs ici, où j'attendrai votre appel jusqu'à vingt-deux heures. Au revoir, vieux, et soyez quand même prudent, hein ?

CHAPITRE V

Gustaaf Van Neer ne croyait pas être débarrassé si vite des policiers, surtout après la visite de l'inspecteur principal, et lorsque Martha vint lui annoncer qu'il pourrait partir quand il lui plairait, il avait mis quelque temps à se persuader qu'il ne s'agissait pas d'une blague de mauvais goût. Une fois convaincu, il avait donné immédiatement ses ordres et, dès le matin suivant, il s'était présenté le premier devant l'écluse. Maintenant, la péniche s'éloignait et tandis que Pat s'affairait aux machines, Gustaaf, debout à l'avant, la casquette en arrière de la tête, laissait l'air vif du canal lui rafraîchir le visage. Il se retourna, cependant, pour adresser un dernier signe d'adieu à Degenaeers, l'éclusier, un ami de longue date, qui ne manquait jamais, lorsqu'il le pouvait, de le faire bénéficier d'un tour de faveur. Van Neer aimait passionnément son métier. Cette perpétuelle promenade lui permettant de rencontrer toujours au même endroit des figures connues lui donnait l'impression d'être le maître d'un domaine aux limites précises. Il bourra sa pipe, l'alluma et songea à ce qu'il devrait dire aux affréteurs de Liège pour expliquer son retard. De toute façon, on le croirait, car personne ne se permettrait de mettre en doute la parole de Van Neer ; personne, sauf ce petit inspecteur qui s'était imaginé l'intimider. Il haussa ses puissantes épaules et pensa avec plaisir qu'il ferait bientôt sa partie avec Frans Claeskens, l'éclusier d'Herentals.

À bord de *La Blanche-Mouette*, tout se révélait en ordre : Maria rinçait sa lessive, Hilda préparait le dîner, Anneke taillait une robe pour sa sœur, Karel tenait la barre en ne songeant à rien, car il n'avait pas l'habitude de penser, se contentant de vivre dans le moment présent, Pat O'Lary, enfin, dans l'étroite chambre aux machines, écoutait ronronner le moteur et montait de temps à autre sur le pont pour regarder défiler le paysage qu'il ne connaissait pas, tout en sifflant la vieille rengaine irlandaise de Molly Malone : *In Dublin's fair city where the girls are so pretty...* Gustaaf poussa un soupir d'aise. La vie recommençait comme avant. Plus personne ne se souciait de Joss Lauriks. Mais, sur ce point, il se trompait.

À Herentals, il y avait un embouteillage à l'écluse et, de loin, Van

Neer entendit courir sur l'eau les jurons de Frans Claeskens se disputant avec les patrons marinières, qui, tous, estimaient avoir droit de priorité. L'éclusier, rompu à ces batailles verbales, feignait de s'emporter, mais ce n'était qu'en surface. Il savait très bien que ceux qui ne pourraient continuer leur voyage avant l'heure de la fermeture ne lui en tiendraient aucunement rigueur et qu'on se retrouverait tous *Bij Lili (Chez Lili)*, pour une partie de cartes, en buvant une chope ou un coup de genièvre. Gustaaf décida, pour cette fois, de ne point se mêler à la lutte et de passer la nuit à Herentals. Il fit ranger la péniche le long du quai et, lorsqu'elle eut été amarrée, il sauta à terre pour aller saluer son vieux copain Frans.

Frans, un quinquagénaire énorme que l'abus de la bière avait fini par faire ressembler à une sorte de tonneau ambulant, se montrait vif malgré son ampleur et d'un souffle inépuisable. Il le prouvait pour l'heure, en échangeant force injures avec un patron qui le menaçait d'un rapport. Van Neer sourit, heureux d'être replongé dans l'atmosphère du canal. Sur le moment de hucher Claeskens afin de prendre rendez-vous avec lui *Chez Lili*, il s'arrêta net en apercevant à côté de l'éclusier ce grand policier maigre qui accompagnait l'inspecteur sur *La Blanche-Mouette* et qu'il avait vu dans le bureau de la Gildekamerstraat. Qu'est-ce que cela voulait dire ? L'autre, ayant repéré Van Neer, le regardait venir paisiblement. Gustaaf balança. Tournerait-il les talons ou irait-il serrer les mains de Frans ? Pour que ce policier ne puisse s'imaginer qu'il avait peur de lui, Van Neer continua d'avancer.

— Salut, Frans !

— C'est toi, Gustaaf ? Dis donc, il me semble que tu es drôlement en retard ? Des ennuis ?

— Je t'expliquerai.

— Tu tiens à passer ce soir ?

— Non, je suis amarré... On partira demain matin.

— J'aime mieux, parce que c'est plutôt dur en ce moment. Ça va, chez toi ?

— Ça va.

— J'ai su, pour ton gendre.

— C'est pas la peine d'en parler.

— À ton idée, Gustaaf, on se retrouve *Chez Lili* d'ici deux heures ?

— D'accord.

Comme Van Neer se retournait, il eut l'impression que le policier se détachait du mur où il était appuyé et lui emboîtait le pas. Gustaaf ne se retourna pas, mais la colère crispa ses poings au fond de ses poches. Quel plaisir il aurait éprouvé à lui cogner dessus ! Seulement, il y a des choses qu'on peut faire et d'autres pas. Le plus simple aurait été de rejoindre la péniche et d'y attendre le moment de retrouver

Claeskens à l'estaminet, mais il n'entendait pas donner à Pelckmans l'idée qu'il avait peur. Il s'enfonça dans la petite ville et gagna *La Rose d'or* pour y boire un verre. Le flic entra presque sur ses talons et commanda la même chose que Gustaaf, auprès duquel il s'accouda. Van Neer dut faire un violent effort sur lui-même pour ne pas montrer la fureur qui l'agitait, mais tandis qu'il portait l'alcool à sa bouche, sa main tremblait un peu. Il paya et sortit, l'autre sur ses talons. Une chose était sûre : l'inspecteur attaché à ses pas ne cherchait en rien à donner le change ; au contraire, on eût dit qu'il visait à exaspérer Gustaaf en restant collé à ses chausses. Soudain, Van Neer se mit à rire silencieusement. Si on s'imaginait le troubler de cette façon... Pour désorienter son suiveur, il pénétra dans l'église Saint-Wandru, où il parut s'abîmer longuement dans la contemplation du retable en bois de Pasquier Borremans ; il percevait la respiration de l'autre à quelques chaises derrière lui. Quittant l'église, le patron de *La Blanche-Mouette* s'astreignit à une longue promenade qui, dans son esprit, devait le déconcerter. Lorsque sonna l'heure du rendez-vous avec Claeskens, il était assez fatigué, mais il se consolait en pensant que le policier devait l'être au moins autant que lui.

Pelckmans ne put, comme il l'aurait souhaité, s'asseoir près de son gibier à qui Frans, déjà installé avec deux amis, avait réservé une place et force lui fut de se contenter de l'extrémité d'un banc près de la porte donnant sur la cour. Les mariniers menaient un tel tapage qu'il était difficile de se faire entendre et la grosse fille venue prendre sa commande dut se pencher vers Joris pour comprendre ce qu'il désirait. Tandis qu'on distribuait les cartes, Gustaaf demanda :

— Dis donc, Frans, tu vois ce grand type maigre, derrière moi, près de la porte de la cour ?

— Attends... Ah ! oui, le policier ?

— Comment sais-tu que c'est un policier ?

— Parce qu'il m'a montré ses papiers, tiens ! Tu crois que je laisse n'importe qui venir sur mon écluse ?

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Peut-être t'arrêter, vieux brigand ?

Ils s'esclaffèrent. Heureux de son succès. Claeskens appuya :

— T'aurais détourné une jeunesse que ça m'étonnerait pas !

Les rires redoublèrent et, quoi qu'il en fût, Van Neer feignit de partager l'hilarité des autres. S'étant essuyé les yeux, Frans reprit :

— Il paraît qu'il surveille le trafic... et puis, hein ? entre nous, il peut faire ce qu'il veut, on s'en fout... À toi de jouer, Gustaaf...

Lorsqu'ils arrêtaient enfin leur partie, Joris Pelckmans s'en était allé depuis longtemps. Ils se serrèrent la main avant de se séparer et Van Neer annonça à Claeskens qu'il se présenterait de bon matin à

l'écluse.

Dehors, Gustaaf respira à pleins poumons, content d'être débarrassé du flic. Maria devait se demander ce qui avait pu arriver pour qu'il ne soit pas rentré manger un morceau. Il espéra qu'elle lui aurait laissé sa part, car il se sentait un appétit d'ogre, mais en approchant de *La Blanche-Mouette*, il vit adossé contre le lampadaire électrique le policier qui fumait une cigarette. Le fait qu'il se soit collé en plein sous la lumière montrait indiscutablement qu'il ne tenait pas à se dissimuler. Quand il passa près de lui, à le frôler, Van Neer dut se retenir pour ne pas lui flanquer son poing sur la figure. Au bout de la planche-passerelle, Pat O'Lary l'attendait. Pelckmans prêta l'oreille et entendit :

— *Have you see the man, boss ?*

— *Ia. No importance.*

Cependant, Gustaaf se coucha sans manger.

Lorsqu'il eut franchi l'écluse d'Herentals, Van Neer salua Frans Claeskens, auprès duquel le policier se tenait.

Gustaaf ne sympathisait pas avec Klaas Steger, l'éclusier de Kwaadmechelen. Une histoire de filles qui se perdait dans la nuit des temps. Les deux hommes s'étaient durement battus et ce, bien avant que Van Neer ne rencontrât Maria Janssens, dont il devait faire son épouse. Pourtant, si les anciens rivaux avaient depuis belle lurette oublié l'objet de leur empoignade, ils ne s'étaient pas pardonné leurs mutuelles injures, ni les horions échangés. En la personne de Klaas, Gustaaf avait rencontré un gars de sa trempe et, depuis, ils évitaient de s'adresser la parole. Jamais *La Blanche-Mouette* ne s'amarrait à Kwaadmechelen. Van Neer, sachant que Steger ferait son possible pour le retarder et le faire passer après les autres, prenait soin de se présenter toujours à une heure convenable devant l'écluse, puis il s'enfermait chez lui, laissant à Karel le soin de procéder à la manœuvre. Ce jour-là, lorsqu'il se fut assuré qu'on ne lui volait pas trop de tours et que sa péniche serait bientôt appelée, Gustaaf jeta un dernier coup d'œil pour voir si tout se présentait normalement, si son fils était à sa place ainsi que le matelot, puis, rassuré, il laissa aller les choses. Cependant, il ne descendit pas jusqu'à sa cabine. S'arrêtant dans l'escalier de façon à être invisible, il souleva un peu le rideau qui masquait la fenêtre au moment où la péniche s'engageait dans le sas. Il constata avec dépit que Klaas Steger se trouvait toujours là, car, bien qu'ils fussent du même âge, il considérait son ennemi comme un vieux et, sincère, il se demandait ce que les autorités du canal attendaient pour le mettre à la retraite. À côté de Klaas, et paraissant plongé avec lui en une amicale conversation, il y avait le policier

anversois. Gustaaf ne s'en étonna pas. S'il souhaitait se renseigner – en mal – sur les Van Neer, l'inspecteur ne pouvait espérer trouver sur tout le canal quelqu'un d'aussi bien disposé que Klaas Steger. Ce policier se proposait-il de suivre *La Blanche-Mouette* jusqu'à Liège ? Après tout, si ça lui chantait... Mais l'insouciance de Gustaaf manquait de conviction.

Bien des raisons voulaient que Gustaaf aimât Hasselt. D'abord, parce qu'entre Anvers et Liège, Hasselt représentait la seule vraie ville du canal, ensuite parce que c'était là qu'il avait, pour la première fois, abordé Maria en lui offrant de se rafraîchir ; enfin, parce que l'éclusier Wim Pellaers, un ancien de la batellerie qui avait quitté la navigation au moment de son veuvage, s'affirmait son meilleur ami. Van Neer s'arrangeait toujours pour passer un après-midi à Hasselt et s'y promener avec Maria. Habitué maintenant à la présence de Joris Pelckmans, Gustaaf ne sourcilla pas en le voyant près de Wim. Il alla embrasser son vieux camarade et bavarder avec lui comme s'ils avaient été seuls.

Le plus gêné dans l'affaire, c'était encore Pellaers. Il crut bon de dire à son ami, en lui présentant Joris :

— Monsieur est de la police d'Anvers...

— Je m'en fous...

Wim, devant l'insolence manifestée par son copain à l'égard de l'inspecteur, en resta la bouche ouverte, trop stupéfait pour trouver quelque chose à répondre. Pelckmans n'avait pas bronché. Gustaaf enchaîna comme si rien ne s'était passé :

— N'oublie pas qu'on t'attend à bord de *La Blanche-Mouette* pour dîner, Wim, quand tu auras fini ton service ?

Et, sans attendre de réponse, Van Neer s'en fut. Au moment où Pelckmans lui emboîtait le pas, Pellaers retint ce dernier par le bras :

— Monsieur l'inspecteur, il faut pas prêter attention à ce qu'à dit Gustaaf.

— Je m'en fous !

Wim lâcha le policier qui partit. Il ne comprenait plus rien à rien, le brave Pellaers, et il fallut qu'une péniche impatiente cornât pour le rappeler à ses devoirs et le faire se précipiter vers ses volants et ses leviers.

De temps à autre, au cours du repas, Karel se leva pour monter sur le pont et chaque fois qu'il redescendait, il disait avant de se rasseoir :

— ... Il est toujours là.

Personne ne répondait mais chacun, sauf le matelot et Gustaaf, mangeait avec un tout petit peu moins d'appétit. Maria ne put se tenir

et, dans un gémissement, elle demanda :

— Mais, à la fin, qu'est-ce qu'il nous veut ?

Tous regardèrent le père, à qui le sang montait aux joues. Van Neer répondit sèchement :

— Tu t'en doutes pas, peut-être ?

— Pourtant...

— Ça suffit comme ça, Maria !

Vaincue, Mme Van Neer plongeait le nez dans son assiette. Pour détendre l'atmosphère, Anneke se mit à rire.

— Il ne doit pas avoir chaud à cette heure-là, avec le vent.

Entrant dans le jeu, Karel fit chorus :

— Tu voudrais quand même pas qu'on l'invite à prendre le café ?

Gustaaf avait défendu, une fois pour toutes, qu'on parlât du policier et de ses manigances et il allait se fâcher pour de bon quand cette idée de café, brusquement, l'amusa. Ce serait une bonne farce et une manière de montrer à cet espion qu'on se moquait de lui.

— Hilda... va lui porter une tasse de café bien chaud.

Elle ne comprit pas tout de suite.

— À qui ?

— Au policier, sur le quai.

Ahurie, elle répéta :

— Au policier, sur le quai ?

— Tu ne comprends plus ce que je te dis, à présent ?

— Si, mais...

— Alors, obéis !

Habituée à plier l'échine depuis sa petite enfance, Hilda se leva et se glissa dans la cuisine. Après un moment d'incrédulité, les autres devinant le mobile du père s'esclaffèrent, mais la mine renfrognée de Van Neer eut tôt fait de les calmer.

Joris Pelckmans n'avait, en effet, pas chaud, et il maudissait l'idée du patron de lui imposer le rôle de Banco[1] ! C'était bien beau de harceler Van Neer par une présence continuelle, mais il aurait fallu s'affirmer un pur esprit, insensible au froid, à la faim, à la soif, au sommeil, ce qui ne se révélait certes pas le cas du policier. Depuis longtemps déjà, il avait englouti ses deux sandwiches et, engoncé dans son pardessus, il faisait les cent pas sur le quai, aspirant avec impatience au moment où Gustaaf sortirait pour se rendre dans un café où il l'accompagnerait avec l'espoir qu'il y finirait la journée. En voyant une femme s'engager sur la planche-passerelle, portant une tasse et sa soucoupe à la main, Joris se demanda bien où elle pouvait se diriger. Il perdit de son flegme lorsqu'elle vint à lui. Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, il reconnut Hilda, la fille aînée de Van Neer. Il ne sut quelle attitude prendre lorsqu'elle lui tendit la tasse de

café, en déclarant sans sourire :

— Père a pensé que vous deviez en avoir besoin.

Pelckmans se mordit les lèvres. Gustaaf marquait un point. Il hésita, prêt à refuser, mais son estomac contracté lui rappela qu'un policier ne devait pas avoir d'amour-propre, et il faisait vraiment très froid. Il prit la tasse.

— Vous le remercirez de ma part.

— Ça n'est pas la peine.

Avant de boire, il essaya de plaisanter :

— Il n'est pas empoisonné, au moins ?

Sans se départir de son indifférence, Hilda répondit :

— Ce ne sont pas des habitudes de chez nous.

Ce fut plus fort que lui :

— C'est vrai, Joss Lauriks a eu droit à un autre traitement.

Il la vit blêmir.

— Il ne faut pas parler de Joss. C'était un mauvais homme. Père ne serait pas content.

Tout en se décidant à boire sa tasse à petits coups, Pelckmans se demandait si ces gens-là se fichaient de lui ou si, vraiment, ils appartenaient à un autre monde, ou bien encore si Rik de Herdt ne se trompait pas complètement. Quand il eut terminé, il rendit la tasse.

— Merci, Hilda.

Elle marqua quelque surprise :

— Comment savez-vous mon nom ?

— Vous oubliez que je suis un policier ?...

Il la regardait s'éloigner. Une belle fille ! Un peu trop massive, sans doute, mais une maîtresse femme qui serait une compagne solide et une bonne mère de famille. Chaque fois qu'il était en « planque », Joris s'attendrissait et rêvait aux douceurs d'un foyer, douceurs qui s'évanouissaient dès qu'il remettait le pied sur le pavé d'Anvers.

Vers quinze heures, Gustaaf et Maria descendirent sur le quai, vêtus de leurs plus beaux habits. Pelckmans poussa un soupir de délivrance. Il n'en pouvait plus et ce fut avec un véritable soulagement qu'il se mit en marche derrière le couple. Tranquillement, bras dessus, bras dessous, les Van Neer gagnèrent le Groote Markt, puis l'église de Saint-Quentin où ils s'étaient, trente ans plus tôt, juré leur foi. Chaque année, ils refaisaient donc un tendre pèlerinage. Par la Kortstraat, ils remontèrent vers l'église et y entrèrent, selon une vieille habitude, afin de remercier le saint de leur avoir donné la santé et de beaux enfants ; mais, cette fois, ils se sentaient le cœur moins gai car, derrière eux, ils devinaient la présence du policier et ils supplièrent celui qu'ils tenaient pour leur protecteur particulier de les délivrer de la menace pesant sur eux. Jadis, en sortant de Saint-Quentin, ils

étaient allés manger des gâteaux sur le Groote Markt. Ils firent de même et, à travers la vitrine de la pâtisserie, ils purent voir Joris qui les surveillait. Ils repartirent par la Hoogstraat vers la Groenplaats sur laquelle Gustaaf avait demandé à Maria si ça lui plairait de venir comme maîtresse à bord de *La Blanche-Mouette*. Par la Maastrichtstraat, après une visite au béguinage où Maria, un temps, avait songé à s'enfermer, ils rejoignirent le Groote Markt et s'installèrent dans le petit café auquel ils se voulaient fidèles. À peine avaient-ils pris place que **Joris** entra à son tour. Maria s'affola un peu. Elle chuchota à son mari, qui tournait le dos à la porte :

— Le voilà !

— Et alors ? T'en occupe donc pas !

Malgré son apparent détachement, Van Neer n'était pas aussi tranquille qu'il tenait à en avoir l'air. En dépit de ce qu'il pouvait se raconter quand il était seul, la présence continuelle du policier finissait par lui mettre les nerfs à vif. Pas tellement pour le danger qu'il représentait en lui-même, mais surtout cela prouvait que le petit inspecteur d'Anvers s'entêtait et qu'il ne lâcherait pas prise de sitôt. Les Van Neer, malgré tous leurs efforts, ne purent bavarder comme ils le faisaient chaque fois qu'ils venaient à Hasselt, y vivant des heures de détente à évoquer des souvenirs connus d'eux seuls. Ces moments comptaient parmi les rares instants de leur vie où Gustaaf s'humanisait, où il oubliait son rôle de patron de *La Blanche-Mouette*, et voilà qu'à cause de ce grand flic, long comme un jour sans pain, leur après-midi avait été gâché.

De son côté, Pelckmans se rendait parfaitement compte du trouble de Maria Van Neer et parce qu'elle semblait vraiment être une très bonne femme, il éprouvait un peu de gêne de ce qu'il faisait. Il y avait des heures comme celle-là, où Joris n'était pas très fier de son métier. Pour se rasséréner, il lui fallait penser à cet honnête homme de Rik de Herdt, dont la caution devait lui suffire pour ne pas ressentir de complexes.

Lorsque les Van Neer regagnèrent leur péniche, Joris recommença à monter sa garde harassante. Vers vingt heures, il vit arriver l'éclusier qui le salua et, lorsque deux heures plus tard, Wim Pellaers redescendit sur le quai accompagné de Gustaaf, il n'osa pas dire bonsoir au policier. De plus, le fait que cet inspecteur surveillait *La Blanche-Mouette* l'intriguait. Il ne s'était pas risqué à en parler à son ami et comme ce dernier ne lui en avait pas touché un mot, il restait sur sa curiosité, une curiosité un peu inquiète, bien qu'il ne pût deviner ce qu'un homme comme Gustaaf Van Neer pouvait avoir à se reprocher.

À Diepenbeek, l'avant-dernière écluse en direction de Liège,

Gustaaf répondit d'un air bougon à Jakob Bernaerts, qui en fut bien surpris. L'éclusier était dans l'impossibilité de deviner que l'humeur de Van Neer tenait à ce qu'en débarquant il s'était heurté à Joris Pelckmans, qui avait eu le toupet de lui demander du feu. La situation écœurait Gustaaf, à qui le temps durait maintenant d'être à Liège. Sur la péniche, l'atmosphère devenait irrespirable. Chacun veillait à ses paroles et prenait bien soin de ne faire aucune allusion à l'homme qui les hantait. Déjà, Karel et Pat O'Lary avaient failli se battre pour une brouille et les deux sœurs se querellaient à longueur de journée. Seule, Maria ne disait rien, mais à la manière dont elle soupirait, dont elle s'enfermait dans un mutisme dont les disputes de ses filles n'arrivaient même pas à la sortir, on comprenait bien qu'elle aussi était à bout de résistance. Van Neer serait-il le seul à tenir le coup ?

Ce même soir, la volonté de Gustaaf lâcha et, dans une ruelle, ayant attendu Joris qui le suivait, il l'empoigna par le devant de sa chemise et leva son énorme poing. Pris à l'improviste, Pelckmans n'eut pas le temps d'esquisser le moindre geste de défense, mais Van Neer, au prix d'un effort qui lui fit saillir les veines des tempes, se ressaisit et d'une voix étranglée déclara :

— Ah ! c'est vous... J'ai cru que c'était un voyou qui en voulait à mon portefeuille...

Pas dupe, Joris se contenta de répondre :

— Heureusement que vous vous êtes aperçu de votre erreur à temps, Van Neer. C'est préférable et pour moi, et pour vous...

— Pour moi ?

— Parce que je vous aurais conduit en prison.

— C'est ça que vous cherchez, hein ?

— Vous le savez bien.

Gustaaf revint sur la péniche à moitié fou de rage et se coucha sans parler à personne. Sa femme s'inquiétant de son état se fit rabrouer de telle sorte qu'elle n'insista pas. Quand il se réveilla, sa décision était prise. Ils pouvaient mettre quelqu'un à ses trousses jusqu'à la fin de ses jours, il ne s'en soucierait plus, bien décidé à considérer désormais Joris ou n'importe lequel de ses collègues comme un garde du corps attribué par le gouvernement. On verrait bien de qui la police ou de lui se lasserait le premier. Il rassembla les siens à l'heure du petit déjeuner et leur donna ses instructions : ne plus prêter aucune attention au policier, agir comme s'il n'existait pas, ne pas le remarquer, ne pas même le voir. Il s'agissait d'une lutte de patience entre l'inspecteur d'Anvers et lui, Gustaaf Van Neer, et il voulait la gagner. Rassurés par son visage enfin détendu, les autres promirent au père d'observer ses consignes.

Loin de se douter de ce renversement de situation, Pelckmans avait téléphoné la veille au soir à Rik pour lui dire que ça y était et

que Van Neer commençait à craquer.

Joris Pelckmans avait la certitude que la poursuite de Gustaaf touchait à sa fin et que bientôt on sonnerait l'hallali. Accroupi sous les branches des pins, il regardait *La Blanche-Mouette* remonter doucement vers la dernière écluse, celle de Genk. Il se dressa lorsque la péniche fut parvenue à sa hauteur. Van Neer, qu'il distinguait fort bien appuyé à la barre, devait déjà guetter la silhouette du policier près du poste de commandement de l'écluse avec cette fébrilité que sonne un système nerveux qui n'est plus capable de supporter le moindre choc. Regardant autour de lui le paysage de dunes boisées, les champs de bruyère, les étangs qu'il voyait scintiller au loin, Joris se répéta qu'il eût été bon de s'en aller vagabonder dans cette campagne au lieu de torturer un homme qui vivait ses dernières heures de liberté. Mais le métier était le métier et quand on s'y engageait, il n'y avait plus moyen de retourner en arrière. Pendant que la péniche manœuvrait pour se placer face à la porte de l'écluse, Pelckmans rejoignit l'éclusière, Marieke Demaeght, qui remplaçait son mari grippé.

Le policier pensait que Van Neer, qui, visiblement, n'avait pas l'intention de s'arrêter à Genk, resterait sur sa péniche tandis qu'elle franchirait les portes du sas mais, à son étonnement, le patron sauta à quai et, laissant le soin de manœuvrer à son fils et au matelot, monta vers l'éclusière. Voulait-il se rendre compte si l'inspecteur était bien là ? Joris rassembla ses forces, banda ses muscles, car les coups qu'il avait évités par miracle à Diepenbeek, il n'était pas dit qu'il ne les recevrait pas ici, mais, cette fois, Gustaaf ne le surprendrait pas. Or, à sa grande stupéfaction, ce fut un Gustaaf souriant, détendu qui fit son apparition et salua presque gaiement l'éclusière :

— Bonjour, Marieke ! C'est donc toi qu'as pris le poste à cette heure ?

— Alphonse est couché... une saleté de grippe... J'y ai dit de se reposer et j'suis venue aux commandes.

— Tu as l'air de bien t'en tirer ?

— Ça serait pas la peine de l'avoir vu manœuvrer depuis tantôt vingt ans si j'étais pas capable... Et sur *La Blanche-Mouette*, ça va comme tu veux ?

— Ça pourrait aller plus mal.

La péniche se trouvait dans le sas. Pelckmans voyait Karel fumer sa pipe à la barre et Pat O'Lary qui sortait vivement la tête de la chambre au moteur pour jeter un coup d'œil circulaire et disparaître en vitesse, comme s'il voulait contrôler les ordres que lui criait le fils Van Neer. En attendant que s'ouvrît la seconde porte et pendant que le bateau, son moteur arrêté, se laissait porter, Hilda se montra et salua Marieke de loin. L'éclusière remarqua :

— En voilà une, on s'demande ce que t'attends pour la marier, Gustaaf ?

— Qui ça ?

— Ton Hilda.

— Ben, j'veais te dire... pour ça, faut être deux...

— Bonté divine ! tu me feras pas croire qu'il y en a pas plus d'un sur le canal qui serait content de la prendre pour femme !

Joris observait avec intérêt le visage du marinier, à qui cette conversation paraissait déplaire.

— Et puis, j'ai besoin d'elle...

— Sacré égoïste !

Le policier songea que Marieke Demaeght ne se doutait pas que sa plaisanterie était peut-être le reflet de la vérité et que Gustaaf Van Neer ne permettait pas que les membres de son clan quittassent la péniche familiale. Sans doute avait-il été long à pardonner à Anneke ce qu'il devait considérer comme une désertion et n'avait-il jamais pardonné à Joss Lauriks l'atteinte portée à l'intégrité du bloc dont il se voulait le chef indiscutable. Peut-être même avait-il fini par lui faire payer très cher ce que, sur le moment, il n'avait pu empêcher ?

La seconde porte s'ouvrait et, brusquant ses adieux, Gustaaf rejoignit sa péniche. Il ne se retourna pas pour saluer Marieke, dont les réflexions indiscretes le replongeaient dans sa mauvaise humeur. Lorsque le bateau eut gagné le milieu du canal, Pelckmans récupéra sa voiture abandonnée devant l'hôtel Broeghel. Un peu inquiet, il avait comme une vague impression que Van Neer s'était, une fois de plus, payé sa tête et qu'il s'était, lui, un peu trop hâté de chanter victoire. Le Gustaaf qu'il venait de voir ne ressemblait en rien à celui dont il avait fait la description à de Herdt. À l'idée des éventuels sarcasmes de ce dernier, Joris sentit le sang lui brûler la figure et ce fut sans grand enthousiasme qu'il grimpa dans sa voiture pour filer au rendez-vous où Rik l'attendait à Liège.

Ainsi que convenu, Joris rencontra de Herdt au Tivoli. L'inspecteur principal montra quelque déception lorsque Pelckmans lui eut avoué qu'il avait pris, la veille au soir, ses désirs pour des réalités. Il fallait se rendre à l'évidence : Van Neer demeurerait inébranlable, inaccessible. La tactique employée ne se révélerait pas payante, ou il faudrait alors la continuer pendant des semaines et des semaines, éventualité inimaginable pour des raisons administratives sur lesquelles il n'était nul besoin d'insister. En bref, Joris reconnaissait son échec et son peu d'envie de poursuivre sur la même voie. En lui-même, de Herdt l'approuvait mais pour des raisons de prestige particulières et aussi pour obvier au découragement de son adjoin, il ne tenait pas à en convenir.

— Vous avez fait ce que j'espérais de vous, Joris. Je vais essayer à mon tour. Si j'échoue, nous verrons à envisager autre chose. Pour le moment, votre rôle est terminé. Regagnez la Gildekamerstraat. Je vous y rejoindrai bientôt. En tout cas, je vous demande de rester au bureau jusqu'à vingt et une heures, au cas où je vous appellerais.

Gustaaf Van Neer, ses papiers en règle, le déchargement de sa péniche fixé au lendemain, se lava soigneusement, se rasa de près et ayant donné congé aux siens – sauf à Maria, qui devait préparer le dîner, et au matelot chargé d'assurer la garde de *La Blanche-Mouette* – enfila sa vareuse neuve, se coiffa de sa casquette achetée lors de son précédent séjour à Liège et s'en alla de son long pas tranquille prendre le tramway qui le mènerait place Saint-Lambert, cœur du grand chef-lieu de la province. Le marinier avait éprouvé une sorte de légère déception en n'apercevant pas la silhouette familière de Pelckmans au débarcadère. Cette bataille silencieuse, qui l'irritait tellement plusieurs jours plus tôt, commençait à lui plaire. Son vieux sang de lutteur y goûtait un âpre plaisir en dépit du danger qu'il représentait. Il se sentait plus fort, plus solide que le policier. Il eût voulu que l'autre en convînt d'une manière plus spectaculaire que par une fuite discrète. Allons ! ce n'était pas encore cette fois que les Messieurs d'Anvers imposeraient leur loi à Gustaaf Van Neer !

Il arrivait à l'arrêt du tramway Heristal-Liège lorsque, trébuchant et se retournant pour voir ce qui avait failli le faire tomber, il aperçut Rik de Herdt. L'inspecteur principal ne se cachait pas davantage que son adjoint quand il guettait le patron de *La Blanche-Mouette* aux écluses. Sur le moment, Gustaaf flotta un peu. Il s'était si solidement ancré dans la certitude de sa victoire qu'admettre que rien n'était terminé le prenait au dépourvu. Il devait s'avouer que cette certitude du succès n'était qu'un mouvement d'orgueil et il lui fallait convenir que la disparition du policier l'avait soulagé. Van Neer s'était raconté des histoires en homme qui ne tolère pas avoir tort, qui n'aime pas à reconnaître ses erreurs. La première minute du désarroi passée, il redevint le patron que nul encore n'avait fait plier. Pourtant, une légère inquiétude lui taraudait l'esprit tandis qu'il regardait venir le tramway : pourquoi cette substitution de personnes ? Pour quelles raisons de Herdt (qu'il savait être le supérieur de Pelckmans) avait-il remplacé ce dernier ?

Rik monta dans le tramway juste derrière Van Neer et prit place de façon à l'avoir en face de lui, ne le quittant pas des yeux. Tout d'abord, le marinier voulut soutenir le regard de son adversaire, mais n'ayant pas cette patience infinie qui est la caractéristique du policier, il faiblit le premier et se réfugia dans la contemplation des faubourgs liégeois. De Herdt pensait à l'autre promenade faite avec Gustaaf

quand ils allaient tous deux reconnaître le corps de Joss Lauriks. Ils descendirent place Saint-Lambert et, décidé à confronter sa résistance à celle de l'inspecteur, le marinier partit à bonne allure. Par la place du Maréchal-Foch et la rue Léopold, ils atteignirent le quai et le remontèrent jusqu'au pont du Commerce, qu'ils franchirent. Bien qu'il se contraignît au calme, Van Neer s'énervait. Une envie furieuse de cogner nouait de nouveau ses muscles, mais il savait qu'on ne pouvait frapper un inspecteur principal sans se jeter dans la gueule du loup. Le jeu des autres était clair : l'amener à la faute qui leur permettrait de l'arrêter ; pendant qu'il serait en prison, ils s'attaqueraient à la famille. Gustaaf se doutait que Karel et Hilda résisteraient, mais Maria ? mais Anneke ? Aux environs de la gare de Longdoz, il entra dans un petit café où Rik, naturellement, le suivit. Il n'y avait qu'une table de libre et Van Neer s'y installa, se demandant avec malice ce que son ange gardien allait faire. Il fut vite éclairé. De Herdt s'approcha et, empoignant le dossier de la chaise opposée à celle de Gustaaf, interrogea poliment :

— Vous permettez ?

Ne voulant pas donner l'impression qu'il avait peur, Van Neer répondit par un grognement approbateur et Rik s'assit. Ils commandèrent tous deux des demis et vidèrent à moitié leur verre sans prononcer un mot. La situation devenait difficile. La passivité du policier exaspérait Gustaaf. De son côté, l'inspecteur se forçait, de toute sa volonté tendue, à ne pas lâcher prise. Il ignorait ce qui pouvait se passer d'un instant à l'autre, mais il se cramponnait, voulant réussir là où Joris avait échoué. Une fois encore, Van Neer faiblit le premier. Sa voix tremblait de rage quand il posa sa question :

— Et ça va vous mener où, de me suivre ?

— Où vous me conduirez.

Ce fut plus fort que lui et Gustaaf flanqua un tel coup de poing sur la table que les verres faillirent tomber. Dans le café, les conversations s'arrêtèrent et tout le monde se tourna vers les deux hommes. Inquiet, le cafetier se précipita :

— Quelque chose qui ne marche pas ?

— Non.

Van Neer répondit d'un air si hargneux que l'autre n'insista pas. Voyant que rien ne se déclenchait, les clients repartirent dans leurs histoires. De Herdt souligna son avantage :

— Vous vous faites remarquer.

— Et alors ?

— Ça m'est également indifférent.

Gustaaf finit sa bière et en réclama une autre.

— Qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ?

— Le nom de celui qui a tué Lauriks.

- Je ne le connais pas.
- Je suis sûr du contraire.
- Prouvez-le !
- Comptez sur moi.

Il y eut encore un silence, puis Van Neer changea de tactique.

— Sur le canal, on va se demander pourquoi j'ai un policier qui m'attend à chaque écluse... Ça me fera du tort.

— Je n'y peux rien.

— C'est pas juste.

— Ce n'est pas juste non plus que de ne pas m'aider à retrouver l'assassin de votre gendre.

— Vous vous trompez complètement, monsieur l'inspecteur.

— Je ne pense pas, monsieur Van Neer.

— Sur le canal... on n'aime pas beaucoup ceux qui fourrent leur nez partout... Il pourrait vous arriver des ennuis, à vous ou à votre ami, le grand rouquin.

— Ce sont les risques du métier.

— Je croyais pas que la police était faite pour embêter les honnêtes gens.

— Encore faudrait-il savoir qui sont les honnêtes gens ?

— Y a jamais rien eu à dire sur les Van Neer.

— Je souhaite que cela continue.

— Et tant que je serai vivant, on dira rien sur les Van Neer.

Il y avait une telle conviction dans l'attitude de Gustaaf que de Herdt se demanda s'il se pouvait qu'il se soit trompé aussi complètement.

— Pourtant, votre gendre...

— Pas un Van Neer ! Une brebis galeuse qui s'était mêlée au troupeau.

Sous le coup de l'indignation, le marinier retrouvait la manière de parler des anciens qui vivaient en contact permanent avec les Écritures. Rik insinua :

— Quand une bête est malade et risque de contaminer le troupeau, on s'en débarrasse, n'est-ce pas ?

— Ça vaut mieux.

— Et c'est ce que vous avez fait ?

— Non.

On n'avancait pas d'un pouce, dans cette histoire.

— Écoutez-moi... C'est la vérité que je vous dis... Lauriks, oui, je l'aurais volontiers tué, parce qu'il salissait tout ce qu'il approchait... Mais, heureusement, un autre m'a devancé... J'en suis content parce que aller en prison et laisser *La Blanche-Mouette*... C'est pas encore mon heure... et Lauriks, il valait pas que je sacrifie ma péniche et ma situation... Voilà... Si vous me croyez pas, tant pis, j'y peux rien...

Continuez à perdre votre temps après moi pendant que l'assassin de Joss, il court... Notez que ce bonhomme, il me serait plutôt sympathique, bien qu'il soit sans doute de la même engeance que mon gendre.

Il se leva lourdement, devenu soudain un vieil homme :

— Les filles, c'est une malédiction... C'est toujours par elles que le déshonneur il s'amène là où on l'attend le moins... Si on m'avait laissé élever Anneke comme Hilda... Maintenant que Joss est mort, je respire... Alors, tout ce que vous pourrez faire, ça m'est égal... J'ai rien à cacher... Ça m'énerve, bien sûr, d'être toujours suivi, mais j'en prendrai mon parti, faudra bien... Je m'en vais.

— Attendez encore un moment, voulez-vous ?

Gustaaf ironisa :

— Pourquoi ? Vous êtes fatigué ? Pourtant, je retourne à la place Saint-Lambert à pied.

— Ce matelot que vous avez engagé...

— Pat... Vous êtes après lui, aussi ?

— J'ai demandé des renseignements à Londres sur son compte.

— Et alors ?

— On le connaît bien aux bureaux de l'Office Maritime... Il paraît que c'est un assez drôle d'oiseau ?

— À cause ?

— Il n'arrive pas à rester en place. Il passe d'un bateau sur l'autre pour un oui, pour un non... Il a travaillé dans presque tous les ports d'Europe... Cela faisait six mois qu'à Londres ils n'avaient plus de ses nouvelles... Vous saviez que c'était un garçon comme ça ?

— Je m'en doutais. Il a la bougeotte ? Et après ? C'est de son âge, non ? Si j'avais pas été sur le canal, il me semble que j'aurais fait comme lui pour voir du pays... Pourvu qu'il se conduise bien sur *La Blanche-Mouette*, c'est tout ce que je lui demande et qu'il ne fasse pas d'histoires à terre... À la première batterie ou souïlaison, je le vide. Il le sait ; je l'ai prévenu.

— Pourquoi l'avez-vous engagé ?

— Parce que je commence à me faire vieux... et Karel n'y arrive plus tout seul... La Maria se fait vieille, elle aussi, et Hilda est obligée de rester avec elle presque tout le temps maintenant pour la cuisine, la lessive et tout, quoi... Anneke, on peut pas en tirer grand-chose... Elle sera dure à reprendre en main ; j'y ai plus le goût comme dans le temps... Ça fait que si Pat s'en va, je prendrai un autre matelot... On part ensemble, ça sera plus plaisant ?

De Herdt secoua la tête. Van Neer haussa les épaules.

— À votre idée.

Et quand il sortit. Rik ne le suivit pas.

Dans le bureau de la Gildekamerstraat, Pelckmans éprouvait une certaine satisfaction à écouter de Herdt faire, à son tour, le récit de son échec.

— Inutile de s'entêter, Joris, nous n'arriverons à rien avec Van Neer. Même si nous parvenions à le faire mettre en colère, cela ne nous avancerait pas. Il ne parlera pas plus en prison qu'en liberté.

— Mais, enfin, ment-il ou ne ment-il pas ?

— Je suppose qu'il ment un peu et qu'il dit un peu la vérité ; seulement, je m'avoue incapable pour le moment de savoir où passe la limite. De plus, on ne nous permettra pas, ici, de baguenauder sans fin sur les bords du canal Albert dans l'espoir d'hypothétiques résultats. Vous savez comme ils sont ? Il leur faut des résultats et vite. Alors, nous allons changer de tactique. D'abord, on laisse Van Neer revenir tranquillement à Anvers et on ne s'occupe plus de lui. Il est nécessaire que sa méfiance se relâche, mais ce ne sera pas pour tout de suite. Par contre, on va profiter de son absence pour essayer d'attaquer d'un autre côté.

— Où ça, chef ?

— *La fidèle Flamande.*

— Ah ! je me demandais si vous aviez oublié notre ami Albrecht et son épouse...

— Non pas, mais il importe de bien comprendre, Pelckmans, que là, nous ne pouvons pas essayer d'échec, sinon il n'y aura plus qu'à classer l'affaire et le meurtre de Lauriks restera impuni. Je gardais ce truc de drogue en réserve, espérant aller plus vite en fonçant directement sur Gustaaf. Dès qu'on aura signalé le passage de *La Blanche-Mouette* à Wijnegem, vous sautez chez Albrecht Gyssels et vous vous arrangez pour lui tirer les vers du nez, hein ? Il faut absolument qu'il parle et qu'il nous dise si c'est Lauriks qui le ravitaillait en drogue ; si oui, qui a pris sa place ? On se lancera alors sur la piste de ce dernier et peut-être parviendra-t-on jusqu'au tueur. Quand nous le tiendrons, il faudra bien qu'il nous dise pour qui il travaille et pour le compte de qui il a peut-être tué Joss Lauriks.

— Mais Van Neer, dans tout ça, qu'est-ce qu'il devient ?

— Je n'en sais rien. On verra. Après tout, il n'est peut-être pas mêlé complètement à l'affaire.

— Chef, on dirait que vous le souhaitez ?

— Et s'il en était ainsi, où serait le mal, Joris Pelckmans ?

CHAPITRE VI

Une quinzaine de jours plus tard, Joris Pelckmans était attablé au *Café français*, sur la Groenplaats, en compagnie de quelques collègues, comme lui amateurs de genièvre et toujours prêts à discuter des différentes marques, lorsque Gus de Groot, un vieil inspecteur sur le moment de prendre sa retraite, entra et, du plus loin qu'il le vit, héla Joris :

— Pelckmans !...

Cette manière de crier s'avérait une habitude dont de Groot n'avait jamais pu se débarrasser tout au long de sa carrière et qu'il tenait du temps où il surveillait la circulation au carrefour de Frankrijk Lei et de Keyser Lei. Dès qu'il apercevait un ami, Gus l'appelait comme jadis il apostrophait les automobilistes, cyclistes ou piétons qui n'observaient pas les prescriptions de M. le bourgmestre d'Anvers, avec autant de violence mais avec plus de bonne humeur. Les policiers, faits aux manies de Gus, ne les remarquaient plus, mais les assistants, non prévenus, s'imaginaient toujours qu'ils allaient assister à une altercation des plus vives.

De Groot se laissa tomber sur la banquette, à côté de Joris.

— Pelckmans, ton patron est un as, je l'ai toujours dit et je le répète ce soir encore avec plus de conviction si c'est possible !

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Figure-toi qu'à l'instant où je quittais la boîte, voilà que je le rencontre dans le couloir et qu'il me dit : « De Groot, vous n'auriez pas vu Pelckmans, par hasard ? — Non, je lui réponds. — Pouvez-vous lui porter un message de ma part ? — Bien sûr, mais... où est-il ? » Alors, mon vieux, Rik regarde sa montre, murmure : « Dix- huit heures quinze... vous le trouverez au Café français... mais si vous arrivez là-bas après dix-huit heures trente, alors rejoignez-le au Café du Théâtre... »

— J'y partais.

— Quand je te répète que de Herdt est formidable !

— Et si tu me confiais ce qu'il t'a chargé de me rapporter ?

— Voilà, fils : « Avertissez Pelckmans que *La Blanche-Mouette*, revenant d'Anvers, vient de s'arrêter à Wijnegem, où elle restera cette nuit et que c'est le moment pour lui de filer voir La fidèle Flamande...

Qu'il y aille tout de suite. Je reste dans mon bureau jusqu'à ce qu'il m'appelle, après sa visite... » Je ne savais pas que ton patron s'intéressait aussi à ta vie privée ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ben... cette fidèle Flamande ?... Est-ce que Rik songerait à te marier, des fois ?

— Idiot ! *La fidèle Flamande* est un estaminet...

De Groot poussa un soupir de soulagement.

— J'aime mieux ça !

— Pourquoi ? Tu crois que je ferais une bêtise en me passant la corde au cou ?

— Ce n'est pas ça, Pelckmans, mais j'aime tellement les femmes que, d'avance, je pleure sur la malheureuse qui aurait la fâcheuse idée de te prendre pour époux !

Lorsque Joris pénétra chez *La fidèle Flamande*, deux mariniers buvaient silencieusement à une table. Albrecht, derrière son comptoir, semblait somnoler.

— Et alors, monsieur Gyssels ?

Le cafetier sursauta, ouvrit un œil vague qui, tout de suite, se durcit lorsqu'il reconnut l'inspecteur.

— Encore vous ?

— Voilà qui n'est pas gentil... Drôle de manière de recevoir la clientèle, vous ne trouvez pas ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Simplement vous prier de me servir un genièvre, si ça ne vous dérange pas trop ?

Sans répondre, Albrecht empoigna un verre et une bouteille qu'il poussa avec hargne vers le policier.

— Servez-vous !

— Pourquoi ? Tremblez-vous trop pour remplir mon verre sans en mettre autant à côté ?

Gyssels eut une grimace qui lui découvrit les dents comme un chien prêt à mordre et puis, vaincu, il se contenta de gémir :

— Mais c'est pas possible que vous veniez ici rien que pour le plaisir de m'embêter ? Ça vous amuse de torturer un malade ?

— Toujours ce paludisme ?

— Toujours.

— Je vous plains bien, monsieur Gyssels.

— On ne le dirait pas !

— Mme Gyssels n'est donc pas là ?

— C'est pas vos affaires.

— Et si, justement... Voyez-vous, je souhaiterais avoir un entretien avec elle.

Tout de suite, il s'inquiéta :

— À quel sujet ?

— Je ne crois pas que je puisse vous le dire... Vous feriez mieux de l'appeler.

— Elle est à Anvers... Elle est partie me chercher des remèdes.

— Il n'y a donc pas de pharmacien à Wijnegem ?

— Et si elle aime mieux se rendre à Anvers ? C'est pas son droit, peut-être ?

— Si, bien sûr... Je vais donc l'attendre tranquillement,

Pelckmans fit mine de se désintéresser de ce qui l'entourait et s'écarta jusqu'à l'extrémité du comptoir, suivi par l'œil soupçonneux d'Albrecht. Les deux consommateurs se levèrent et, après avoir salué le patron, sortirent. Tout en semblant ne lui prêter aucune attention, Joris surveillait Gyssels, qui ne paraissait plus du tout avoir envie de dormir. Ce fut le cafetier qui renoua la conversation.

— Alors... vous pouvez pas me dire ce que vous lui voulez, à ma femme ?

— Non... À propos, j'ai vu que *La Blanche-Mouette* était de retour.

— Et alors ?

— Alors, rien.

Pelckmans but son genièvre à petites gorgées gourmandes et puis, tout à coup, affirma :

— Je cherche toujours qui a bien pu envoyer ce Lauriks dans l'autre monde... Vous n'auriez rien appris à ce sujet, par hasard, monsieur Gyssels ?

— On parle pas de ces saloperies par ici.

— On se contente de les faire ?

Albrecht cria plutôt qu'il ne dit :

— Vous allez pas recommencer ?

— Je ne recommence pas, monsieur Gyssels, je continue... Il faut comprendre, monsieur Gyssels, que dans la police nous ne renonçons pas facilement... Nous n'admettons qu'un assassin échappe au châtiment que si vraiment nous ne pouvons pas agir autrement, lorsque nous avons suivi toutes les pistes... En ce qui concerne le meurtrier de Joss Lauriks, nous sommes convaincus que nous l'arrêterons.

— Tant mieux pour vous ! Mais qu'est-ce que j'ai à voir, moi, dans tout ça ?

— Beaucoup !

— Elle est bien bonne, celle-là ! Et pour quelles raisons ?

— D'abord, parce que vous êtes un ami de Gustaaf Van Neer et que nous avons la conviction que, d'une manière ou d'une autre, il est mêlé au meurtre de son gendre.

— Vous pensez que Gustaaf est un assassin ?

— Nous cherchons des preuves nous démontrant que Van Neer est ou n'est pas un assassin... Si c'est lui qui a tué Lauriks, monsieur Gyssels, alors il y a bien des chances que je sois, un jour, obligé de vous arrêter pour complicité d'assassinat.

— Vous essayez de me faire peur, mais ça prend pas ! Voilà que j'aurais aidé à tuer un type que je connaissais à peine ?

— Voyez-vous, monsieur Gyssels, nos soupçons sont toujours renforcés quand nous nous apercevons que les suspects interrogés mentent, parce qu'alors nous nous demandons quelles sont les raisons qui les poussent à mentir !

— Je vous permets pas de dire que je mens !

— Vous m'y contraignez pourtant, monsieur Gyssels, puisque lorsque vous assurez avoir à peine connu Lauriks, vous mentez !

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Simple réflexion, monsieur Gyssels. Je me dis qu'un homme méfiant comme devait l'être Lauriks ne vous aurait pas ravitaillé en drogue s'il n'avait pas été de vos amis !

Il y eut un court silence, pendant lequel Albrecht parut se tasser sur lui-même et puis ses nerfs reprirent le dessus, le faisant trembler de la tête aux pieds. Il en bégayait, s'étranglait de fureur.

— Qu'est... qu'est-ce que vous... vous avez dit ? Qu'est-ce que... que vous avez osé dire ?

Le ton de l'inspecteur changea brusquement :

— Finissez cette comédie, Gyssels ! Il faudrait être vraiment le dernier des idiots pour ne pas s'apercevoir que votre paludisme n'est qu'un « manque ». Vos crises vous prennent juste avant l'heure de la piqûre, hein ? Seulement, maintenant que Lauriks n'est plus là, votre femme est obligée de se rendre à Anvers pour vous chercher votre dose ? Avouez donc, tonnerre ! Et ne prenez pas les policiers pour des imbéciles.

Effondré, Albrecht ne réagissait plus. Impitoyable, Pelckmans poursuivit :

— Je pourrais vous embarquer tout de suite, Gyssels, et emmener aussi votre femme... Cela vous coûterait quelques bonnes années de prison à tous deux... et pour vous la désintoxication d'abord... une épreuve qui n'est pas de tout repos.

Le cafetier hoqueta :

— Non, non, pas... pas Martha... la pauvre... elle... elle y est pour rien.

— Alors, donnant, donnant, Gyssels... Je vous laisse tranquilles tous les deux, mais vous me dites qui a tué Joss Lauriks, d'accord ?

— Et si je ne le sais pas ?

— Alors, je vous embarque tous deux pour Anvers ; vous vous expliquerez avec le service des stupéfiants.

Pareil au pêcheur qui sent le poisson tâter l'appât accroché à l'hameçon et frémit d'énervement, partagé entre le désir de ferrer la bête d'un coup sec et la crainte d'une hâte susceptible de donner l'éveil à la proie convoitée, Pelckmans devinait que Gyssels vacillait et que la peur de la police, la hantise de manquer de son poison étaient sur le point de l'amener à cet aveu que Joris voulait de toute son énergie tendue. Dans son énervement, il lui parut que le temps ralentissait, que les secondes n'en finissaient pas.

— Alors, Gyssels, vous vous décidez ?

À ce moment, le policier vit la porte de la cuisine s'ouvrir, ou mieux s'entrebâiller derrière Albrecht, et comme on n'avait pas jugé bon de faire la lumière dans la pièce, il paraissait évident que quelqu'un écoutait tout en ne voulant pas être vu. Pelckmans glissa la main dans son veston et pour se rassurer toucha la crosse de son revolver. Mme Gyssels s'était-elle bien plus mêlée à l'affaire que l'inspecteur ne l'avait soupçonné ? Les yeux fixés sur l'entrebâillement de la porte, Joris répéta à mi-voix :

— J'attends, Gyssels ?...

L'autre eut un mouvement du corps semblable à celui du débardeur lorsqu'il dépose sa charge.

— Vous vous faites des idées... J'pourrais pas vous raconter grand-chose.

— Dites toujours !

Alors Albrecht remarqua le regard fixe de Pelckmans et, instinctivement, en suivit la direction. Doucement, la porte se refermait. Le cafetier tourna vers Joris un visage épouvanté.

— On... on nous écoutait...

— Votre femme ?

Gyssels secoua la tête. Revolver au poing, l'inspecteur tourna le comptoir et, avec précaution, entra dans la cuisine. Albrecht, qui le suivait, appuya sur le commutateur. La pièce était vide et la porte donnant sur l'arrière de la maison close. Par acquit de conscience, Joris l'ouvrit et jeta un coup d'œil dehors, mais le brouillard s'était de nouveau abattu et on ne voyait pratiquement rien. Il rentra.

— Qui cela pouvait être ?

— Personne, sans doute... La porte devait être mal fermée.

Bien que peu convaincu de la mauvaise foi du cafetier, Pelckmans n'insista pas. À quoi cela eût-il servi ? Ils revinrent dans la salle de café, reprenant les places qu'ils occupaient avant l'incident. Albrecht offrait le spectacle d'un état de surexcitation extrême. Derrière son comptoir, il marchait d'un bout à l'autre, joignant les mains, ouvrant le col de sa chemise, la refermant, se passant un mouchoir sur la figure, marmonnant des mots incompréhensibles. Le policier savait que le bonhomme ne se rendait absolument plus compte de ce qu'il

faisait. Pour l'arrêter, il dut l'empoigner par le bras.

— C'est terminé, cette comédie, oui ?

— Hein ? Quoi ?

Dormeur qu'on réveille brusquement, Gyssels levait sur Joris des yeux incertains qui semblaient ne pas pouvoir se fixer.

— Vous me racontez ce que vous savez ou on s'en va ?

— Ce que... Oui, oui, attendez... J'suis pas en état... J'étouffe... Puisque vous êtes au courant, maintenant... C'est mon heure, vous comprenez ?... J'sais pas où je me trouve... En plein cirage... Peux pas rassembler mes idées... Faut que je prenne ma dose... Ça ira mieux après.

Des mariniers entrèrent, soufflant dans leurs doigts.

— *Hondewer* ![2]

Ils étaient cinq qui s'empilèrent autour d'une table et, après un bref conciliabule, l'un d'eux cria vers le comptoir :

— *Jenever voor iedereen, Albrecht* ![3]

Gyssels tenta de réagir, mais Pelckmans le devinait au bord de l'évanouissement.

— Ja, ja... dadelijk[4]...

Il parvint à mettre cinq verres sur le comptoir et réussit à prendre la bouteille de genièvre sans la lâcher. Joris comprit qu'il serait incapable d'arriver jusqu'à la table de ses clients sans se flanquer par terre. Le policier ramassa les verres, mit la bouteille sous le bras et porta le tout aux mariniers stupéfaits, en leur disant de se débrouiller. Quand il revint vers le comptoir, Albrecht avait disparu. Il l'imagina en train de se doper, mais il sursauta en constatant que la cuisine n'était toujours pas éclairée. Il se précipita et, lorsqu'il eut fait la lumière, la première chose qui le frappa, ce fut la porte du fond qui, sous l'effet du courant d'air, battait. Albrecht avait filé et l'inspecteur s'était laissé jouer ! Il se jeta à la poursuite du cafetier, persuadé qu'il devait vouloir rejoindre *La Blanche-Mouette* pour prévenir Van Neer que la police le traquait. Sitôt sur le quai, Joris s'approcha le plus près possible de l'eau, essayant de deviner une ombre qui franchirait une des passerelles reliant les péniches à la terre. Il avançait à tâtons. Soudain, il crut apercevoir la silhouette titubante de Gyssels. Il força l'allure. Il perçut plutôt qu'il n'entendit une approche silencieuse. Il voulut se retourner, mais c'était trop tard. Sous le choc qui l'atteignit à la tête, il tomba sur les genoux. Il tenta un effort désespéré pour se relever, n'y parvint pas et s'écroula de tout son long. N'ayant pas complètement perdu conscience, il sentit qu'on le prenait par les épaules et par les pieds. Il pensa :

« Ils vont me ficher à l'eau... »

Avant de s'évanouir pour de bon, il réalisa qu'on le lâchait, et il lui sembla entendre une voix qui, de très loin, criait :

De Herdt travaillait dans son bureau lorsqu'on lui téléphona du standard pour dire que la police de Wijnegem annonçait que l'inspecteur Pelckmans était blessé. Rik se fit donner la communication et apprit que Joris avait été ramassé par des agents qui effectuaient leur ronde au moment où les assaillants de son adjoint s'apprêtaient vraisemblablement à le flanquer dans le canal. Le brouillard empêchant toute poursuite, le blessé, qui souffrait d'un choc à la tête, avait été transporté dans un café de mariniers, À la belle Flamande. Le médecin alerté allait arriver. De Herdt donna l'ordre de l'attendre, car il sautait dans une voiture pour se rendre à Wijnegem.

En ouvrant les yeux, la première personne que vit Pelckmans fut de Herdt. Il sourit :

— ... Soir, chef.

— Ça va mieux ?

— J'en ai l'impression. Un fameux gnon, hein ?

— De quoi vous fendre le crâne, d'après le médecin, mais il paraît que vous avez dû vous retourner au moment où l'on vous frappait, ce qui fait que la tête n'a reçu qu'en partie ce qui lui était destiné ; l'oreille et l'épaule se partageant le reste. Je crains fort, Joris, qu'il ne faille vous faire recoudre un peu l'oreille.

— Je suis assez beau garçon pour supporter ça sans rien perdre de mon charme.

Les deux hommes se mirent à rire, heureux de se retrouver après cette alerte. Ils n'étaient ni l'un ni l'autre des démonstratifs, mais ils savaient qu'une amitié profonde les unissait.

— Je boirais bien un verre, chef.

Rik se leva et, s'avançant dans l'escalier, appela Mme Gyssels pour lui demander de monter une bouteille de genièvre. Quelques instants plus tard, Martha entra avec un plateau qu'elle déposa sur la table de chevet. Timidement, elle s'enquit :

— C'est pas trop grave ?

— Non.

Elle parut respirer plus librement et Rik comprit qu'elle soupçonnait son mari d'être l'auteur de l'attentat.

— Où est M. Gyssels, madame ?

— Dans sa chambre.

— Il y a longtemps ?

Elle hésita, puis montrant Joris :

— Juste avant que les agents amènent monsieur.

— Et... il ne s'est pas montré pour voir ce qui se passait ?

— Il... Il est malade... Bien malade. Vous avez besoin de lui ?

— J'aurai à lui parler.

Elle ne répondit pas, mais avant de sortir, elle dit :

— C'est pas un mauvais homme, vous savez. Un faible. Il n'est plus bon à grand-chose maintenant, mais... c'est mon mari. Vous n'allez pas lui faire trop de misères ?

— Cela dépendra de sa bonne volonté, madame.

Elle hocha la tête, résignée, et quitta la pièce. Lorsqu'elle fut partie, de Herdt se pencha vers Joris qui, après avoir bu, se sentait en bien meilleure forme.

— C'est Gyssels qui vous a attaqué, n'est-ce pas ?

— Franchement, chef, je n'en sais rien. Je croyais bien l'avoir vu devant moi au moment où c'est arrivé, mais avec ce brouillard, ce pouvait être n'importe qui d'autre. En tout cas, ils s'y sont mis à deux pour essayer de me balancer à la flotte et sans ces braves flics je jouerais avec les poissons en ce moment.

Pelckmans fit le récit de son entrevue avec Albrecht et comment l'autre, sur le point de parler, s'était rendu compte que quelqu'un les écoutait.

— Mme Gyssels ?

— Possible. Mais peut-être aussi celui qui devait m'assommer quelques instants plus tard. Gyssels m'a joué la comédie pour pouvoir le rejoindre, car je pense qu'il devait encore en avoir plus peur que de moi.

— Ça nous ramène à Van Neer tout ça, Joris.

— Je le sais bien.

— Je vais lui rendre une petite visite, histoire de lui montrer que je ne l'oublie pas, comme il pourrait être tenté de se le figurer.

— Si c'est lui qui a voulu m'expédier dans l'autre monde, il ne se le figure certainement pas !

— Alors, disons : pour bien lui indiquer que je le soupçonne.

— Méfiez-vous !

— Je me ferai accompagner d'un agent mais, auparavant, je tiens à bavarder un peu avec notre ami Albrecht et, s'il se montre entêté, je le coffre. Ce ne sont pas les motifs qui me manquent !

De Herdt se leva et appela de nouveau Martha Gyssels. Elle entra presque tout de suite et ses yeux rouges indiquaient qu'elle avait pleuré.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur l'inspecteur ?

— Menez-moi auprès de votre mari, madame.

Précédant Rik, Martha traversa le palier et frappa à une porte basse qui devait donner sur une mansarde transformée en chambre. Comme on ne répondait pas, Mme Gyssels dit :

— C'est moi, Albrecht...

Elle s'énervait et cogna plus fort contre le panneau de bois.

— Allons, Albrecht, sois pas stupide ! Ouvre !

L'inspecteur écarta Mme Gyssels et colla son oreille contre la porte, faisant signe à Martha de se taire. Très vite, il se redressa et regarda sa compagne d'un air méfiant.

— C'est curieux... On n'entend absolument rien. Vous êtes certaine qu'il est là ?

— Je ne l'ai pas vu redescendre !

Elle recommença à taper des deux poings.

— Albrecht !... Je vais me fâcher ! Ouvriras-tu à la fin ?

D'une voix sèche, de Herdt lança :

— Albrecht Gyssels, au nom de la loi, ouvrez !

Mais Albrecht Gyssels n'ouvrit pas et sa femme se tourna vers le policier pour murmurer :

— J'ai peur !

— Vous êtes sûre qu'il est là ?

— Oui.

— Alors, si vous le permettez, j'enforce la porte ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête et, pesant de tout son poids sur le mince panneau, de Herdt arracha la serrure. Prévoyant une résistance plus grande, il fut emporté par son élan vers le milieu de la pièce. Pour ne pas tomber, il se raccrocha à quelque chose qui était à la hauteur de ses bras. Il fallut le hurlement que poussa Martha Gyssels pour qu'il relevât les yeux et se rendît compte qu'il se cramponnait aux jambes d'Albrecht Gyssels fort proprement pendu à la poutre maîtresse. Au cri de Martha, les quelques consommateurs du café se précipitèrent dans l'escalier, mais Pelckmans arriva avant eux près de son chef. À la vue d'Albrecht pendu, il marqua un temps d'arrêt :

— Oh !... Qu'est-ce qui lui a pris ?

Rik haussa les épaules, signifiant par là à son sous-ordre que tout commentaire s'avérerait superflu. D'un geste, il lui indiqua de faire sortir Martha que les clients ramenèrent vers la cuisine d'où, longtemps encore, les deux hommes entendirent monter ses sanglots. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, de Herdt demanda :

— Vous avez assez récupéré pour m'aider, Joris ?

— Dites-moi seulement ce qu'il faut faire, chef ?

— D'abord le dépendre.

— Aucune importance. Il est mort depuis un certain temps. Ces drogués ont le cœur fragile.

Tout en parlant, Rik, monté sur une chaise, défaisait le nœud qui tenait la corde.

— Elle ne risquait pas de se détacher. Un beau nœud de marin... Attention, Joris ! Empoignez-le à pleins bras parce que je vais donner du mou.

Pelckmans attrapa le cadavre à la hauteur des cuisses et le soutint.

Malgré son expérience, il ne put réprimer un frisson de dégoût en sentant le corps se tasser contre lui, bien que de Herdt le retint par les aisselles. Ils étendirent la dépouille d'Albrecht sur son lit et le contemplèrent. Joris ne put s'empêcher de remarquer :

— C'est un peu à cause de moi si ce pauvre type s'est expédié dans l'autre monde. J'ai dû l'effrayer... À moins que ce ne soit lui qui m'ait assailli... Le remords ou la peur ?... Il a dû se voir enfermé, privé de drogue et il a préféré en finir.

De Herdt examinait soigneusement le cadavre et son adjoint se demanda s'il l'avait seulement entendu. Pourtant, Rik grogna :

— Refrénez votre complexe de culpabilité, Pelckmans... Il n'est pas du tout prouvé que ce soit à cause de vous et de vos méthodes que Gyssels soit mort... Lorsque vous l'avez interrogé, vous ne l'avez pas frappé, par hasard ?

— Vous ne voudriez pas, chef ! Dans l'état où il était...

Rik regarda la poutre qui avait servi à la pendaison. Il ramassa la chaise que le désespéré avait dû renverser après s'être passé la corde au cou et la replaça exactement à l'endroit où se balançait le cadavre, puis il alla à la fenêtre ouverte, se pencha et, sous les yeux étonnés de Joris, franchit le rebord et disparut. Moins de deux minutes plus tard, il était de retour.

— Savez-vous d'où je viens ?

— Ma foi... de faire un tour sur le toit ?

— Non, j'arrive du café où les clients se sont remis à boire. Figurez-vous que, par l'intermédiaire d'un apprentis, le toit descend jusqu'à un mètre cinquante du sol.

— Albrecht devait emprunter ce chemin pour décrocher.

— Peut-être. En tout cas, je peux vous rassurer : vous n'êtes pour rien dans sa mort.

— Comment le savez-vous, chef ?

De Herdt prit son adjoint par le bras et le mena près du corps d'Albrecht.

— Regardez son menton. Vous y verrez une ecchymose qui indique la trace d'un maître coup de poing, suffisant pour faire perdre le sens à un homme en pleine possession de ses facultés et à plus forte raison à un drogué dont la résistance est diminuée.

Rik conduisit ensuite Pelckmans à la chaise.

— Il s'en manque d'au moins cinq centimètres pour que les pieds de Gyssels aient pu reposer sur ce siège tandis qu'il se passait la corde au cou... Vous comprenez, maintenant ?

— Vous voulez dire qu'on l'a... ?

— Eh oui ! Votre ami Albrecht ne s'est pas pendu, on l'a pendu et son assassin est entré et ressorti par le même chemin.

— Le toit ?

— Exactement.

— Mais qui pouvait en vouloir à ce pauvre homme au point de le tuer ?

— Quelqu'un qui vous avait vu, peut-être entendu – rappelez-vous l'incident de la porte qu'on entrebâillait tandis que vous l'interrogiez ? – et qui a craint que Gyssels ne se mette à parler. À votre avis, qu'est-ce qu'il pesait, Albrecht ?

Surpris par cette question inattendue, Pelckmans contempla le mort avant de donner son opinion.

— Dans les soixante-cinq kilos ?

— C'est à peu près ce que je pense.

— Pourquoi vous inquiéter de son poids ?

— Parce qu'il faut une jolie force pour soulever à bout de bras un corps inerte de soixante-cinq kilos en vue de le pendre !

Ils se regardèrent et comprirent qu'ils avaient le même nom sur les lèvres. Ce fut Joris qui le prononça :

— Notre ami Van Neer ?

— Physiquement, je crois, en effet, qu'il est capable de cet exploit.

Ayant laissé Pelckmans près du mort avec ordre d'y attendre le médecin légiste et les hommes de l'identité judiciaire, de Herdt envoya l'un des deux agents téléphoner à la Gildekamerstraat pour mettre en branle toute la machine. À l'autre, il commanda de s'asseoir dans un coin du café et de surveiller soigneusement toutes les allées et venues. Personne n'avait le droit de s'engager dans l'escalier. Ses instructions données, Rik rejoignit Martha Gyssels dans sa cuisine où, assise sur une chaise, les mains jointes sur son tablier, elle semblait plongée dans une sorte d'hébétéude. Tout de suite, son visage se durcit et c'est d'une voix haineuse qu'elle dit :

— C'est à cause de vous autres qu'il est mort !

— Je pense que c'est plutôt à cause des habitudes qu'il avait prises.

— Laissez-moi tranquille ! Vous avez fait assez de mal ici ; maintenant, partez !

— Nous avons tout le temps, madame.

— Albrecht est mort, fichez-lui la paix à présent ! À moins que vous vouliez vous en prendre à moi ?

— Non, je souhaiterais simplement savoir qui a tué votre mari ?

Il exprima le fait avec tant de détachement qu'elle ne réalisa pas tout de suite le sens des paroles prononcées. Puis, elle comprit, et se dressant d'un bond, elle empoigna de Herdt aux épaules et le secoua :

— Qu'est-ce que vous dites ?

Calmement, Rik prit les mains de la femme et, les gardant dans les siennes, affirma :

— Votre mari ne s'est pas suicidé, Martha Gyssels, on l'a tué et vous m'aidez à découvrir son assassin, n'est-ce pas ?

Elle s'était laissé retomber sur sa chaise, répétant machinalement :

— On a tué Albrecht... On a tué Albrecht... On a tué Albrecht...

Elle leva la tête vers Rik.

— Mais... pourquoi ?

— Je crois le savoir, mais ce qui m'intéresse, c'est d'apprendre le nom du meurtrier et je compte sur vous pour cela.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Voyons, madame Gyssels, votre mari se droguait. Qui lui procurait la drogue ?... Joss Lauriks ?

Elle hésita et, dans un souffle :

— Oui.

— Et depuis qu'il est mort ?

— Je vais à Anvers... Mais j'ai pas le droit de vous révéler où. S'ils ont tué Albrecht, ils seraient bien capables de me faire subir le même sort.

— Vous ne voulez donc pas venger votre compagnon ?

— Ça ne me le rendrait pas.

— Vous ne l'aimiez pas ?

— Si. Nous avons vécu plus de trente ans ensemble... Il m'a jamais fait de mal... Jusqu'au jour où Lauriks est arrivé.

Doucement, de Herdt pria :

— Racontez-moi ?

— Albrecht souffrait d'une crise de colique néphrétique. L'autre lui a donné de sa saleté pour le calmer. Pour le calmer, ça l'a calmé ! Seulement, il s'y est habitué... Il avait honte, le pauvre, à cause de moi, mais je pouvais pas toujours le surveiller et cette canaille de Lauriks attendait que j'aie tourné les talons pour venir le relancer. Toutes nos économies y ont passé. Albrecht voulait se tuer. Il me l'a dit souvent. Pour me débarrasser, parce qu'il se rendait bien compte que j'étais malheureuse. C'est pourquoi, tout à l'heure, j'ai pas été tellement surprise quand on l'a trouvé là-haut. Ça devait se produire un jour ou l'autre. Quand j'ai su la mort de ce Lauriks, je me suis imaginé que, peut-être, Albrecht se guérirait, mais c'était trop tard. D'abord, j'ai refusé d'aller à Anvers, mais il a eu de telles crises... Il souffrait tant... Vous ne pouvez pas savoir. Abominable. Alors, j'ai cédé. Maintenant, je le regrette plus. Il aura eu du bon temps.

— Voilà où ça l'a mené, votre bon temps !

— De toute façon, c'était un homme perdu, mon pauvre Albrecht.

— Vous faites preuve d'une curieuse mentalité, madame Gyssels.

Martha regarda bien franchement Rik avant de répondre :

— Peut-être que vous pouvez pas comprendre ? Je suis une fille des canaux, monsieur l'inspecteur. Nous sommes des gens calmes,

lents, honnêtes. On ne nous fait jamais faire ce que nous ne voulons pas et quand nous commettons une erreur, on en supporte les conséquences sans se plaindre. Le jour où Albrecht n'a plus eu la volonté de résister à la drogue, il s'est condamné à mort. Je pouvais plus rien pour lui, sauf rester à ses côtés jusqu'au bout.

— Sans doute, madame Gyssels, mais il y a le meurtre ?

— Si vous le prenez, celui-là, je serai la première à vous féliciter, parce que personne a le droit de tuer son prochain. Mais c'est un demi-mort qu'il a tué, ce maudit, en la personne d'Albrecht !

— À votre avis, pourquoi l'a-t-on tué ?

— Parce que votre adjoint lui a fait peur et que cette peur, il l'a montrée à d'autres... et que ces autres-là, ils ont eu peur à leur tour.

— Peur... que Gyssels parle ?

— Sans doute.

— Et vous ne voyez pas ce qu'il aurait pu me dire ?

— Non.

— Vous n'êtes pas plus loquace que Gustaaf Van Neer, hein ?

— Pourquoi vous me parlez de Gustaaf ?

— Et pourquoi ne vous en parlerais-je pas ?

— Parce que cette histoire le regarde pas !

— Qui sait ?

De Herdt crut saisir une lueur d'inquiétude dans les yeux de Martha, mais il se méfiait de ces sortes de découvertes **reflétant** trop bien ce qu'il souhaitait découvrir.

Maintenant, elle parlait avec une sorte de fièvre qui ressemblait à de la ferveur :

— Y a pas un marinier sur le canal qu'arrive à la cheville de Gustaaf. Jamais il fait quelque chose de mal. Souvent, c'est à lui qu'on demande de juger quand il y a des querelles. Ça évite de passer par les gendarmes et de mêler les autres à nos histoires.

— Dans ce cas, votre mari aurait dû demander conseil à Van Neer ?

— Albrecht pouvait plus entendre la raison. Il faut pas ennuyer Gustaaf, monsieur l'inspecteur. Ce serait pas juste, et puis, il a assez de soucis comme ça !

— Quels soucis ?

— Ce gendre qu'on lui a tué.

— Ce gendre qui trafiquait de la drogue ?

— Oui.

On entendit un grand remue-ménage venant de la salle du café, puis les pas de plusieurs personnes montant l'escalier.

— Ne vous inquiétez pas, madame, ce sont nos services qui viennent s'occuper du corps de votre mari et essayer de se rendre compte si l'assassin n'a pas laissé trace de son passage. Voyez-vous,

madame Gyssels, je ne suis pas un méchant homme, simplement un fonctionnaire appliqué à sa tâche et c'est ce qui m'oblige à me rendre auprès du patron de *La Blanche-Mouette*.

— Puisque je vous dis qu'il est pour rien dans cette sale histoire ?

— Vous devez bien comprendre que votre seule affirmation ne me suffit pas. Lauriks était le gendre de Van Neer. Lauriks fournissait de la drogue à votre mari. Lauriks mort, Gyssels a continué à se procurer de la drogue par votre intermédiaire et puis, lorsque mon adjoint l'a interrogé, il a pris peur et s'est sauvé. Il s'est sauvé en direction de *La Blanche-Mouette*. À ce moment-là, l'inspecteur Pelckmans a été assailli et n'a dû la vie qu'à un hasard providentiel. Lorsque votre époux est revenu se cacher chez lui, quelqu'un qui connaissait bien la maison, quelqu'un qui était assez fort pour lever le corps de Gyssels au bout d'une corde, l'a assassiné. Qu'est-ce que vous penseriez à ma place ?

Elle réfléchit avant de répondre et puis, lentement :

— Je comprends, mais je suis sûre que vous prenez une mauvaise route... Il y a d'autres péniches que *La Blanche-Mouette* à quai. Les hommes d'Anvers sont partout. Je suis persuadée que depuis que votre adjoint est venu ici, nous étions surveillés. J'ai vu des figures que je connaissais pas et je crois bien connaître tout le monde sur le canal. C'est peut-être pas de votre adjoint qu'il a eu peur, tout à l'heure, Albrecht.

— Et de qui donc, alors ?

— Des mariniers qui buvaient... ou plutôt des hommes qui s'étaient déguisés en mariniers.

De Herdt se leva.

— Vous êtes certaine de ne pas inventer ce que vous dites ?

— Si vous interrogez les gens sur le canal, on vous dira que Martha Gyssels est une femme en qui on peut avoir confiance.

— S'il en est ainsi, vous ne refuserez pas de me dire où vous alliez chercher de la drogue pour votre époux ? Songez que ceux qui l'ont tué tuent tous les jours bien des malheureux. Ne croyez-vous pas que votre devoir consiste à nous aider à mettre ces misérables hors d'état de nuire ?

Elle eut une hésitation feinte ou simulée avant de déclarer :

— C'est dans la Wapenstraat..., au Coq bleu. Il y a un homme qui attend tous les soirs, à une table, devant un demi plein. Il se fait appeler Demaeght, mais ça ne doit pas être son nom, bien sûr. C'est un gros, qui ressemble à un Hollandais.

Accompagné d'un agent, de Herdt gagna *La Blanche-Mouette*. Quand il arriva, tout le monde semblait dormir. C'est seulement lorsque Rik s'engagea dans l'escalier que Karel Van Neer se montra en chemise de nuit prise dans un pantalon hâtivement enfilé et mal boutonné.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Police !

Karel attendit de Herdt au bas des marches, l'agent restant sur le pont.

— Ah ! c'est vous, monsieur l'inspecteur. Qu'est-ce que vous voulez à cette heure ?

— Parler à votre père.

— C'est... qu'il dort !

— Réveillez-le !

Le garçon ne parut pas tellement enchanté de cette perspective lorsque la porte de la cabine que Gustaaf partageait avec sa femme s'ouvrit. Van Neer aussi était en chemise de nuit, mais il avait eu le temps de boutonner son pantalon. Par contre, sa chemise bâillait sur une poitrine velue qui faisait penser à un ours.

— Va te coucher, Karel.

Sans répliquer, le fils disparut.

— Je vous entends depuis que vous êtes arrivé sur le pont, inspecteur.

— Vous ne dormiez donc pas ?

— Si, mais j'ai le sommeil léger. Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que vous en aviez terminé avec moi ?

— Je n'en aurai terminé, monsieur Van Neer, que lorsque j'aurai bouclé le meurtrier de Joss Lauriks et d'Albrecht Gyssels !

Rik épiait le visage du patron marinier, mais cet homme semblait de fer et rien ne décelait s'il était déjà au courant ou non de la mort du cafetier. Toutefois, de Herdt nota que Gustaaf mit un certain temps à reprendre le dialogue, comme si, sous le coup d'une hypothétique émotion, il avait du mal à rassembler ses idées. Il remarqua aussi que sa voix tremblait légèrement.

— Vous avez bien dit qu'on a tué Albrecht, de *La fidèle Flamande* ?

— Oui. On a maquillé son crime en suicide.

— Mais... pourquoi ?

— Histoire de drogue. Naturellement, vous saviez que Gyssels se droguait ?

— Bien sûr. Je connais Martha depuis quarante ans.

— Et vous saviez aussi que votre gendre tirait ses ressources du trafic de la drogue ?

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Vous trouvez qu'on n'a pas assez de honte comme ça ?

Il prit un temps avant d'ajouter, sans tellement de colère, mais avec lassitude :

— ... Et tout ça à cause de cette petite garce d'Anneke !

— N'exagérons rien, monsieur Van Neer ; votre fille ne se doutait

peut-être pas de ce que faisait son mari.

— En tout cas, c'est elle qui l'a amené chez nous !

— Elle doit être la première à le regretter. Elle est jeune. Elle se remariera et l'incident Lauriks, dans sa vie, ne sera plus un jour qu'un mauvais souvenir.

— Quoiqu'il arrive, elle est pas prête à fréquenter un garçon, car je la tiens à l'œil. Elle ne me ramènera pas un second Lauriks !

Rik pensa que la jeune Anneke serait bien inspirée de ne plus mécontenter son père.

— Quand partez-vous ?

— On comptait passer l'écluse demain matin.

— On comptait ? Dois-je comprendre que vous ne partez plus ?

— Je peux pas laisser Martha dans la peine. On attendra qu'Albrecht soit enterré.

CHAPITRE VII

Une fois de plus, de Herdt referma le maigre dossier et conclut :

— Van Neer savait que Gyssels se droguait et que Lauriks trafiquait dans les stupéfiants ; il doit donc savoir qui a tué Lauriks et Gyssels, ou, du moins, s'en douter.

— Pourquoi ne nous le confie-t-il pas, alors ?

— Peut-être parce qu'il a peur des conséquences possibles de sa démarche.

— Ça ne lui ressemblerait pas, chef ?

— Je l'ignore. L'homme est sûrement courageux physiquement, mais il est possible qu'il soit beaucoup moins assuré en ce qui touche les siens. Vous comprenez ce que je veux dire, Pelckmans ?

— Il redouterait de ne pouvoir protéger sa nichée ?

— Oui. Enfin, il se peut aussi que Gustaaf Van Neer ait résolu de faire justice lui-même. Cela cadrerait bien avec le personnage.

— Parce que vous n'envisagez plus l'hypothèse de Van Neer supprimant lui-même un gendre qui le déshonorait et rendait sa famille malheureuse ?

— À dire vrai, Joris, cette éventualité me semble assez improbable depuis la mort de Gyssels et la conversation que j'ai eue avec Martha. Si je vois très bien Gustaaf tuant son gendre qu'il haïssait, je ne le vois pas en train d'assassiner un ami de toujours. Ou alors, c'est que nous nous sommes complètement trompés sur le patron de *La Blanche-Mouette*.

— À moins que Gyssels, à son tour, n'ait flanché et qu'il ait été sur le point de dénoncer Van Neer, l'assassin de Lauriks ? N'oubliez pas, chef, que celui qui a pendu le pauvre Albrecht devait être d'une belle force... Et, de plus, qu'est-ce qui nous prouve que Gustaaf n'était pas d'accord avec son gendre pour trafiquer de la drogue ? Que la mort de Lauriks ne fut pas la suite d'une querelle assez sordide ? Que Gyssels n'allait pas se ravitailler auprès de Van Neer ? Sinon, pourquoi se dirigeait-il vers *La Blanche-Mouette* lorsque je l'ai suivi et que je reçus le coup qui faillit m'expédier dans l'autre monde ?

— Attention, Pelckmans ! Albrecht marchait en direction de *La Blanche-Mouette*, mais il n'est pas du tout démontré qu'il se rendait à bord de la péniche.

— D'accord, chef. Pour résumer l'affaire, on n'est pas plus avancé qu'au début ; on tourne en rond autour de Van Neer et, sur ce dernier, nous n'en savons pas davantage qu'au moment où il est entré dans ce bureau pour nous parler du mort inconnu de la morgue.

Rik de Herdt se leva en soupirant.

— Vous résumez un peu brutalement la situation, Joris, mais je crains que le commissaire Freysen ne soit plus sévère que vous encore lorsqu'il m'appellera pour me demander de faire le point. Et que pouvons-nous tenter de plus ? Une seule chose est certaine : c'est par Gustaaf et sa famille que nous arriverons à trouver la trace du meurtrier, si nous devons y parvenir... Donc, cramponnons-nous au patron de *La Blanche-Mouette*, c'est notre unique espoir d'en sortir.

— Dans ce cas, chef, je crains que nous n'en sortions pas !

— Tant pis ! On aura fait tout ce que l'on pouvait !

— Maigre consolation.

— Il n'y en aura pas d'autre, Joris.

Un planton vint apporter à l'inspecteur principal le rapport de l'agent resté à *La fidèle Flamande*. Il ne s'était rien passé d'extraordinaire après le départ des policiers, sauf que Van Neer, venu peu avant la fermeture, avait remis à Martha Gyssels une somme d'argent qui, de loin, parut assez importante aux yeux du représentant de la loi. Toutefois, honnêtement, ce dernier soulignait que le patron marinier ne s'était pas soucié d'être vu ou non pour donner son paquet de billets à Mme Gyssels.

De Herdt, sa lecture achevée, mit son adjoint au courant et ce dernier ne put s'empêcher de grommeler :

— Qu'est-ce que ça veut encore dire ?

— Il n'y a que Gustaaf et Martha qui le sachent.

— Je file le leur demander.

— À quoi bon ? Vous vous doutez bien qu'ils attendent que nous les questionnions à ce sujet et qu'ils ont une réponse toute prête. Le fait qu'ils ne se soient pas cachés de l'agent qui les observait montre assez qu'ils ne se fichaient pas mal que nous soyons mis au courant.

— On ne va quand même pas rester là à se tourner les pouces ?

— Sûrement pas. Jusqu'ici, Pelckmans, c'est Gustaaf qui a mené la partie à sa guise. Toutefois, il a manqué craquer lorsque vous vous êtes attaché à ses pas et qu'il a failli vous cogner dessus. Malheureusement, il s'est repris à temps.

— Merci tout de même, chef !

— Nous ne devons plus nous occuper des gestes de Van Neer quand ils sont par trop ostensibles, car il nous contrera chaque fois. Jouons notre jeu sans nous occuper du sien dans lequel nous avons toujours donné jusqu'à présent. J'en reviens à ma première idée, Joris, celle du harcèlement.

— Pour ce qu'elle a donné !

— Peut-être l'avons-nous mal appliquée ?

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que Van Neer, il faut le reconnaître, n'est pas un homme que nous pouvons attaquer de front. Il est trop sûr, trop maître de lui. La conviction qu'il constitue le rempart du clan lui donne une volonté dont nous aurons bien du mal à triompher. C'est l'homme capable de résister à tous les assauts menés au grand jour : interrogatoires ou poursuites obstinées.

— Alors ?

— Alors, Joris, puisqu'il est plus fort que nous dans la guerre franche, nous allons lui imposer une guerre de surprises. Il faut arriver à l'inquiéter et nous n'y parviendrons qu'en variant nos coups, en le surprenant sans cesse. Sa faiblesse tient à ce qu'il n'est pas seul. Nous le contraindrons à se demander sans cesse d'où va venir le prochain assaut et qui en sera la victime. Il s'épuisera à courir aux endroits menacés. Nous en ferons un assiégé qui, au lieu d'avoir – comme c'était le cas jusqu'à présent – une seule poterne à défendre, se verra obligé à ne plus quitter le chemin de ronde où l'ennemi peut apparaître d'un instant à l'autre.

— Et vous pensez qu'il lâchera ?

— Peut-être pas lui, mais la garnison.

— Pour ça, il faut espérer que tous ceux vivant à bord de *La Blanche-Mouette* auront les nerfs moins solides que leur capitaine.

— Si je ne l'espérais pas, Pelckmans, j'abandonnerais la lutte.

Appuyé à la barre, Gustaaf regardait glisser les rives du canal Albert. Il était encore très tôt, mais, dormant peu, le patron marinier aimait cette heure qu'il passait dans la solitude. À l'aube, sitôt le moteur remis en marche, il renvoyait les garçons à leur lit pour rester seul. Il goûtait ce moment où, échappant à la promiscuité obligée de la péniche, il pouvait demeurer avec ses pensées sans crainte d'être interrompu. Connaissant ses habitudes, les autres attendraient en bas qu'il les appelât pour se risquer sur le pont.

En cet instant de tranquillité, Gustaaf Van Neer savourait une sensation enivrante de puissance : ce bateau qui lui obéissait, les autres qui ne bougeraient pas sans sa permission, le décor encore désert et qui paraissait ainsi lui appartenir, tout le grisait. Il aimait bien sa femme, son garçon et ses filles, mais il regrettait cependant de ne pouvoir vivre complètement seul. Dans cette heure incertaine précédant le grand jour, il prenait plaisir à se demander ce qu'il ferait s'il lui était donné de tout pouvoir recommencer. Il s'amusait à imaginer une existence complètement différente de celle qu'il menait, mais où il commandait toujours, car il n'envisageait pas – même en

rêve – qu'il pût être soumis à quelqu'un. De là, sa pensée revint au petit policier ayant voulu le combattre. Sympathique, d'ailleurs, ce bonhomme, mais pas de force à lutter contre lui. Depuis la mort d'Albrecht, Van Neer n'avait plus entendu parler des inspecteurs. Il semblait bien que ces messieurs se soient enfin décidés à abandonner une partie trop dure pour eux. Une bouffée d'orgueil dilata sa poitrine et il se mit à chantonner. Il restait le maître. Il tira une dernière fois sur sa pipe en terre et comme on approchait de l'écluse de Genk, la dernière avant Liège, il appela Karel et Pat pour assurer la manœuvre.

Gustaaf les aperçut de loin. Ils attendaient tranquillement, à l'endroit précis où *La Blanche-Mouette* avait accoutumé d'accoster dans le port de Liège. Les boutons de leurs tuniques étincelaient sous les rayons du soleil. À leur vue, Van Neer éprouva une légère crispation d'estomac. Contrairement à ce qu'il s'était figuré, les autres s'entêtaient. Très vite, cependant, il surmonta cette courte faiblesse. Le jeu continuait. Gustaaf, ses cartes bien en main, n'avait qu'à voir venir. Au fur et à mesure que la péniche approchait du quai, il les distinguait mieux. Deux jeunots qui semblaient se prendre très au sérieux. Van Neer en fut tout attendri. À quoi pensaient-ils donc les autres de lui envoyer des gamins ? Il se mit à rire. Karel et Pat le regardèrent, surpris. Gustaaf leur montra les deux agents auxquels ils n'avaient pas encore prêté attention.

— On est venu nous souhaiter la bienvenue à Liège, les gars !

À leur tour, ils se forcèrent à rire pour ne pas le décevoir, mais leurs rires sonnaient faux. Van Neer s'en aperçut et son ton changea :

— Du cran, hein ?

Sous l'œil attentif des agents de police, l'équipage de *La Blanche-Mouette* procéda à une manœuvre impeccable et, le moteur arrêté, Karel et Pat lancèrent la passerelle qui devait relier la péniche au quai. Immédiatement, les policiers s'y engagèrent ; Gustaaf les reçut.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Très correctement, ils saluèrent au garde-à-vous et l'un d'eux demanda :

— Monsieur Gustaaf Van Neer ?

— Oui, et après ?

— Nous sommes chargés de remettre des convocations ?

— Donnez !

— Nous devons les remettre en main propre.

— Eh bien ! puisque je vous dis que je suis Gustaaf Van Neer ?

— Excusez-nous, mais il ne s'agit pas de vous.

— Pas de moi ?

Pris à l'improviste, Van Neer s'inquiéta un peu. Il détestait se trouver en face de situations imprécises. Il avait besoin de temps pour

réfléchir et prendre ses décisions. La rapidité lui faisait perdre une partie de ses moyens. Obscurément, il redoutait ce qui allait suivre sans deviner de quoi il pouvait s'agir. Consultant les papiers qu'il tenait à la main, l'un des agents déclara :

— Nous devons voir le matelot Pat O'Lary, sujet irlandais.

Pourquoi O'Lary ? Les pensées tourbillonnaient dans la tête de Gustaaf. Pour ne pas trahir ses sentiments, il se tourna vers le marin qui commençait à nettoyer le pont et lui cria de venir le rejoindre. O'Lary s'avança, nonchalant. L'agent s'enquit :

— Pat O'Lary ?

— Yes.

Le jeunot lui tendit un papier.

— Vous devez vous présenter au commissariat principal à quatorze heures.

— *What ?*

Van Neer traduisit à l'Irlandais ce qu'on attendait de lui et ce dernier se contenta d'approuver de la tête avant de retourner à ses travaux. Un garçon qui ne se compliquait pas l'existence ou qui, du moins, en donnait l'impression.

— Maintenant, monsieur Van Neer, je voudrais parler à Mme Van Neer, née Maria Janssens.

Gustaaf sursauta.

— Ma femme ?

— J'ai également une convocation pour elle.

Van Neer accusa le coup. Cet inspecteur s'affirmait décidément plus fort qu'il n'y paraissait. Par suite de son aversion pour les décisions rapides, il avait le sentiment qu'on le frappait avant qu'il ne se soit mis en garde. Pour un peu, il eût crié à la tricherie.

Obstiné, l'agent insistait :

— Mme Van Neer est-elle là ?

Un moment, Gustaaf eut envie de répondre que Maria était restée à Wijnegem auprès de la veuve Gyssels, mais on aurait tôt fait de découvrir son mensonge et il ne pourrait en expliquer les raisons.

— Je vais la faire prévenir.

Lourdement, il pivota sur lui-même, sa belle humeur du matin envolée. Il n'était plus aussi sûr de lui. Karel le regardait avec inquiétude, trop loin pour comprendre exactement ce qui se passait.

— Karel !

Le garçon tressaillit.

— Va chercher ta mère !

Trop habitué à obéir sans discuter pour se permettre de poser une question, il marqua cependant une hésitation et son père dut crier :

— Allons ! Dépêche-toi !

Son fils parti, Van Neer bourra placidement sa pipe, l'alluma et en

tira les premières bouffées avec plus d'ostentation que de plaisir réel. Il tenait à ce que ses visiteurs pussent témoigner de sa parfaite tranquillité. Effarée, Maria apparut sur le pont, s'essuyant les mains à son tablier. Elle s'adressa à son mari :

— Karel m'a dit que tu m'appelais ?

Du tuyau de sa pipe, Gustaaf montra les agents.

— Ce n'est pas moi, mais ces messieurs.

Ahurie, elle contempla les hommes en uniforme.

— Des agents ?

— Maria Janssens, femme Van Neer ?

— Oui, oui... C'est moi.

On lui tendit un papier. Avant de le saisir, elle regarda son époux.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ?

Elle prit le papier.

— Vous devez vous trouver à quatorze heures, aujourd'hui, au commissariat principal. L'adresse est indiquée sur la convocation.

Les deux agents rectifièrent de nouveau la position, saluèrent et s'en allèrent. Maria n'attendit pas qu'ils aient posé le pied sur le quai pour demander :

— Qu'est-ce que ça veut dire, Gustaaf ?

Entre ses dents, il grommela :

— Tais-toi !

Dans un des bureaux du commissariat principal, Rik de Herdt et Joris Pelckmans mettaient au point leur plan d'attaque. Un collègue qui parlait l'anglais avait pris place à leurs côtés. Tout était prêt pour recevoir les visiteurs convoqués. À quatorze heures très exactement, un agent prévint les inspecteurs que Pat O'Lary, Mme Van Neer et son mari attendaient leur bon plaisir. Joris remarqua :

— Tiens ! Gustaaf a cru bon de venir, lui aussi ?

— Il est normal qu'il accompagne sa femme.

— À moins qu'il ne veuille surveiller ses réponses ?

— Il doit bien se douter qu'il n'assistera pas à l'entretien que nous allons avoir avec Mme Van Neer. Qu'on fasse entrer le matelot.

En pénétrant dans la pièce, O'Lary salua :

— *Good morning, everybody.*

— Asseyez-vous.

Le geste de Rik était suffisamment compréhensif pour que l'interprète n'eût pas à intervenir. Parce qu'il fallait traduire les demandes et les réponses, l'interrogatoire traînait en longueur et Rik s'impatiait. L'Irlandais confirma qu'il était bien né à Wexford et crut bon d'ajouter qu'il détestait les Anglais. Il n'avait pas rencontré Lauriks, ayant été engagé par Van Neer au lendemain de la disparition de son gendre. Pour quelles raisons s'était-il adressé au patron de *La*

Blanche-Mouette afin de solliciter un engagement ? Le hasard. O'Lary arrivait de Flessingue et n'avait plus un sou en poche. Il ne savait où passer la nuit. Ayant examiné toutes les péniches, il s'était décidé pour celle qui, extérieurement, lui paraissait la plus confortable. La chance voulut que Gustaaf Van Neer acceptât de l'embaucher. Comptait-il rentrer en Irlande ? Non, parce qu'il n'y avait pas moyen d'y vivre et puis Pat aimait la liberté et le changement. Il n'envisageait pas de retourner dans son pays autrement qu'en visiteur, quand il aurait assez d'argent devant lui, ce qui n'était pas pour demain. Il ne pouvait rien dire sur le comportement des Van Neer. Ne comprenant pas leur langue, il se trouvait au sein de cette famille un peu comme un sourd-muet et c'est la raison pour laquelle il ne pensait pas rester très longtemps à bord de *La Blanche-Mouette*, en dépit de la gentillesse qu'on lui témoignait, notamment Karel et Hilda. Il confirma qu'Anneke semblait être tenue un peu en quarantaine par les siens. Quant à la patronne, Maria Van Neer, elle lui paraissait une personne insignifiante, toujours occupée à des besognes ménagères et dont personne ne donnait l'impression de se soucier particulièrement. Gustaaf régnait sur l'ensemble des hôtes de la péniche et nul ne se risquait à le contredire en quoi que ce soit.

Le matelot parlait avec volubilité, en garçon que les petits détails de la vie amusent. Attentif, curieux, il ne perdait rien du spectacle que le monde lui offrait. Rik le trouvait sympathique, son bagout tranchant avec le mutisme des Van Neer. En sortant son portefeuille pour y prendre une pièce d'état civil, Pat laissa tomber une photo que Pelckmans ramassa et passa à de Herdt. C'était le portrait d'une agréable jeune personne au sourire provocant. Questionné sur l'identité de cette belle fille, O'Lary déclara qu'il s'agissait d'une sweetheart rencontrée à Exeter. Le nom de cette ville du Devon suscita un souvenir dans la mémoire de Rik. Il se rappela un camarade de classe que l'on avait envoyé apprendre l'anglais sur place et qui avait eu de fâcheuses histoires, ayant été beaucoup plus assidu aux soirées tumultueuses d'un dancing fameux qu'aux cours professés par des maîtres sévères. De Herdt se pencha vers l'interprète.

— Demandez-lui donc si le dancing de Kennedy Hall existe toujours dans Topsham Road ?

O'Lary, qui avait entendu les mots anglais écorchés par Rik, s'enquit :

— *What does he say ?*

— *Is Kennedy Hall dancing still in Topsham Road ?*

Pat s'esclaffa.

— *Sure ! I'm at home there ! My sweetheart Amy is the cashier there !*

De Herdt rendit la photographie de la jolie caissière à son amoureux qui la remit en place en déclarant qu'il allait la ranger dans

son musée personnel parce que, maintenant, Amy ne devait guère davantage penser à lui qu'il ne pensait à elle. Au demeurant, il ne se faisait pas de soucis, certain de trouver toujours la compagne qu'il lui faudrait au moment où il en aurait besoin. O'Lary scandalisait bien un tantinet ces messieurs de la police, fonctionnaires rangés, très soucieux de l'opinion publique mais, au fond d'eux-mêmes, ils ne pouvaient s'empêcher de l'envier un peu. Toutefois, il y avait quelque chose qui turlupinait Rik. Comment un aussi bon vivant que Pat O'Lary se trouvait-il à son aise dans le milieu sévère, pour ne pas dire puritain, des Van Neer ? Pourquoi l'irlandais restait-il sur *La Blanche-Mouette* ? Interrogé à ce sujet, Pat changea subitement de visage et se ferma, se contentant de répondre :

— *I have my reasons...*

De Herdt pensa qu'il aimerait bien les connaître, ces raisons, mais sa loquacité subitement enfuie, O'Lary ne semblait plus disposé à bavarder. On le congédia et Rik se promit de savoir très vite quel était le motif qui forçait l'irlandais à demeurer sur la péniche, en admettant qu'il y soit monté par hasard.

L'attitude de Maria Van Neer tranchait si violemment avec celle du matelot qui venait de sortir que les inspecteurs en ressentirent comme une sorte de malaise. Apeurée, elle les fixait l'un après l'autre et ne savait quelle contenance prendre. On devinait que c'était sans doute la première fois, depuis son mariage, qu'elle se trouvait livrée à elle-même, qu'elle avançait au premier plan sans Gustaaf pour s'interposer entre la vie et elle. Rik songea à sa propre mère qui, si elle avait vieilli, eût ressemblé à cette femme craintive. Il en eut pitié. Doucement, il dit :

— Asseyez-vous, madame.

Lorsqu'elle se fut installée précautionneusement pour ne pas froisser sa robe, il lui expliqua :

— Vous devez comprendre, madame Van Neer, que nous autres policiers nous ne pouvons faire notre métier si l'on ne nous aide pas, si les honnêtes gens, par leur silence ou leur mauvaise volonté, se font les complices de ceux que nous devons arrêter ?

Elle balbutia :

— Oui... bien sûr... Oui.

— Alors, madame, dites-nous qui a tué votre gendre, Joss Lauriks ?

Elle tressaillit. Elle attendait cette question. On lui avait fait la leçon. Elle baissa la tête.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Vous êtes catholique, madame ?

Surprise, elle regarda de Herdt.

— Je suis catholique.

— Vous pratiquez votre religion ?

— Quand je le peux.

— Alors, vous admettez qu'il n'est pas permis de tuer son prochain... Personne n'avait le droit d'assassiner votre gendre. Est-ce votre avis ?

— Oui.

— Et, pourtant, on l'a assassiné. Qui ?

— Je sais pas.

De Herdt sentit que ses collègues s'énervaient. D'un coup d'œil, il leur imposa silence. Il connaissait ce genre de témoin et son expérience lui enseignait que si l'on avait une chance de tirer quelque chose de cette femme, ce ne serait pas en la brusquant.

— Vous aimez beaucoup votre mari, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et... vous en avez un peu peur aussi ?

— Oui.

— C'est lui qui vous a ordonné de répondre comme vous le faites en ce moment ?

— Non.

Elle était bien endoctrinée. Rik changea ses batteries.

— Parlez-moi de Joss Lauriks, madame.

— C'était un mauvais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a fait des misères à notre Anneke.

— Il ne fallait pas la laisser l'épouser.

Elle haussa les épaules.

— Elle nous a pas demandé notre avis.

— Quand elle est revenue sur *La Blanche-Mouette*, pourquoi ne lui avez-vous pas conseillé de divorcer ?

— Parce que c'est défendu.

— Vous préféreriez la savoir mariée à un coquin plutôt que divorcée ?

— Elle aimait toujours Joss et elle en avait peur et puisqu'elle avait fait la bêtise, il fallait qu'elle la paie.

— Vous mentez, madame Van Neer.

Elle sursauta sur sa chaise.

— Vous mentez parce que vous connaissez le nom de celui qui a tué Lauriks et vous ne voulez pas le dire !

Elle chuchota :

— C'est pas vrai.

— Si ! C'est vrai et voulez-vous que je vous dise pourquoi vous vous taisez, madame Van Neer ? Parce que vous protégez l'assassin, et vous le protégez parce que c'est quelqu'un que vous aimez, quelqu'un de votre famille...

Il attendit un moment avant d'ajouter :

— ... Quelqu'un qui pourrait bien être votre mari !

Elle se dressa d'un bond et hurla :

— Non ! Non ! Non ! C'est vous qui mentez ! Gustaaf n'a tué personne ! Gustaaf n'est pas un assassin !

La porte s'ouvrit sous une poussée violente et Van Neer apparut, entraînant l'agent qui se cramponnait à lui pour l'empêcher d'entrer. Il semblait hors de lui, Gustaaf. Il cria à de Herdt :

— Qu'est-ce que vous lui faites ?

Rik intima à l'agent l'ordre de lâcher Van Neer et de se retirer.

— Je l'interroge simplement, monsieur Van Neer.

— Laissez-la tranquille !

— Vous n'êtes pas à bord de votre péniche et, ici, c'est moi qui commande.

Sans prêter attention à ce que disait l'inspecteur, Gustaaf s'approcha de Maria et, la prenant par le bras, l'appuya contre lui. Ce colosse brutal aimait sa femme ; Rik en fut convaincu, car il y a des gestes qu'on n'invente pas quand on joue la comédie.

— Vous en avez fini avec elle ?

— Pour le moment.

— Alors, viens, Maria.

Comme ils allaient sortir, de Herdt le rappela :

— Monsieur Van Neer, un mot encore, à vous seul.

Gustaaf poussa doucement sa femme dans l'antichambre dont il referma la porte avant de se tourner vers les policiers.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Pour quelles raisons avez-vous remis une assez forte somme d'argent à Martha Gyssels ?

— Parce que c'est ma plus vieille amie sur le canal et que la maladie de son mari la laisse sans un sou. Martha et moi, nous nous sommes aimés autrefois et peut-être qu'elle serait devenue ma femme si elle n'avait pas un aussi sale caractère que le mien. Ce n'était pas possible que nous commandions tous les deux. Alors, elle a épousé Gyssels et moi Maria. Mais ça n'empêche pas que nous sommes restés de bons amis. Il n'y a que moi qui puisse l'aider.

Lorsque Rik de Herdt, au soir de ce même jour, réintégra son bureau de la Gildekamerstraat, il y trouva une note lui signifiant que le commissaire Freysen le priait de monter le voir dès son retour. L'inspecteur fit la grimace. Cette entrevue ne présageait rien de bon, mais, enfin, il s'y attendait depuis quelques jours déjà et c'est avec résignation qu'il emprunta l'escalier menant au bureau de son supérieur.

Le commissaire Freysen glaçait littéralement ses subordonnés par

son manque de chaleur humaine. Il avait des yeux de Nordique et quand il vous fixait, on perdait très vite pied. Il ne criait jamais, mais ses réflexions exprimées d'une voix mesurée vous fouillaient plus durement que des injures. Il se montrait aussi intraitable envers ceux qu'il estimait qu'à l'égard de ses agents qu'il tenait pour incapables. Par contre, on pouvait compter sur lui pour vous soutenir et vous défendre dans n'importe quel coup dur. Aucune responsabilité ne lui faisait peur. Si personne n'aimait le commissaire Freysen, tout le monde le respectait.

Lorsque de Herdt entra, le commissaire achevait d'écrire une lettre. Sans lever la tête, il dit :

— Prenez place, inspecteur.

Freysen acheva sa lettre, la signa, la mit dans son enveloppe et, l'ayant jetée dans la corbeille réservée au courrier, déclara :

— De Herdt, je ne suis pas content de vous. Cette affaire Lauriks traîne trop. Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous m'avez habitué à mieux.

Rik est un des rares à qui Freysen ne faisait pas perdre son sang-froid. Certes, il ne se sentait pas à son aise en face du commissaire, mais, tout de même, il conservait assez d'empire sur lui-même pour dire ce qu'il avait à dire et de la manière dont il avait à le dire. Tranquillement, il exposa à son chef l'imbroglio dans lequel il se débattait. Il traça un portrait de Van Neer qui parut intéresser son interlocuteur. Il dépeignit les différents membres de la famille et n'oublia pas Pat O'Lary. Il conclut en affirmant que Lauriks avait été assassiné, de même qu'Albrecht Gyssels et que, vraisemblablement, ces deux crimes avaient eu le même meurtrier et la même cause : la drogue.

— Voulez-vous que je vous débarrasse de cette enquête et que je la passe à vos collègues des stupéfiants ?

— J'aime bien mener jusqu'au bout ce que j'ai commencé, monsieur le commissaire.

Freysen examinait son subordonné avec curiosité.

— Dites-moi, de Herdt, j'ai le sentiment que vous prenez à cette histoire un intérêt qui dépasse l'intérêt professionnel ? Dans le portrait que vous m'avez tracé des Van Neer et plus particulièrement de ce Gustaaf, j'ai cru deviner comme une sorte de... comment dirai-je ?... de tendresse... Est-ce que je me trompe ?

— Non pas, monsieur le commissaire. Gustaaf Van Neer m'est sympathique tant par son physique que par sa manière de me combattre. À mes yeux, il représente l'essence même de notre pays. Je ne sais de quelle façon vous expliquer, mais sa force, son calme me font penser aux héros de notre histoire, de nos légendes...

— Un héros qui est peut-être un assassin, de Herdt.

— Qui est sans doute un assassin, monsieur le commissaire, mais,

je veux l'espérer, pas pour des raisons vulgaires.

— Ce sera aux juges d'en décider, inspecteur.

— C'est bien pourquoi dès que j'aurai la preuve de sa culpabilité, je le leur livrerai.

— Je ne vous demande pas autre chose. Faites en sorte que ce soit le plus tôt possible. Je ne vous retiens pas. Bonsoir, de Herdt.

— Bonsoir, monsieur le commissaire.

CHAPITRE VIII

Appliquant la tactique préconisée par de Herdt, les policiers, disséminés entre Liège et Anvers, s'entêtaient à harceler les Van Neer. On les laissait tranquilles un certain temps, puis les inspecteurs réapparaissaient, collant aux trousses de celui-ci ou de celle-là, pendant les repas aux écluses afin d'envelopper le clan d'un climat d'insécurité constante. D'abord, Gustaaf et les siens avaient feint de ne pas se soucier de ces présences obsédantes, puis, peu à peu, perdant pied, ils étaient de moins en moins sortis de leur péniche. On signalait que depuis Hasselt, à part le patron, personne n'avait mis le nez dehors. Le tout était de savoir qui, à ce jour, se laisserait le premier.

Pelckmans, plein de zèle et convaincu qu'à Anvers les Van Neer rompraient avec leur claustration, décida de s'en prendre à la jeune veuve, Anneke Lauriks. Quand il apprit que la péniche était amarrée au port d'Anvers, il s'embusqua dans les docks, guettant la venue d'Anneke pour la filer. Il ne croyait pas, en effet, que la coquette Anneke demeurerait enfermée alors qu'elle se trouvait à l'orée de la grande ville flamande où tant de magasins la sollicitaient, sauf, bien entendu, si elle était séquestrée.

Dissimulé derrière une rangée de tonneaux entre lesquels des interstices offraient d'excellents points de vue sur la péniche, Joris patientait. Vers quatorze heures, confirmant ses prévisions, Karel parut, vêtu de son costume du dimanche et prit la direction de la ville. O'Lary, à son tour, s'en alla, bientôt suivi d'Hilda. Enfin, Anneke se montra vers quinze heures trente. L'inspecteur admira sa silhouette élégante. Franchement, cette fille n'était pas faite pour vivre sur une péniche. Pelckmans s'assura qu'il ne restait personne sur le pont de *La Blanche-Mouette* avant de s'élancer derrière la plus jeune des Van Neer.

Du taxi où il avait pris place, Joris surveillait le tramway qui emportait Anneke. Elle descendit au carrefour de Kronenbourg Straat, de Volk Straat et de Geuzenstraat. Elle avançait du pas décidé de celle qui sait où elle va. Pas une fois, elle ne se retourna, à mille lieues de supposer que la police s'intéressait plus particulièrement à elle en ce milieu d'après-midi. L'un suivant l'autre, ils remontèrent la Geuzenstraat jusqu'à la Marnitz Plaats qu'Anneke contourna pour

s'engager dans la De Vriere Straat. Elle était vraiment charmante, la petite veuve... Joris, qui ne la quittait pas des yeux, prenait un plaisir certain à détailler l'élégance de ses formes. Comment un homme avait-il pu être assez aveugle pour négliger une pareille fille et la rendre malheureuse au point de l'obliger à le quitter ? De plus en plus, il estimait que ce Lauriks n'avait eu que ce qu'il méritait et, comme Rik de Herdt, il sentait une indulgence coupable se glisser en son cœur pour le meurtrier. Anneke ne s'arrêtait pas devant les vitrines et paraissait ne prêter aucune attention aux hommes qui, parfois, lui souriaient en la croisant. Pour quelqu'un qui venait de vivre une semaine sur le canal, c'était plutôt curieux. Il fallait qu'elle fût bien préoccupée, la belle Anneke... Et, tout à coup, Joris se convainquit que Mme Lauriks avait un rendez-vous. Négligeant le petit pincement de jalousie qui lui serrait un peu la gorge, il se dit que peut-être le hasard lui apportait la pièce qui permettrait à Rik de reconstituer toute l'histoire et de terminer l'affaire des deux assassinats de Wijnegem. Pelckmans qui, jusqu'à présent, filait Anneke sans prendre trop de précautions, considérant sa tâche plutôt comme une distraction, s'obligea à la prudence. Il ralentit le pas afin que la jeune femme prît du champ et laissa un léger écran de promeneurs entre sa proie et lui.

Joris crut perdre Anneke lorsqu'elle tourna à l'angle de Coquilhatstraat, car elle avait disparu quand il parvint à son tour à l'angle de la rue. Il courut et eut tôt fait d'atteindre Verbond Straat. Impossible que la jolie veuve ait couvert cette distance en si peu de temps ! Furieux contre lui-même, il revint sur ses pas et se retrouva bientôt à l'endroit où son gibier s'était forlongé. Anneke se cachait-elle pour laisser passer le policier qu'elle aurait aperçu ou était-elle entrée dans une des maisons de la Coquilhatstraat, maison qui devait être très proche de l'angle de la rue ? Par force, Joris adopta cette seconde hypothèse et repartit lentement dans la Coquilhatstraat, inspectant les façades. La troisième maison se révéla être un hôtel des plus discrets dont l'entrée ne s'ornait d'aucun titre accrocheur. Une simple plaque indiquait *Hôtel Van Ruyck*. Exactement le genre de retraite que des amoureux avides de discrétion pouvaient souhaiter. Pelckmans devina qu'il avait raisonné juste et que la petite Van Neer était venue rejoindre un amoureux. Il lui en voulut.

Une femme d'une quarantaine d'années, vêtue de noir et offrant l'aspect d'une dame patronnesse, se tenait à la réception. Elle sourit aimablement à Pelckmans dont elle mit le mutisme au compte de la gêne. Elle vint à son secours.

— C'est pour une chambre, monsieur ?

— Pas exactement, madame.

Soupçonneuse, elle l'examina plus attentivement.

— Il y a quelques instants, une jeune femme blonde est entrée,

n'est-ce pas ?

— Mais, monsieur, je n'ai pas à...

— Rassurez-vous, madame, je ne suis ni son mari, ni son fiancé, ni son amant...

— Dans ce cas, monsieur, je ne vois pas ce que vous...

— Je suis inspecteur de police, madame.

Joris montra sa carte à la patronne de l'hôtel qui pâlit. Elle avala avec peine sa salive avant de demander d'une voix qui tremblait :

— C'est... quelqu'un de... de pas bien ?

— Mais si, mais si... Ce serait trop long à vous expliquer et, de plus, cela ne vous regarde pas. Simplement, je veux savoir si quelqu'un l'attendait ou si elle attend quelqu'un ?

— Le monsieur était déjà là.

— Comment est-il ?

— Jeune, mince, grand, brun...

— C'est la première fois qu'ils se rencontrent chez vous ?

— Non, ils sont venus à plusieurs reprises.

— Existe-t-il une autre sortie de l'hôtel ?

— Non.

— Je vous remercie. Naturellement, madame, je compte sur votre discrétion.

— Ma profession m'y oblige.

— Parfait... Au revoir, madame, et merci.

Il n'y avait pas de café offrant un abri confortable et Pelckmans se résigna à monter la garde dans la rue : un des inconvénients du métier ! Toutefois, il espérait que les deux amoureux ne resteraient pas trop longtemps ensemble. Certes, Anneke, veuve et majeure, avait bien le droit de fréquenter qui elle voulait, mais c'était quand même un peu tôt après la disparition de son mari. Pouvait-on envisager que son amant ait été aussi l'assassin de Lauriks et que l'histoire de drogue sur laquelle de Herdt s'acharnait n'ait servi, en réalité, qu'à masquer **une** banale aventure que les circonstances auraient fait dégénérer en drame ? Mais, dans ce cas, quel était donc cet inconnu dont on ne trouvait pas trace autour de *La Blanche-Mouette* ? Et comment expliquer le meurtre de Gyssels ? Fallait-il admettre que l'amant d'Anneke se trouvait également mêlé à la drogue ? Vues sous cet angle, les choses apparaissaient plus simples. La jeune femme aurait alors lié connaissance avec celui qu'elle aimait par l'intermédiaire de son mari dont il pouvait être le patron. Devait-on alors considérer que Gustaaf se plaçait tout à fait en dehors de la question comme il ne cessait de le prétendre ? Reconnaissant que son chef et lui-même pataugeaient dans cette histoire depuis pas mal de temps, Joris estima que ce rendez-vous clandestin éclaircirait peut-être la situation.

Appuyé contre le mur d'une des maisons de la Coquilhatstraat, l'inspecteur regardait descendre le soir. C'était une de ces heures où ce bohème de Pelckmans entreprenait toujours un retour sur lui-même. La hâte des femmes et des hommes regagnant leur foyer l'emplissait d'une sorte de mélancolie dont il ne réussissait à s'évader qu'en avalant quelques verres de genièvre. Mais quand on est en « planque », il n'est pas question d'observer ses règles d'hygiène personnelle. Joris pensait aux deux autres, là-haut, dans la chambre, et il se mettait à détester cet homme sans trop vouloir s'expliquer les raisons de cette aversion. À vrai dire, la douceur de l'air, la clarté indécise régnant dans la rue et que les premiers éclairages électriques ne parvenaient pas encore à modifier complètement, nimbaient – dans son esprit – Anneke d'une auréole de douceur, de charme qui l'émouvait. Comme chaque fois que cette espèce de spleen l'empoignait, il se promit de changer son genre d'existence et de connaître à son tour les tendresses de la vie conjugale. Une manière pour lui de bercer son ennui et de laisser couler le lent déroulement des heures. Il se prêtait au jeu tout en sachant fort bien que, dès qu'il entrerait ce soir au *Café Français*, sur la Groenplaats, il oublierait ses sages résolutions et aucune perspective d'avenir ne lui paraîtrait plus agréable que celle de rencontrer ses amis quand il lui plaisait sans avoir à en demander permission à personne. L'exemple de tous ses collègues mariés lui démontrait que toutes les Anneke du monde finissent par se transformer en lourdes mères de famille encombrées d'enfants et se plaignant sans cesse de ne pas avoir de quoi finir le mois.

Plus de deux heures maintenant qu'il guettait le départ des amoureux. Un instant, il se demanda, si, contrairement aux dires de la patronne de l'hôtel, la maison n'offrait pas une double sortie, mais il écarta rapidement cette supposition, n'admettant pas que cette femme se soit permis de mentir à un inspecteur de police. C'eût été, pour elle, courir de bien gros risques. Il décida donc d'attendre encore une demi-heure avant de retourner voir ce qui se passait. Si la respectable patronne qui l'avait accueilli lui annonçait que les tourtereaux n'étaient plus là, il l'embarquerait pour entrave à l'exercice de la justice. Dans le bureau de la Gildekamerstraat, de Herdt aurait tôt fait de l'obliger à raconter ce qu'elle savait.

Alors que Pelckmans quittait son guet pour rejoindre le bureau de l'hôtel, Anneke sortit. Il s'immobilisa et s'aplatit du mieux qu'il put contre la maison. Il ne se soucia pas de la jeune femme, se doutant bien qu'elle se hâtait de regagner la péniche familiale. C'était son partenaire qui l'intéressait. Celui-ci apparut bientôt sous le porche où il s'arrêta un court instant pour examiner la rue. Joris se pencha pour renouer le lacet de sa chaussure, le cœur battant, car il lui semblait reconnaître la silhouette de l'homme. Quand il se redressa, l'autre

s'éloignait à grands pas. L'inspecteur se pressa pour ne pas se faire distancer. Arrivé au prochain carrefour, l'homme monta dans un tramway ; mais, à présent, Joris savait quel était celui qu'il poursuivait. Par acquit de conscience, il se mêla à la foule et, grimpant sur la plateforme, put, un court instant, dévisager le partenaire d'Anneke. Il redescendit, se faisant quelque peu injurier par les voyageurs pressés de trouver une place. Tandis qu'il hélait un taxi, il se disait que Rik de Herdt allait éprouver une fameuse surprise.

À l'air joyeux qu'arborait son adjoint, Rik comprit que Pelckmans lui apportait une bonne nouvelle.

— Trouvé l'assassin de Lauriks et de Gyssels, Joris ?

— Non, chef, mais je vous livre un tuyau auquel vous ne vous attendez pas.

— Je vous écoute ?

Ayant pris sa place dans son fauteuil attitré, Pelckmans raconta sa filature et comment Anneke avait été retrouver un homme dans un hôtel de la Coquilhatstraat. Un peu énervé, de Herdt l'interrompit :

— Je ne vois là rien d'extraordinaire. Nous savons qu'Anneke ne tenait plus à son mari puisqu'elle l'avait quitté et que la sévérité dont Van Neer fait preuve à l'égard de sa fille oblige sans **doute** cette dernière à des ruses pour rejoindre l'homme qu'elle aime et qui ne doit pas appartenir au monde de la batellerie, ce que Gustaaf n'accepterait pas une seconde fois.

— Erreur, chef, car l'amant d'Anneke appartient au monde de la batellerie.

En comédien sûr de son effet, il observa un court silence avant d'ajouter :

— Il s'agit de Pat O'Lary !

— Ça, alors !

— Comme vous dites, chef, et j'ai l'impression que cette histoire pourrait nous permettre d'orienter nos recherches dans un autre sens.

— Expliquez-vous ?

Pelckmans exposa l'hypothèse forgée durant son attente dans la rue et qui supposait un crime passionnel. De Herdt secoua la tête.

— Pas possible, Joris. Tous les renseignements concordent. O'Lary n'est arrivé à Wijnegem qu'après la mort de Lauriks.

— Il peut avoir rencontré Lauriks dans les milieux de la drogue et ne s'être présenté sur *La Blanche-Mouette* qu'après avoir abattu Joss ?

— Difficile... Le meurtre a été commis à Wijnegem où tout le monde connaissait Lauriks. Si O'Lary était l'assassin, sa présence aurait été remarquée.

— Rappelez-vous que Van Neer nous a dit que Lauriks redoutait la venue d'un inconnu.

— D'un inconnu qui semble bien n'être jamais venu. Non, voyez-vous, en dépit de ce que vous m'apprenez, je demeure persuadé que Lauriks a été tué sur *La Blanche-Mouette* et son corps transporté en aval du barrage.

— Ils peuvent avoir été tous d'accord pour aider O'Lary.

— Il ne faut pas exagérer, tout de même. Qu'il y ait un assassin à bord de la péniche, j'en suis convaincu ; qu'il n'y ait que des assassins, je ne le pense pas.

— Il suffisait que Van Neer et sa fille fussent d'accord.

— Dans ce cas, pourquoi Anneke et O'Lary se cacheraient-ils pour se rencontrer ?

— Pour empêcher les bavardages. Il faut avouer que la conduite de la petite est sujette à critique.

— Et vous imaginez que Gustaaf accepterait que sa fille, après son premier essai plutôt désastreux, épousât un simple matelot ?

— Dans mon hypothèse, chef, O'Lary ne serait pas un simple matelot, mais un trafiquant de drogue comme Lauriks.

— Dont Van Neer serait le complice ?

— Pourquoi pas ? De plus, cela expliquerait le meurtre de Gyssels.

— Logiquement, votre raisonnement se tient, mais nous connaissons Van Neer. Nous savons les liens l'unissant à Martha Gyssels, qui aimait son mari. Croyez-vous qu'il aurait été capable de tuer ou d'aider à tuer Albrecht ?

— Ma foi, chef, je n'en sais rien.

— Ecoutez, Pelckmans, il y a une manière bien simple de connaître les sentiments que Gustaaf porte à son matelot...

— Laquelle ?

— Je vous avertis que c'est assez répugnant...

Pelckmans haussa les épaules.

— Notre métier nous oblige à pas mal de choses répugnantes, chef ; mais tuer deux hommes n'est pas non plus un genre d'activité bien distinguée.

De Herdt se leva.

— Venez, Joris, nous allons révéler à Van Neer les liens unissant sa fille à O'Lary.

Pelckmans siffla pour témoigner de sa surprise.

— Pas très joli, en effet.

— Nous n'avons pas le choix. Il faut que Gustaaf sorte de sa placidité, autrement nous n'arriverons jamais à rien.

— Mais la petite Anneke...

— La petite Anneke ne doit pas avoir beaucoup de cervelle et elle pourrait attendre un peu avant de recommencer à faire des bêtises. Sans compter que c'est peut-être un service que nous lui rendrons, le sympathique Pat O'Lary ne me paraissant pas taillé dans le bois dont

on fait les bons maris. On y va ?

Joris se levait lorsque le téléphone sonna. De Herdt prit l'écouteur. Son adjoint l'entendit qui disait :

— Entendu, monsieur le commissaire, je monte tout de suite.

Ayant raccroché, il déclara :

— Freysen m'appelle ; attendez-moi, je n'en ai que pour quelques instants.

Pelckmans se renfonça avec volupté dans son fauteuil.

Lorsque de Herdt revint, il annonça brièvement :

— Je pars immédiatement en voyage pour vingt-quatre heures. Je suis navré, mais vous vous rendrez seul auprès de Van Neer. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, car je n'aime pas laisser le sale boulot aux autres, mais il est urgent que je file et nous ne pouvons pas laisser traîner cette affaire Lauriks qui dure depuis trop longtemps déjà. Bonne chance, mon vieux, et ne m'en veuillez pas.

Pelckmans ne se sentait pas très chaud pour le rôle de mouchard qu'on lui imposait de jouer. Il se voyait mal arrivant sur la péniche pour annoncer à Van Neer, devant toute la famille réunie, les incartades d'Anneke et de Pat. Au surplus, cela pouvait très mal finir pour lui, et Joris avait la faiblesse de tenir non seulement à la vie, mais encore au modelé de son visage.

Avant de gagner *La Blanche-Mouette*, Joris voulut se remonter le moral et entra dans le café le plus proche de l'endroit où la péniche était amarrée, afin d'y boire un genièvre. La première personne qu'il vit attablée était Gustaaf Van Neer. Du coup, il jugea que le ciel le prenait sous sa protection. Il prit place en face de lui ; ce dernier ne parut pas surpris de son apparition et se contenta de remarquer :

— Il y a longtemps que je ne vous avais pas vu, inspecteur. Ça ne pouvait pas durer.

Joris aimait autant que Gustaaf prît ce ton badin.

— Vous me manquez aussi, monsieur Van Neer.

Il but posément le genièvre qu'il avait commandé, puis en réclama deux autres.

— Vous accepterez bien que je vous offre un verre ?

— Pourquoi pas ?

— Si vous faisiez toujours preuve d'un esprit aussi compréhensif, monsieur Van Neer, il y a belle lurette que nous aurions fini de vous embêter.

On leur servit les consommations demandées et ils choquèrent leur verre.

— Santé !

— Santé !

Ils burent en se regardant dans les yeux, en hommes qui semblent n'avoir rien à se cacher.

— Alors, monsieur Van Neer, avez-vous réfléchi ?

— À quoi ?

— À celui qui pourrait être le meurtrier de votre gendre ?

— J'ai dit tout ce que je savais.

— Évidemment, vous ne savez pas tout.

Gustaaf eut un bon rire.

— En confidence, inspecteur, à part ce qui se passe sur la péniche, je ne sais même rien. Je m'occupe pas des autres.

Joris sentit que le moment était venu et sa gorge se serra un peu.

— Je vous crois, monsieur Van Neer.

— Vous m'étonnez.

— J'irai même plus loin. Il n'est pas dit non plus que vous soyez exactement au courant de ce qui se passe sur *La Blanche-Mouette*.

Gustaaf eut un gros rire.

— Ça, c'est à voir !

— Ou, du moins, entre les personnes qui vivent sur votre péniche.

Il se fit un silence. Chacun se contentant de dévisager l'autre. La figure de Van Neer s'était durcie. Il attendait la suite. Comme le policier ne paraissait pas se presser, il grogna :

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement ?

— Rien d'autre que ce que je dis. Voyez-vous, monsieur Van Neer, vous vous croyez très fort, vous vous imaginez que tout le monde tremble devant vous et qu'à vous seul vous êtes capable de tenir nos services en échec. Vous vous trompez !

— Continuez !

— Nous sommes au courant de beaucoup de choses que vous ignorez.

— Par exemple ?

Pelckmans avala sa salive.

— Par exemple, que votre fille Anneke a des rendez-vous avec Pat O'Lary, votre matelot...

Dans la main de Gustaaf Van Neer, le verre de genièvre cassa comme une coquille de noix et un peu de sang perla entre les doigts. L'homme était devenu livide. Joris recula un peu sa chaise pour pouvoir bondir en arrière au cas où l'autre essaierait de l'empoigner ou ferait mine de le frapper. Autour d'eux, les consommateurs n'avaient pas interrompu leurs conversations. Dans l'effort qu'il s'imposait pour contenir la colère qui le faisait trembler, Gustaaf bégaya :

— Ce n'est... n'est pas parce que vous êtes inspecteur de po... police, que vous avez le droit de...

— Votre fille a rejoint son ami hier à seize heures quinze à l'Hôtel

Van Ruyck, dans la *Coquilhatstraat*. Ils sont restés plus de deux heures ensemble. Je les ai vus sortir. Je l'avais vue entrer, elle. J'ai su par la patronne de cet hôtel que ce n'était pas la première fois qu'ils se rencontraient là.

Vacillant comme un homme ivre, Van Neer se leva, imité par Joris, ignorant quelle serait la réaction de son vis-à-vis. D'une voix enrouée, Gustaaf jeta :

— Je vais arranger ça.

Pelckmans n'eut pas le temps de lui demander ce qu'il comptait faire que Van Neer était déjà sorti. L'inspecteur posa de l'argent sur la table et se précipita derrière lui. Rien qu'à voir la figure de Gustaaf, des marinières qui traînaient, désœuvrés, sur le quai, se retournèrent. L'un d'eux essaya de l'interpeller, mais Van Neer ne voyait et n'entendait personne. Joris se dit, qu'une fois de plus, de Herdt raisonnait juste : Gustaaf avait perdu sa maîtrise et tout risquait de craquer dans l'armature qu'il s'imaginait avoir soigneusement mise au point.

Sur le pont de *La Blanche-Mouette*, Pat O'Lary, assis sur un seau renversé, fumait une cigarette. Ses manches retroussées, ses pieds nus, les flaques d'eau qui l'entouraient disaient assez qu'il venait de procéder au nettoyage du pont. Lorsque Van Neer s'engagea sur la passerelle, Il se redressa pour venir à la rencontre de son patron. Joris hâta le pas. De loin, il vit le matelot et Gustaaf se rejoindre et, soudain, après quelques mots échangés, le bras droit de Gustaaf partit à toute vitesse. Frappé au visage alors que, visiblement, il ne s'y attendait pas, Pat O'Lary s'étala de tout son long et ne bougea plus. Van Neer se pencha, l'empoigna par le col de son maillot et, le traînant comme un sac à moitié vide, il entreprit de le tirer dans l'escalier menant chez lui. Pelckmans en eut des frissons. Quelques-uns des badauds qui avaient assisté à l'altercation se consultèrent à voix basse, puis s'éloignèrent, ne tenant pas à se mêler de ce qui ne les regardait pas. L'inspecteur hésita. Devait-il ou non monter à bord ? Sa présence pouvait empêcher Van Neer de flanquer une raclée à l'irlandais, mais il ne devait pas perdre de vue la raison pour laquelle il avait déclenché cette histoire. Poussant un soupir, les mains dans les poches, il retourna boire un verre de genièvre.

Rentré à la *Gildekamerstraat*, Pelckmans donna des ordres dans tous les hôpitaux au cas où on amènerait un marin répondant au nom de Pat O'Lary et s'installa dans son fauteuil. Vers vingt heures, on lui téléphona. Un interne, en prenant son service, avait trouvé une note concernant un matelot et il venait de s'apercevoir à l'instant que celui-ci se trouvait dans son service. Il s'excusait du retard involontaire apporté à renseigner la police, mais le changement de personnel en

était la cause. Coupant court aux explications, l'inspecteur raccrocha, empoigna son chapeau et dégringola l'escalier pour filer vers la Groenplaats où il savait que son collègue de Beekelaer, parlant parfaitement l'anglais, était en train de prendre son apéritif.

Allongé dans son lit, Pat O'Lary, sous les pansements qui lui cachaient une partie du visage, faisait assez triste mine, du moins à ce qu'on pouvait en juger. L'interne exposa que le marin avait l'arcade sourcilière gauche ouverte, les lèvres éclatées et une belle coupure sur la pommette droite. Visiblement, on avait essayé de le soigner avant de l'amener ici, mais sans pouvoir arrêter l'hémorragie et son ou ses agresseurs s'étaient décidés à le transporter à l'hôpital pour qu'il reçoive les soins nécessités par son état. L'interne conclut :

— Il a reçu une belle raclée. On lui a posé quelques agrafes. Dans quarante-huit heures il sera sur pied, car il ne semble pas qu'il y ait de lésion interne. En somme, il a été rossé correctement, si je puis dire...

Pelckmans pensa que « rosser correctement » était bien dans la manière de Gustaaf Van Neer.

Pat O'Lary, qui les écoutait sans les comprendre, regardait le policier de son œil valide. Lorsque l'interne les eut quittés, Joris rassembla tout ce qu'il savait d'anglais pour demander :

— *Gustaaf, hey ?*

Le matelot grogna et, à la rigueur, on pouvait prendre ce grognement pour un acquiescement.

— *Why ?*

Pat ne répondit pas et Pelckmans, pour lui montrer qu'il était au courant, ajouta :

— *On account of you and Anneke*[6] ?

O'Lary murmura péniblement :

— *Do you know*[7] ?

Joris s'adressa à son collègue :

— Essayez de savoir s'il est décidé à porter plainte ?

— *Do you lodge a complaint against Van Neer*[8] ?

— *No.*

— *Why ?*

— *Because. I love Anneke.*

Pelckmans n'avait pas besoin qu'on lui traduisît.

— Il abandonne *La Blanche-Mouette*, naturellement ?

— *You leave the pinnace, of course ?*

— *No.*

— *Why ?*

— *Because Anneke...*

Le blessé sembla retrouver des forces pour ajouter d'une voix nette :

— ... *But, some day or other, I shall kill him*[9] !

À la grande surprise de Pelckmans, Rik de Herdt, auquel il faisait le compte rendu de la bagarre, ne semblait pas tellement attentif. Rentré de son voyage mystérieux, dont il n'avait pas cru bon d'entretenir son collaborateur, il paraissait soucieux et Joris était vexé de parler dans le vide, alors qu'il s'imaginait recevoir des félicitations. De mauvaise humeur, il conclut sèchement :

— En tout cas, nous savons maintenant pourquoi Pat O'Lary reste sur *La Blanche-Mouette* !

Alors, de Herdt regarda son adjoint en souriant :

— Joris, qu'O'Lary reste près de celle qu'il aime, c'est normal, mais vous ne trouvez pas curieux que Van Neer conserve auprès de lui le séducteur de sa fille, surtout après l'avoir rossé de si rude façon ?

Désemparé, Pelckmans flotta un peu.

— C'est-à-dire, chef...

Mais, de Herdt, l'interrompit :

— Croyez-moi, maintenant que nous connaissons les raisons pour lesquelles O'Lary ne veut pas quitter la péniche, il serait intéressant de connaître les motifs qui obligent Gustaaf Van Neer à garder l'irlandais ?

CHAPITRE IX

La Blanche-Mouette repartit vers Liège au soir même du retour de Pat O'Lary à bord, ce qui confirma les soupçons de Rik de Herdt. Van Neer aurait très bien pu filer pendant que l'« Irlandais » se trouvait à l'hôpital. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? S'il ne pouvait pas se le permettre, c'est que Pat savait des choses dangereuses pour Gustaaf. Mais quelles choses ? Là, tout un choix de suppositions s'offrait à Rik. Le matelot aurait pu assister au meurtre de Lauriks, à condition d'être arrivé à Wijnegem plus tôt qu'il ne l'affirmait ou qu'on ne l'y avait vu. Peut-être avait-il surpris une conversation familiale concernant la disparition du gendre ou, plus simplement, découvert qu'il se passait quelque chose de louche sur *La Blanche-Mouette* ? À dire vrai, Rik penchait vers cette dernière hypothèse, car il ne parvenait pas à croire que O'Lary ait pu circuler dans Wijnegem sans être remarqué et, de plus, n'entendant pas le flamand, comment eût-il pu tirer profit d'un secret qu'il était incapable de comprendre ? La péniche servait-elle à la contrebande ? Tout le passé connu de Gustaaf Van Neer s'inscrivait en faux contre cette supposition mais, quoi ! ce ne serait pas la première fois que l'inspecteur rencontrerait un homme qui n'avait d'honnête que le visage et qui aurait pu ainsi donner le change très longtemps !

Cependant, de Herdt ne s'estimait pas satisfait par ce raisonnement sur des motifs trop apparents. Il croyait connaître assez Gustaaf pour deviner que ses actions se révélaient plus subtiles qu'elles ne le paraissaient. Sous son allure fruste, l'homme était fin. Sa seule faiblesse semblait être de se laisser, parfois, emporter par une colère aveugle et c'est parce qu'il avait cédé à sa violence naturelle qu'il avait assommé Pat O'Lary. Parvenu à ce point de ses déductions, Rik se souvint que Van Neer, exaspéré par la filature de Pelckmans, avait failli lui tomber dessus à bras raccourcis, mais qu'il s'était repris à temps. Pourquoi donc ne s'était-il pas repris avant de frapper l'irlandais dont l'inspecteur le supposait devoir redouter une indiscretion, un chantage ? Parce qu'il pensait qu'à cause d'Anneke, Pat ne parlerait jamais ? Allons donc ! Gustaaf considérait trop les femmes comme quantité négligeable pour qu'il pût admettre qu'un

bohème du genre d'O'Lary cherchât autre chose que son plaisir et qu'à aucun moment sa fille ne saurait lui imposer le silence s'il avait décidé de parler ! Bien qu'il fût des plus sympathiques, le matelot était sans doute un homme de moralité plus que douteuse.

De Herdt s'irritait de ne pas réussir à éclairer ce problème. N'essayant pas de se leurrer, il voyait très bien où ses raisonnements – pour si logiques qu'ils parussent – péchaient. Il en ressentait une humiliation qui lui faisait reconsidérer l'opinion assez flatteuse qu'il avait de ses capacités. Pour se garder sa propre estime et mériter le poste qu'il occupait, Rik devait réussir. C'était devenu pour lui une question qui dépassait de loin l'arrestation d'un meurtrier. Aussi savait-il qu'en dépit de tous les ordres qu'il serait susceptible de recevoir, il s'acharnerait. Le commissaire Freysen l'avait de nouveau fait appeler pour lui dire que les services de la police criminelle ne pouvaient perdre leur temps à des études psychologiques et qu'il serait bon, sinon de classer l'affaire Lauriks, du moins de la mettre en veilleuse, d'autres tâches requérant l'activité de l'inspecteur principal et de ses adjoints. Rik s'était incliné. Il avait mis Pelckmans sur d'autres affaires, n'obtenant son aide qu'à titre amical, dans ses heures de loisir, pour tenter de résoudre l'énigme de *La Blanche-Mouette*. Ce dévouement spontané, de Herdt le rencontrait à tous les échelons de son service et des services voisins. Car, par une sorte d'envoûtement collectif, tous les policiers de la Criminelle, faisant leurs les soucis de Rik, se piquaient au jeu. Ils voulaient avoir Van Neer. Dans la bataille opposant le marinier à l'inspecteur principal, ils prenaient parti par esprit de corps et n'admettaient pas que de Herdt puisse être vaincu. Dans tout l'immeuble de la Gildekamerstraat, on ne parlait que de *La Blanche-Mouette* et, des inspecteurs, la fièvre avait gagné les policiers échelonnés sur le canal, jusqu'au plus humble flic. Mis au courant, le commissaire Freysen se réjouissait d'une solidarité qui le reconfortait. Il savait que ses subordonnés consacraient leurs moments de repos à épier les Van Neer et à continuer le combat pour l'honneur de la police d'Anvers. Mais, par contre, il ne se faisait aucun mauvais sang et n'éprouvait nulle inquiétude, persuadé que Rik de Herdt finirait par gagner.

Tandis que la péniche faisait route vers Liège, les premiers rapports déposés sur le bureau de Rik signalaient que le matelot O'Lary s'était de nouveau montré sur le pont. Ceux qui le voyaient de près constataient qu'à part des meurtrissures aux couleurs variées et les agrafes lui fermant l'arcade sourcilière, l'irlandais reprenait sa physionomie habituelle et, chose curieuse, son entrain. Quant à Anneke, on ne l'aperçut pas avant Liège où, après quelques pas sur le port, remarquant qu'elle était suivie, elle regagna précipitamment la

péniche. On notait, cependant, une sortie de la jeune femme à Hasselt durant laquelle elle fit tous ses efforts pour tenter de semer son suiveur. La **lutte** avait duré un peu plus d'une heure et, ne parvenant point à ses fins, la cadette des Van Neer était rentrée à bord.

Ce fut par téléphone que l'inspecteur de Beeckelaer mit de Herdt au courant de ce qui venait de lui arriver. Dans Anvers, il suivait Anneke lorsque **celle-ci** le repéra et essaya alors de le semer comme à Hasselt, mais en vain, car l'inspecteur connaissait bien mieux la ville que son charmant gibier. En particulier, Anneke s'imagina un moment tromper le policier en sortant d'un grand magasin par une porte donnant sur une petite rue et resta figée de surprise en s'y heurtant à son suiveur qui l'attendait avec le sourire aux lèvres. Au lieu de se montrer bonne joueuse, piquant une colère folle, elle avait ameuté les passants. On s'était rassemblé autour d'eux et il avait fallu que de Beeckelaer montrât sa carte à l'agent survenu. L'attroupement dispersé, Anneke repartit avec son suiveur. Un moment, elle parut se résigner et ne plus vouloir se soucier de l'homme attaché à ses pas, mais elle ne put jouer bien longtemps son personnage d'indifférente et, vaincue, se résigna à prendre le tram de Wijnegem. De Beeckelaer ne l'avait pas lâchée qu'elle n'eût réintégré *La Blanche-Mouette*.

Ayant raccroché le combiné, de Herdt se demandait si la nervosité témoignée par Anneke trahissait l'exaspération d'une femme se sentant privée de sa liberté ou si, au contraire, il fallait y voir la preuve d'une panique naissante à la perspective de la découverte du meurtrier de Lauriks.

Le lendemain matin, l'inspecteur principal discutait de ces deux hypothèses avec Joris Pelckmans lorsqu'on le prévint que Van Neer demandait à être reçu. Le patron de la péniche ne s'était pas habillé. Il avait dû prendre brusquement la décision de venir à la Gildekamerstraat. Il regarda les deux policiers tour à tour, sans rien dire. De leur côté, les inspecteurs ne pipaient mot, sachant que la gêne de l'instant jouait en leur faveur. Enfin, Gustaaf se décida et s'adressa à Rik :

— Je suis venu à cause de la petite.

De Herdt feignit de ne pas comprendre.

— La petite ?

Le marinier ne fut pas dupe et, seule, une contraction des mâchoires traduisit son énervement.

— Ma fille Anneke.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Je veux que vous la laissiez tranquille !

— C'est-à-dire ?

— Que vous ne la fassiez plus suivre. Ce qu'elle fait ne vous regarde pas !

— Qu'en savez-vous ?

Du coup, la colère qui grondait dans le cœur de Gustaaf **éclata** :

— Mais enfin, bon Dieu, de quel droit vous mêlez-vous...

Rik l'interrompit sèchement :

— Surveillez vos paroles, monsieur Van Neer, et ne criez pas, sinon je vous prierai de sortir.

Dompté, Gustaaf reprit son calme.

— Vous vous croyez très malins, hein ?

— Je ne pense pas que l'opinion que nous avons de nous-mêmes vous regarde, monsieur Van Neer.

Pelckmans eut l'impression que le patron marinier allait balancer son poing dans la figure de l'inspecteur principal et il se demanda quelle serait l'attitude de son chef.

— Vous n'avez pourtant pas le droit de tout vous permettre, sous prétexte que vous êtes de la police ?

— Et vous, avez-vous le droit de ne pas dire ce que vous savez de l'assassinat de votre gendre, sous prétexte que vous êtes marinier ?

— Mais, à la fin des fins, en quoi ça regarde Anneke ?

— N'était-elle pas la femme du mort ?

— Elle ne l'était quasiment plus !

— Dans ce cas, pourquoi venait-il la voir sur la péniche ?

Gustaaf eut un geste d'impuissance.

— Il y a des choses...

Il était clair que les histoires d'amour dépassaient sa compréhension.

— Des choses qu'on ne règle pas à coups de poing ! Si Pat O'Lary avait porté plainte, vous seriez en prison à l'heure actuelle !

— J'y serais allé ! Tant que je vivrai, personne ne me manquera sur mon bateau !

— Alors, pourquoi gardez-vous ce matelot ?

— Parce que c'est un bon matelot.

— Vous me prenez pour un imbécile, monsieur Van Neer ?

Le marinier grogna :

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Parce qu'un père qui assomme l'amant de sa fille et le garde quand même auprès de lui et d'elle, c'est un curieux père, vous ne trouvez pas ?

— Ce sont mes affaires, non ?

— Nous pensons, excusez-nous, monsieur Van Neer, que ce sont aussi les nôtres.

— Et en quoi ?

— À cause de l'assassinat d'un nommé Joss Lauriks qui continue à nous intéresser beaucoup. Nous lâchons difficilement, monsieur Van Neer ; il serait plus sage pour vous de vous en persuader.

— Je vous répète que je sais pas qui c'est qui a tué mon gendre ! Que personne dans ma famille est au courant... Faut-il que je vous le chante, à présent ?

— Je voudrais vous croire mais, franchement, cela ne m'est pas possible !

— Vous allez continuer à embêter ma fille ?

— Je le crains.

— Je suis patient, mais il y a des limites ! S'il arrive un malheur...

— Mais il est déjà arrivé, le malheur, monsieur Van Neer.

Stoppé une fois de plus, il poussa un soupir :

— Lauriks a eu ce qu'il méritait.

— Je vous rappelle qu'il ne vous appartient pas de décider ce que vos semblables méritent ou ne méritent pas. Nous avons des juges pour cela. Au surplus, vous me permettrez d'ajouter que madame votre fille a, elle aussi, très vite oublié feu son époux et qu'elle montre une **fâcheuse** tendance à... disons, fixer son choix sur des hommes qui ne sont pas de tout repos. Je voudrais bien savoir ce qui l'y pousse ?

— C'est une fille sans volonté. À se demander comment elle peut être de moi ! Elle gobe tout ce qu'on lui raconte pourvu que celui qui le lui raconte soit assez joli garçon... C'était le cas de Joss... C'est le cas de Pat...

— Et vous êtes le complice de ces amours... assez singulières ?

— Moi ?

— Au lieu de cogner sur O'Lary, il eût été beaucoup plus simple de lui ordonner de mettre son sac à terre. Pour quelles raisons ne l'avez-vous pas fait ?

— Sans doute parce que je commence à me sentir vieux.

— Si j'en juge par l'état dans lequel vous avez mis l'irlandais, on ne le dirait pas ?

— C'est en dedans que je suis vieux, monsieur l'inspecteur. Vous êtes marié ?

— Non.

— Alors, vous pouvez pas comprendre.

— Je ne demande qu'à le faire.

Gustaaf secoua la tête.

— C'est pas possible. Quand Anneke est partie, la première fois, ils se sont tous mis contre moi... Oh ! pas de révolte ouverte, bien sûr, je l'aurais pas supporté et ils s'en doutaient. Mais le silence et des regards qui en disaient plus long que tous les reproches... Ma femme, elle me parlait quasiment plus et toujours elle pleurait. Anneke, c'était sa préférée, n'est-ce pas... Sans Anneke, elle trouvait plus de goût à la vie. Karel et Hilda, ils sont pas d'une nature causante, mais, jusque-là, on s'était bien entendu. Du jour où leur petite sœur a filé et que je lui ai interdit de venir nous voir, je suis devenu leur ennemi. C'est dur,

monsieur l'inspecteur, sacrement dur. Faut vous expliquer qu'ils se sont tous un peu sacrifiés pour Anneke, surtout Hilda... et la petite sœur disparue, tout ce qu'ils avaient fait, c'était pour rien. C'est à moi qu'ils en ont voulu au lieu de s'en prendre à elle. Alors, quand elle est venue me demander pardon, Anneke, j'ai bien été obligé de pardonner... et même de recevoir son salaud de mari. Un moindre mal, quoi, pour ne pas la perdre complètement.

Dans son fauteuil, Pelckmans avait la larme à l'œil et en oubliait de tirer sur sa pipe. Il commençait à se demander si on ne ferait pas mieux de lui ficher la paix à Gustaaf Van Neer. Ce costaud qui avouait sa faiblesse de pauvre type esseulé le remuait. Il en voulait presque à son chef de sembler ne pas comprendre la détresse du patron marinier. En effet, Rik ne paraissait pas très convaincu.

— Mais tout ça ne justifie pas que vous ayez gardé Pat O'Lary à votre bord, monsieur Van Neer ?

— Si, justement. Quand j'ai été au courant, j'ai vu rouge. Mettez-vous à ma place ? Tout recommençait ! J'ai flanqué une raclée à ce damné Irlandais, mais il m'a dit qu'il aimait ma fille et qu'il souhaitait l'épouser... Un vagabond ! J'y ai ri au nez et si Karel s'en était pas mêlé, je crois bien que je l'aurais tué. Quand je suis en colère, je connais plus ma force, c'est pourquoi je me suis presque jamais battu. O'Lary, parti à l'hôpital, ç'a été au tour d'Anneke... Je l'ai pas corrigée, malgré mon envie, parce que les autres, ils m'auraient pas laissé faire. Elle a crié qu'elle aimait son Irlandais et que, s'il partait, elle trouverait bien le moyen de filer à son tour, ou même de se ficher à l'eau si on l'enfermait sur la péniche. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Je voulais pas repasser par où j'étais passé. J'ai gardé O'Lary. On les mariera si la gosse s'entête. Après tout, c'est un bon matelot. Je crois qu'il s'entendra bien avec Karel, quand je serai plus là. Il vaut mieux que Lauriks, somme toute... Vous me prenez pour un lâche, hein ?

— Monsieur Van Neer, je n'ai pas à vous juger sur ce qui n'est pas de mon domaine.

— Je suis content que vous sachiez tous les deux... Maintenant, on va mieux s'entendre.

— On s'entendra encore beaucoup mieux si vous me confiez ce que vous savez sur la mort de votre gendre.

Pelckmans n'approuvait pas son patron, mais il admirait sa ténacité. Rien ne le détournait jamais de son but. Joris comprenait pourquoi on le considérait comme un policier de valeur. Au fond, il lui faisait aussi un peu peur. Gustaaf se leva pesamment :

— Je vois que je me suis encore trompé... Je pensais qu'en vous parlant franchement, vous vous rendriez compte que vous vous trompiez en supposant que je suis pour quelque chose dans la mort de Joss Lauriks.

— Vous ou un des vôtres...

Le marinier fit comme s'il n'avait pas entendu.

— J'ai été trop franc avec vous, monsieur l'inspecteur, en ne cachant pas le soulagement que la disparition de mon gendre apportait dans ma vie. J'aurais dû jouer les hypocrites et gémir sur sa mort... C'est pas dans ma nature. Si j'avais quelque chose à me reprocher, est-ce que je serais venu reconnaître son corps ? Rien ne m'y obligeait.

— Votre conscience...

— Ma conscience a autre chose à faire qu'à se soucier de gens comme ce voyou de Lauriks... Et puis, pourquoi vous me parlez toujours de lui ? Et Albrecht Gyssels ? On l'a pas tué, lui aussi ?

— Quand je tiendrai l'assassin de Lauriks, je tiendrai du même coup celui de Gyssels, monsieur Van Neer.

— En somme, je suis venu pour rien ?

— À qui la faute ?

Gustaaf reparti, les deux inspecteurs n'échangèrent pas tout de suite leurs impressions. Une sorte de malaise régnait entre eux. Enfin, Rik interrogea :

— Naturellement, vous n'approuvez pas mon attitude, Joris ?

— C'est-à-dire, chef...

— C'est-à-dire que vous êtes un sentimental et je m'étonne qu'une fille ne vous ait pas encore traîné à l'autel. Vous feriez un très bon mari et, sûrement, un excellent père de famille.

— Ne vous fichez pas de moi, vous savez bien qu'au bout de quinze jours, j'en aurais par-dessus la tête de rentrer toujours à la même heure et de ne plus pouvoir flâner dans les cafés ! Je suis trop vieux pour changer des habitudes auxquelles je tiens. Il n'empêche que le bonhomme m'a ému. il n'est pas heureux. Les siens ne sont pas à sa hauteur. Il est seul, quoi... et il en souffre.

— C'est le cas de tous ceux dont la personnalité et l'égoïsme ont écrasé complètement leur entourage.

— Vous ne croyez donc pas qu'il ait de la peine ?

— Je ne sais pas... Je crois surtout qu'il est inquiet. Il a peur qu'Anneke perde pied. Nous aurons gaspillé beaucoup de temps en ne nous attaquant pas à elle tout de suite.

— Alors, on continue à la harceler ?

— Plus que jamais. Vous me prenez pour un monstre, hein, Joris ?

— Je ne me permettrai pas...

— Ne mentez donc pas, mon vieux. Allez boire un verre et pensez un peu au corps mutilé de la morgue, au pauvre Albrecht et à sa femme. La pitié ne doit pas être à sens unique.

Pendant tout le voyage d'aller et retour à Liège, Anneke ne se montra pas une seule fois. Gustaaf la séquestrait-il ou la jeune femme, apeurée, restait-elle volontairement cloîtrée sur la péniche ? La surveillance n'en fut pas pour autant relâchée et le hasard voulut que ce soit Pelckmans qui fût témoin de la première sortie d'Anneke.

Ses compagnons habituels se rendant à la réunion d'un comité des sports dont il ne faisait pas partie, Joris resta seul après le repas pris en commun. Ne voulant pas se coucher tout de suite, il décida de s'offrir une bonne promenade qui le dégraisserait de tous les miasmes qu'il avait respirés en cours de journée. Parce qu'il aimait la mer et plus encore le monde des marins, il partit en direction du port, non sans passer par le Bludberg, quartier réservé, où derrière les fenêtres de leur rez-de-chaussée, des femmes fardées attendent de médiocres clients. Il était bien connu dans le coin, car il avait travaillé longtemps dans la police des mœurs avant de passer à la criminelle. Quand elles le voyaient, ces dames ne manquaient jamais de lui parler de l'époque où il s'affirmait un peu leur berger, veillant à la discipline des lieux et surtout à ce que des matelots, plus ou moins ivres, ne commettent point d'actes de brutalité. Dans la Burchtgracht, Pelckmans eut la surprise de rencontrer Karel Van Neer. Ce dernier fit semblant de ne pas le reconnaître. Il paraissait d'ailleurs, quelque peu pris de boisson. Sans doute, le garçon voulait-il, pour un soir, se donner l'illusion d'être son propre maître ? Joris le vit entrer chez une fille qui s'appelait Lena et qui avait déjà une solide carrière derrière elle. Si Karel était son client attitré, on pourrait peut-être recueillir quelques tuyaux, ces femmes s'entendant particulièrement à susciter les confidences de leurs hôtes d'un moment ?

La rencontre de Karel imposa à l'esprit de Pelckmans la péniche et le clan Van Neer. Il résolut d'aller faire un tour de leur côté.

Il repéra tout de suite *La Blanche-Mouette*. Une clarté diffuse filtrait à travers les rideaux de l'habitable. Dans la nuit, maintenant venue, quelqu'un se mit à chanter une vieille complainte hollandaise qu'il connaissait bien. Assis sur une bitte d'amarrage, il fumait sa pipe sans plus penser à rien, heureux de la douceur du moment présent, prêtant peu d'attention à la péniche et c'est pourquoi il ne remarqua la silhouette d'Anneke qu'au moment où elle se hâtait déjà vers le centre de la ville. Il emboîta aussitôt le pas à la jeune femme.

L'aimable veuve devait compter sur l'obscurité complice pour s'offrir une marche au grand air. L'immobilité involontaire du policier sur le quai l'avait sans doute trompée, car elle ne prenait pas la peine de se retourner, croyant sûrement avoir échappé à la surveillance constante dont elle était l'objet. Elle accusa brutalement le choc lorsque, au moment de prendre son billet au cinéma Pathé, de Kaysefle, elle vit le flegmatique Pelckmans se dresser devant elle.

— Alors, comme ça, on s'offre le cinéma, ce soir ?

La bouche ouverte, les yeux dilatés par la surprise et par la peur, incapable de répondre, Anneke regardait son interlocuteur.

— Ce n'est pas gentil d'abandonner ses vieux amis, madame Lauriks. Permettez-moi donc de vous tenir compagnie si vous n'attendez personne ?

Elle eut une sorte de râle. Joris allait s'apitoyer quand il songea à Herdt et se durcit.

— Vous me permettez de vous offrir un billet ?

— Non ! Non ! Non !

— Pourquoi ? Vous avez peur que votre papa l'apprenne ? À moins que vous ne craigniez la jalousie de votre marin ?

Les dents serrées, elle parvint à dire :

— Laissez-moi tranquille.

— Pas possible, ma petite dame !

Elle eut un haut-le-corps et vacilla comme si elle allait se trouver mal.

— Je n'en peux plus !

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues et Joris, remué par ce désespoir silencieux, la prit par le bras.

— Allons, allons, remettez-vous.

— Je n'en peux plus, je vous dis... Je suis à bout. J'aime mieux tout dire que de continuer à vivre comme ça !

Pelckmans tressaillit, comprenant qu'on touchait enfin au but ! Doucement, il passa son bras sous celui d'Anneke et, presque tendrement, il lui dit :

— Venez avec moi voir de Herdt. Je suis sûr que lorsque vous aurez soulagé votre conscience, vous vous sentirez beaucoup mieux.

Il aurait souhaité s'exprimer de façon moins banale, mais l'émotion le privait de sa façon habituelle. Elle le suivit, docile.

De Herdt restait très tard au bureau et il n'aurait pas su dire pourquoi. Peut-être, tout simplement, parce que ce bureau constituait son vrai foyer, celui où il se sentait le mieux chez lui. Par moment, il lui arrivait de penser à la retraite chaque jour plus proche et où il se retrouverait seul. Mais ce n'était pas tellement la perspective de cette solitude sans issue qui l'angoissait que de savoir qu'il ne pourrait revenir dans « son » bureau, s'asseoir dans « son » fauteuil qu'un autre occuperait. Rik n'appartenait pas à la catégorie de ceux qui font de bons retraités. Quand on frappa à la porte, il fut reconnaissant à l'importun qui l'arrachait à ses sombres pensées. Pourtant, sa voix manquait de son autorité coutumière quand il cria :

— Entrez !

Lorsqu'il vit Anneke, que Pelckmans poussait gentiment vers l'intérieur de la pièce, il se reprit et redevint le policier bien décidé à

résoudre son problème. Il devina la panique de la jeune femme et crut bon d'essayer de la calmer :

— Bonsoir, madame Lauriks.

Elle ne répondit pas, semblant ne s'occuper que de Joris qui l'installait dans son propre fauteuil. Bien qu'il n'eût aucune raison d'être gai, de Herdt sourit. La petite avait complètement bouleversé son faux cynique d'adjoint et il n'aimait guère les femmes qui font perdre la tête aux policiers.

— Chef, voilà Anneke Lauriks que j'ai rencontrée au moment où elle entrait au cinéma Pathé, sur le Kayserlei.

— Seule ?

Intrigué par la sécheresse du ton. Pelckmans bafouilla quelque peu.

— Bien sûr... au... autrement, elle ne serait pas venue jusque-là.

— Pourquoi ?

— Mais parce que... Parce qu'on l'en aurait empêchée.

— Qu'en savez-vous ?

— Rien, évidemment. Je le suppose.

— Gardez-vous des suppositions, Pelckmans. Vous êtes ici de votre plein gré, madame ?

— Oui.

Elle chuchota si légèrement sa réponse que Rik l'entendit à peine.

— Parlez plus fort, je vous prie.

Elle eut un regard vers Joris pour l'appeler au secours et le grand benêt se tortilla pour signifier à Anneke qu'il ne pouvait plus rien pour elle. De Herdt épiait leur manège et se dit qu'il serait sans doute temps de ramener Pelckmans sur terre.

— Je répète ma question, madame. C'est librement que vous êtes ici ?

— Oui, l'inspecteur n'a fait que m'accompagner.

— Très bien. À vous, maintenant, de me dire la raison de cette visite ?

— Je ne peux plus supporter d'être épiée, suivie...

— Je n'y puis rien. Je m'en suis déjà expliqué avec votre père. Je comprends que cela vous soit odieux, mais nous avons une tâche à accomplir et nous l'accomplirons sans égard pour qui que ce soit.

Il se leva.

— Si c'est tout ce que vous avez à me confier, vous pouvez rentrer chez vous.

Dans le fauteuil immense de Joris, elle paraissait plus frêle encore. On eût dit d'une petite fille se faisant gronder.

— Non... je suis venue pour... pour avouer.

— Avouer, quoi ?

— Que c'est moi qui ai tué Joss Lauriks, mon mari.

De Herdt ne cilla pas, tandis que Pelckmans poussait une exclamation de surprise. Pour lui éviter toute remarque imprudente, Rik ordonna :

— Joris, prenez la déposition de madame.

Et, froidement, comme s'il s'apprêtait à entendre une histoire des plus banales :

— Je vous écoute, madame.

— Mais puisque j'ai avoué !

— Ça ne suffit pas. Il faut nous dire pourquoi et comment vous avez assassiné votre mari. *Do you understand ?*

— Pardon ?

— Excusez-moi, une sotte manie. Alors, pourquoi avez-vous assassiné Joss Lauriks ?

— Parce qu'il m'a trompée, parce que je savais qu'il ne me laisserait jamais tranquille tant qu'il vivrait...

Elle s'exaltait en parlant et ne ressemblait plus du tout à une adolescente apeurée. Elle redevenait la fille de Van Neer.

— Cela a commencé huit jours après notre mariage. Nous n'avions pas d'argent pour aller dîner et Joss s'est confessé. Il m'a avoué qu'il avait menti pour pouvoir m'épouser et qu'il était sans situation. J'aurais dû partir immédiatement, mais je l'aimais et puis j'avais peur de papa.

Ce « papa », elle le prononça d'une voix où se mélangeaient le respect et la tendresse. Rik se demanda où elle avait puisé le courage de braver la colère de Gustaaf.

— Je me suis contentée de pleurer comme une sotte. Alors, il m'a cajolée, puis est parti. Quand il est revenu, nous sommes allés dans un restaurant où nous avons fait un bon dîner.

— Vous ne lui aviez pas demandé d'où venait l'argent ?

— Si, bien sûr !

— Et alors ?

— Il m'a expliqué que c'était un prêt consenti par des amis avec lesquels il allait bientôt travailler.

— Ces amis, les avez-vous vus ?

— Jamais.

— Et cela ne vous a pas étonnée ?

— Pas tout de suite. Joss m'avait installée dans une chambre d'hôtel et il s'absentait souvent pour de courts voyages. Il me racontait qu'il s'agissait d'une représentation. À chacun de ces retours, il avait pas mal d'argent. Nous étions pas malheureux.

— Et puis ?

— Un jour, intriguée par le fait que je ne lui voyais jamais de valise-échantillons, je l'ai suivi. Il est entré dans un café. Je m'y suis risquée quelques instants après lui, mais il ne se trouvait pas dans la

salle. En allant aux toilettes, j'ai entendu sa voix qui me venait de derrière une porte et, sans savoir pourquoi, j'ai eu peur et j'ai regagné mon hôtel aussi vite que j'ai pu. Le soir, quand il est rentré, je l'ai interrogé sur son emploi du temps. Il m'a menti et je le lui ai dit. Il l'a reconnu de bonne grâce en m'affirmant qu'il se sentait soulagé parce que cela le peinait de me raconter des histoires.

— En bref, il vous a avoué qu'il s'occupait de drogue ?

— Oui. En vérité, je ne savais pas trop ce que cela signifiait et pendant quelques mois, je ne me suis plus souciée de rien. Et puis j'ai appris, en lisant un article dans *Le Soir*, le mal que faisait la drogue et combien étaient criminels ceux qui en trafiquaient. Je crois que c'est à partir de ce moment-là que je n'ai plus aimé mon mari. Je l'ai supplié de renoncer à son métier, mais il m'a ri au nez. Hors de moi, je lui ai crié ce que je pensais de lui et il m'a frappée. Le lendemain, j'ai écrit à ma mère pour lui demander de me reprendre sur *La Blanche-Mouette*. J'ai attendu longtemps la réponse parce que le père a été difficile à convaincre et quand j'ai su que je pouvais rentrer chez nous, j'ai profité de ce que Joss était absent pour boucler ma valise et filer.

— Mais il vous a rejoint ?

— Oui, trois mois plus tard. Père a voulu le chasser, mais il m'a menacée de tout lui révéler de son trafic que je connaissais et dont je profitais. Notre péniche, pour moi, c'était le paradis retrouvé et j'ai pensé que si papa apprenait la vérité, il m'ordonnerait peut-être de partir. Je ne me sentais plus le courage de recommencer à vivre avec Joss, alors j'ai menti en faisant croire à mon père que j'aimais encore un peu Joss... C'est comme ça que j'ai accepté qu'il revienne de temps à autre, mais il me dégoûtait tellement que lorsqu'il apparaissait sur le quai, j'avais envie de me jeter à l'eau.

— En somme, vous le détestiez ?

— Je le haïssais mais, en même temps, je tremblais qu'il soit pris par la police parce que, alors, chez moi, on aurait tout su.

— Et pourquoi vous êtes-vous décidée à le tuer ?

— Parce qu'à sa dernière visite, comme je refusais une fois encore de l'accompagner, il m'a déclaré qu'il avait assez de cette situation, qu'il préférerait tout raconter à mon père – sûr que celui-ci ne le dénoncerait pas afin de n'être pas sali dans cette affaire – mais qu'il me ficherait dehors et que je serais bien forcée de partir avec lui si je désirais ne pas mourir de faim et qu'au surplus, partout où je tenterais de m'enfuir, il saurait me retrouver.

— Je comprends et j'espère que les juges témoigneront de l'indulgence à votre égard en raison du triste individu qu'était votre mari. Maintenant, il ne vous reste plus qu'à nous dire comment vous l'avez tué ?

Elle se remit à pleurer et de Herdt attendit patiemment qu'elle se

fût calmée.

— Allons, madame, un peu de courage. Nous avons presque fini.

Elle s'imposa un effort pour parler clairement, mais les sanglots brisaient sa voix.

— C'est affreux. Chaque fois que j'y pense, la nuit, je ne parviens plus à dormir. Je ferai n'importe quoi pour oublier.

— Même prendre un amant en la personne du matelot de la péniche ?

Elle rougit violemment.

— Je devine ce que vous pensez. Mais je vous supplie de comprendre que je ne suis pas assez forte pour vivre repliée sur moi-même. Père n'a pas pour habitude de s'inquiéter de nos soucis. Ma sœur Hilda ne parle à personne. Karel est un être fruste. Quant à ma mère, elle ne peut m'être d'aucun secours. Pat a compris mon désarroi sans en connaître la cause. Il a su me dire les mots qu'il fallait... et il est arrivé ce qui est arrivé... J'en ai honte. Je ne recommencerai plus, mais j'ai été heureuse que quelqu'un s'intéressât à moi. Je n'étais plus seule, vous comprenez ?

— Je ne suis pas qualifié pour vous donner mon opinion sur ce sujet ; revenons-en plutôt à la question du meurtre.

— Pour éviter que mon mari ne mette son projet à exécution et n'aille trouver mon père, j'ai fait semblant d'accepter, mais en lui disant qu'il fallait que je trouve un moyen pour abandonner de nouveau *La Blanche-Mouette* sans rompre avec les miens. Pour étudier la question, nous sommes sortis nous promener jusqu'à Herentals. Nous avons longé le canal. Joss ne savait pas nager et comme il s'amusait à marcher sur le bord, je l'ai poussé et il est tombé à l'eau. Il a crié et presque tout de suite il a coulé.

— J'ai cru que c'était fini, mais il est remonté à la surface, crachant de l'eau, et s'est accroché à la rive sur laquelle il a pu se hisser. Je m'étais éloignée, car j'étais persuadée qu'il me tuerait s'il parvenait à me rattraper. Je l'ai vu qui essayait de se mettre debout. Il n'a pas pu et il a roulé sur le sol. Je l'entendais haleter. Je me suis approchée tout doucement. Il avait les yeux fermés et était secoué par des hoquets qui faisaient venir de l'eau à ses lèvres. Alors...

— Alors ?

Anneke se cacha la figure dans ses mains en criant :

— Non ! Non ! Je ne peux pas !

Pelckmans voulut se précipiter vers elle, mais un coup d'œil sévère de Rik arrêta son élan.

— Reprenez-vous, madame, **nous** arrivons au bout.

— J'ai... J'ai pris une grosse pierre et je l'ai frappé plusieurs fois de toutes mes forces en pleine figure. Mais j'ai dû le tuer du premier coup, parce qu'il n'a pas poussé le moindre gémissement. Après, je l'ai

tiré par les pieds et je l'ai fait basculer dans le canal.

— Parfait. Vous avez tout noté, Joris ?

— Oui.

— Alors, veuillez relire sa déposition à madame.

Pelckmans fit ce qu'on lui ordonnait de faire et quand il eut terminé, de Herdt demanda :

— Vous êtes bien d'accord sur tout, madame ?

— Oui.

— Alors, signez votre déposition, je vous prie !

Elle se leva, s'approcha du bureau sur lequel la feuille était posée. Rik lui tendit son stylo, mais, au moment où elle s'apprêtait à signer, il lui prit le poignet.

— Vous savez ce que cela peut coûter de faire une fausse déposition ? Vous êtes considérée comme complice du criminel ?

Le regardant avec des yeux ronds, elle balbutia :

— Pour... Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce que vous avez menti. Vous n'avez pas tué Joss Lauriks. Qui donc cherchez-vous à protéger ?

Butée, elle répéta :

— Si, c'est moi qui l'ai tué... C'est moi qui l'ai tué...

— Et c'est vous aussi qui avez pendu Albrecht Gyssels ?

Elle ne répondit pas. Visiblement, elle n'avait pas songé au tenancier de *La fidèle Flamande*. Toute son histoire s'effondrait. Elle en prenait conscience et jetait aux deux inspecteurs des regards de bête traquée. Rik se fâcha :

— Partez, madame, et vite, avant que je ne me décide à vous faire enfermer pour vous être moquée de la police. Vous n'avez pas pu tuer Gyssels, car vous n'avez pas la force pour lever à bout de bras un homme de son poids. Vous n'avez pas tué Lauriks, car il était mort avant d'être jeté dans le canal. Si je vous ai laissé raconter vos calembredaines jusqu'au bout, c'est que je voulais avoir la certitude que vous veniez vous accuser pour empêcher que nous nous en prenions à quelqu'un d'autre ; cet autre que nous finirons par découvrir peut-être à cause de votre sottise démarche.

Lorsque Anneke fut partie en chancelant, de Herdt considéra Pelckmans en souriant :

— Elle a bien failli vous avoir, hein ? Il faut vous méfier de ces petites femmes fragiles, surtout quand c'est une Van Neer !

— Mais pourquoi a-t-elle fait ça, chef ?

— Je ne sais pas... Peut-être parce que c'est une fille qui aime bien son papa ?

CHAPITRE X

Depuis la comédie qu'Anneke leur avait jouée dans le bureau de la Gildekamerstraat, Joris Pelckmans éprouvait toujours une certaine inquiétude lorsqu'il se retrouvait en face de Herdt. Il se figurait que son supérieur le regardait d'un œil narquois et il enrageait d'être pris pour un imbécile. C'est entendu, on l'avait roulé, mais quoi ? Ce n'était pas la première fois qu'une femme faisait perdre son jugement à un homme. De fameux exemples tirés des temps bibliques venaient à la rescousse dans sa mémoire pour le rassurer un peu. Mais, la nuit, il ne pouvait s'endormir sans être la proie d'un cauchemar – toujours le même – où il se voyait conduisant à l'autel une blanche épousée qui, sitôt la bague au doigt, se transformait en une horrible mégère tandis que ricanait le prêtre qui se révélait être de Herdt. Il se réveillait les tempes moites, haletant et, pour tenter de retrouver son calme, il se jurait de s'accrocher au célibat comme à une ultime bouée de sauvetage. De plus, sa tendresse confuse pour Anneke, sa sympathie pour Gustaaf s'étaient muées en une hostilité profonde née de son amour-propre humilié et c'est lui qui, maintenant, s'acharnait contre le clan Van Neer, au point de surprendre Rik.

Sitôt qu'il entrait dans le bureau de son chef, et dès qu'il l'avait salué, il demandait :

— Alors, c'est aujourd'hui qu'on les coince ?

— Non, nous avons autre chose dont il faut nous occuper et puis, il n'y a rien de nouveau en ce qui les concerne.

— Mais si on les laisse tranquilles trop longtemps, ils finiront par tellement brouiller les pistes qu'on perdra toute chance de s'y retrouver !

De Herdt secouait la tête, impassible comme à son ordinaire et, une fois de plus, répétait :

— N'oubliez pas qu'entre les Van Neer et nous, c'est une lutte de patience. Selon la formule consacrée, la victoire reviendra à celui qui tiendra le dernier quart d'heure et ce dernier moment sera le nôtre, je vous en donne ma parole. Gustaaf nous connaît maintenant. Il ne se trompe pas sur notre apparent désintéressement. Il sait que nous ne le quittons pas de l'œil. C'est donc à lui de prendre l'initiative des opérations. Il y sera contraint. Nous attaquerons dès qu'il aura commis

l'erreur nécessaire. L'homme est trop sûr de lui. Il a le tort de nous avoir sous-estimés au début. Il a déjà fait bien des fautes, mais aucune qui me permette de mettre la main au collet du coupable. J'attends l'erreur définitive. Je ne suis pas pressé puisque l'affaire Van Neer ne pèse plus sur nos activités quotidiennes et que l'affaire Lauriks-Gyssels ne sera pas classée avant que je ne donne mon assentiment. J'ai la promesse du commissaire Freysen.

— Ma parole, chef, à vous entendre, on croirait que vous connaissez le coupable ?

De Herdt regarda son adjoint et, sans élever le ton, affirma paisiblement :

— Bien sûr que je le connais !

Stupéfait, Pelckmans contemplait l'inspecteur principal en se demandant s'il avait bien entendu.

— Vous le connaissez ? Et depuis quand ?

— Depuis hier soir.

Et, montrant des papiers empilés sur un coin de sa table :

— Depuis que j'ai enfin reçu les réponses aux questions que j'étais allé poser au cours de mon voyage-éclair.

— Où ?

— Permettez-moi de ne pas vous le dire encore.

— Donnez-moi au moins le nom du meurtrier ?

De Herdt secoua la tête en souriant :

— Plus tard !

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes en train de faire un excellent travail et que si je vous disais ce que je sais, vous en seriez troublé. Or, Joris, c'est en continuant d'agir comme vous le faites que vous pousserez Gustaaf à ce faux pas que j'espère et qui marquera la fin de l'aventure. Toutefois, je peux vous confier que j'ai écrit, entre autres, à un ami d'enfance perdu de vue depuis vingt-cinq ans.

— Dois-je comprendre que c'est lui qui vous a fait découvrir l'assassin de Lauriks ?

— Oui, mon vieux, mais il ne s'en doute pas, naturellement. Il ignore tout de nos histoires...

Maintenant, l'acharnement de Pelckmans répondait à un double motif. Il voulait prendre sa revanche sur Anneke qui l'avait si parfaitement trompé et il tenait à arriver au but en même temps que de Herdt, et même un peu avant si la chose était possible. Aussi, dès qu'il mettait un point final aux enquêtes dont on le chargeait, il reprenait sa chasse. On ne le voyait plus sur la Groenplaats et ses collègues l'imaginaient accaparé par d'autres soucis, des soucis où l'amour devait jouer un rôle important. Chaque fois qu'ils

rencontraient Joris dans les couloirs de la Police criminelle, les célibataires le soupçonnant de vouloir abandonner leur camp lui adressaient d'affectueux reproches tandis que les hommes mariés le félicitaient chaleureusement. Il ne répondait ni aux uns, ni aux autres.

Ayant appris le retour de *La Blanche-Mouette* à Anvers, Joris se hâta vers le Blutberg. Il pensait que cette belle brute de Karel devait être un garçon d'habitude et qu'il y avait bien des chances pour qu'il vînt retrouver Lena le soir même. Il était encore tôt et les rues du plaisir, désertes, présentaient cet aspect sinistre qu'elles ont dans toutes les villes du monde. Pourtant, les plus travailleuses de ces dames, si elles ne se montraient pas encore à leur fenêtre pour sourire aux passants, avaient déjà éclairé de lumières tamisées leur pièce d'accueil, où bien souvent un aquarium donnait au pauvre ensemble un faux aspect d'intimité. L'illusion régnait en maîtresse dans le Blutberg.

Patient, Pelckmans, en attendant l'obscurité, s'offrit un bon dîner sur le port et lorsqu'il jugea le moment venu, il retourna dans la rue où Lena tenait boutique. Maintenant, celle-ci se tenait à son poste. Elle salua l'inspecteur comme une vieille connaissance et marqua une réelle surprise lorsqu'il lui demanda d'ouvrir sa porte. Par habitude, elle mit devant sa fenêtre le rideau indiquant qu'elle était occupée, suscitant par là l'envie de ses voisines qui, dans l'ombre, n'avaient pas reconnu Joris et enrageaient de voir que Lena travaillait déjà.

En entrant chez la fille, il fut saisi à la gorge par une odeur écœurante faite de parfum bon marché et d'air confiné. Inquiète, Lena l'interrogea tout de suite :

— On a quelque chose à me reprocher chez vous ?

— Non, rassure-toi.

Incrédule, elle insista :

— Vous allez quand même pas me dire que vous venez me voir à titre de client ?

— Non plus.

— Alors ?

— J'ai un service à te demander.

Elle se fit plus réticente.

— Si je peux... ce sera avec plaisir.

— J'en suis sûr, Lena. Voilà, il s'agit d'un de tes... amis que je voudrais rencontrer. Il s'appelle Karel Van Neer. C'est un grand costaud qui n'a pas l'air bien malin.

La fille haussa les épaules.

— S'il fallait que je me les rappelle tous !

— Écoute, ce soir, je souhaiterais que tu t'arranges pour demander leur nom à ceux qui viendront te voir. Et si Karel Van Neer est de ceux-là, tu trouveras un moyen pour me le signaler.

— Comment ?
— Tu pourrais, sous prétexte d'arranger ton rideau, y accrocher quelque chose.
— Quoi ?
— Tiens, cette fleur blanche en nylon, par exemple ?
— C'est un cadeau.
— Je te ferai le même.
— Oui, mais celui qui me l'a fait, il m'aimait...
Elle poussa un soupir avant d'ajouter :
— Ça remonte à loin. C'était un Hollandais...
— Sois gentille, Lena, tu me raconteras ta vie une autre fois.
Elle eut une moue dégoûtée.
— Les hommes, rien vous intéresse. Ce type que vous cherchez, c'est pour l'embarquer ?
— Franchement, je ne sais pas.
— Parce que j'ai mon honneur et...
— Ça va, Lena. Tu ne peux pas me refuser ce que je te demande ; tu en es convaincue, pas vrai ?

— Ah ! les flics, vous êtes tous les mêmes !
— Les assassins aussi... Allez, ma belle, je me planque, et si mon gars te rend visite, j'attendrai qu'il soit sorti de chez toi.

Sans se soucier de la réponse de la fille, l'inspecteur quitta la maisonnette et s'en fut se coller dans l'encoignure d'une porte, chez une autre de ses amies que l'âge rendait à peu près totalement chômeuse. Il s'accota de la façon la plus confortable qu'il put trouver et la longue veillée commença.

En dépit de la rumeur de la rue et des lumières qui donnaient au quartier une sorte d'atmosphère de fête crapuleuse, Pelckmans, engourdi, glissait dans une paisible somnolence. L'habitude des « planques » lui avait appris à dormir debout, comme les chevaux. La propriétaire du lieu lui apporta une tasse de café bien chaud afin de le réveiller et, pour la remercier, il la força d'accepter un peu de cet argent qu'elle ne parvenait pratiquement plus à gagner. Levant sa tasse pour boire jusqu'à la dernière goutte, il aperçut la fleur blanche au rideau de Lena. Il faillit s'étrangler. Reposant tasse et soucoupe sur le rebord de la fenêtre, il se précipita. Au moment où il arrivait, la porte de la maisonnette qu'il surveillait s'ouvrit et il n'eut que le temps de se jeter contre le mur. Karel sortit, enfonçant sa casquette. Pelckmans colla à ses talons et, au passage, adressa un geste discret à Lena qui le guettait à travers **l'entrebâillement** du rideau.

L'un suivant l'autre, ils regagnèrent le Jordaeriskaaï qu'ils redescendirent en direction du Zuiderdock. Devant un estaminet dont la clarté des lampes venait, à travers l'imposte rouge, éclabousser le

trottoir, Karel s'arrêta, parut hésiter une minute et entra. Joris lui laissa quelque avance et pénétra à son tour dans l'établissement. Le fils de Gustaaf, appuyé au comptoir, buvait du genièvre. Pelckmans alla se placer à côté de lui, commanda également un genièvre et feignit de voir Karel pour la première fois.

— Tiens, monsieur Van Neer ! Je suis heureux de vous rencontrer.

— Pas moi.

Joris éclata de rire.

— Vous n'avez pas l'air de bonne humeur, ce soir ?

— Foutez-moi la paix, sale flic !

Au mot de flic, il se fit un silence parmi les buveurs et l'attention de tous se figea sur les deux hommes.

— Vous n'êtes pas poli, monsieur Van Neer.

— Si ça vous plaît pas, vous n'avez qu'à filer !

— Pas poli du tout.

— Vous avez compris, oui ? Ou si vous tenez à ce que je vous l'explique autrement ?

— J'y tiens, justement, monsieur Van Neer.

Joris eut le temps de voir venir le coup et il put en amortir le choc en détendant ses muscles et en penchant la tête de côté. Le poing de Karel ne l'atteignit ainsi que sur le côté du visage au lieu de le toucher en pleine face. Néanmoins, sa violence fut suffisante pour envoyer l'inspecteur à terre où il mit un moment à reprendre ses esprits. Le cafetier, affolé à l'idée de ce qui pouvait résulter pour lui de l'aventure, courut aider Joris à se relever tandis qu'il criait à Karel :

— Sortez ! Je ne veux pas de ces manières chez moi !

Remis sur ses pieds, Pelckmans se rendit compte que les autres le contemplaient avec un petit sourire aux commissures des lèvres. Bien qu'il fût grand et maigre, le policier était doué d'une force insoupçonnée dans un pareil gabarit. De plus, il avait appris à se battre contre les truands. Il écarta le cafetier.

— Laissez... Monsieur ne m'a pas encore donné l'explication demandée.

Karel le front bas, l'œil hargneux, le regardait venir vers lui.

— Vous en voulez un autre ?

— Chacun son tour, voyons, monsieur Van Neer !

De la pointe du soulier, Joris frappa violemment le tibia de Karel qui, poussant un gémissement de douleur, se baissa instinctivement vers sa jambe meurtrie. Mais, au même instant, Pelckmans relevait brutalement le genou tandis qu'il cognait de toutes ses forces sur la nuque de son adversaire. Assommé, le fils de Gustaaf s'écroula et un murmure admiratif salua ce beau coup. L'inspecteur saisit alors une carafe pleine d'eau sur le comptoir et en aspergea le visage tuméfié de Karel. Revenu s'appuyer au comptoir, Van Neer souffla bruyamment.

Dans l'intention évidente de l'exaspérer, Joris enchaîna :

— Et si nous reprenions notre conversation, jeune homme ?

Karel lui jeta un coup d'œil haineux tout en disant à voix basse :

— Vous feriez mieux de me laisser tranquille, je serais capable de vous tuer.

— Comme vous avez tué Joss Lauriks ?

Pelckmans s'attendait à la réaction et quand le marinier lui sauta dessus, il se tenait sur ses gardes. Ils échangèrent de furieux horions. Karel tapait en aveugle et Joris s'appliquait à esquiver du mieux qu'il le pouvait les rudes assauts, tout en frappant dès qu'il en avait l'occasion. Le patron, venu à la rescousse, reçut, d'entrée, une telle mornifle qu'il s'écroula, entraînant une table chargée de verres dans sa chute. Alors, tout le monde s'en mêla. On ne savait plus très bien sur qui on cognait et pourquoi, mais on y allait de bon cœur. Assis sur son séant, l'œil vague, le cafetier assistait à la destruction de son matériel. Avertis sans doute par un passant, deux agents firent irruption, déclenchant une ruée générale vers la sortie, ruée qui balaya les représentants de l'ordre. Karel était parmi les fuyards. L'inspecteur se lança à sa poursuite non sans avoir demandé à ses collègues d'avertir les postes et d'envoyer immédiatement du monde devant *La Blanche-Mouette* pour empêcher le marinier de s'y réfugier.

Karel courait vers l'asile familial, mais lourd, peu habitué aux exercices de la vélocité, il perdait du terrain sur Joris dont les longues foulées couvraient une distance énorme. Il se crut sauvé quand il arriva avec une cinquantaine de mètres d'avance au dock où était amarrée la péniche mais, très vite, il distingua des agents qui l'attendaient et dressaient une barrière infranchissable entre *La Blanche-Mouette* et lui. Il eut un gémissement apeuré et se jeta dans la Museumstraat, tourna dans la Versanchingstraat, reprit le Vlaamsekai pour s'engouffrer dans la Pourbusstraat qui le ramena dans la Versanchingstraat. Affolé, il n'avait pas l'idée de s'écarter de *La Blanche-Mouette*, pareil au gibier qui, en dépit des chiens le poursuivant, se persuade que le salut est près des siens et seulement là. Des agents cyclistes rejoignirent Pelckmans essoufflé et, le dépassant, rattrapèrent Karel dans la De Burburstraat. Le fils de Gustaaf se retourna pour faire front, mais un des agents, profitant de l'élan de sa machine, lui sauta aux épaules en voltige et tous deux s'écrasèrent sur le pavé. Ses camarades arrivèrent et quand Pelckmans surgit à son tour, la lutte était terminée. Le fugitif, menottes aux poignets, le visage en sang, hébété, dodelinait de la tête comme un bœuf assommé. Un agent essayait d'arrêter l'hémorragie nasale d'un de ses collègues dont Karel avait aplati le nez.

De Herdt releva la tête, étonné par le piétinement qui, en dépit de l'heure tardive, emplissait le couloir. Lorsqu'il vit Joris entrer dans son

bureau, précédant un homme enchaîné, à la figure tuméfiée, et que deux agents encadraient, il se dressa, ne comprenant pas ce que cela signifiait. Les marques de coups que portait son adjoint l'intriguèrent à un point tel, qu'oubliant son impassibilité coutumière, il s'exclama :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe, chef, que M. Karel Van Neer a voulu jouer les gangsters américains et que, s'il avait été armé, cela aurait fait du vilain !

Se retournant, il tira le prisonnier en pleine lumière. Il n'était pas beau à voir, le taciturne Karel. De Herdt en siffla de surprise.

— Par exemple !... M. Karel Van Neer. Qui aurait cru une chose pareille ?

Il fit signe aux agents de se retirer et lorsqu'ils ne furent que tous les trois, il ordonna :

— Enlevez-lui les menottes, Pelckmans.

— Mais, chef, vous ne craignez pas que... ?

— Non. M. Van Neer a retrouvé son calme et il va nous expliquer ce qui est arrivé.

Vexé, Joris observa d'un ton aigre qu'il était mieux à même de le faire.

— Non, Joris, je préfère que ce soit M. Van Neer. Asseyez-vous, monsieur Van Neer.

Il fallut que Pelckmans poussât assez rudement Karel dans le fauteuil pour qu'il obéisse. Lorsqu'il lui eut enlevé les menottes, il se mit un peu sur le côté, bien décidé à ne pas quitter le prisonnier de l'œil et prêt à lui sauter dessus au moindre mouvement suspect.

— Alors, monsieur Van Neer, je vous écoute ?

Mais la courtoisie glacée de l'inspecteur principal semblait laisser Karel aussi indifférent que la bataille du bistrot. Il paraissait complètement abruti. Un instant, Rik pensa qu'il souffrait peut-être d'un traumatisme cérébral.

— Voyons, Karel, tous les rapports qu'on m'a faits vous peignent comme un garçon paisible, n'ayant jamais eu affaire à la justice. Qu'est-ce qui vous a pris tout d'un coup de vous transformer en sauvage et de frapper l'inspecteur ? Vous savez que c'est très grave ? Cela peut vous valoir quelques mois de prison ! Vous n'y avez jamais été en prison, n'est-ce pas ?

Karel secoua la tête.

— On ne s'y trouve pas très bien, surtout lorsqu'on est habitué à vivre au grand air. Ce sera plus dur pour vous que pour les voyous de la ville. Entre quatre murs toute la journée...

Le marinier se dressa avant que Pelckmans n'ait eu le temps de l'empoigner :

— Je veux pas aller en prison !

Déjà, Joris le forçait à se rasseoir. Karel se laissa faire sans résister, puis d'une voix morne, il déclara :

— Et puis, si, je préfère aller en prison plutôt que...

Il s'arrêta net. De Herdt insista gentiment :

— Plutôt que... ?

L'homme hésita avant de lâcher d'un trait :

— Plutôt que de me cacher, de me sentir surveillé, de plus arriver à dormir.

— Et depuis quand ne pouvez-vous plus dormir ?

Karel resta un instant silencieux, regarda les deux hommes, lorgna la porte et Joris, qui surprit son manège, se ramassa sur lui-même.

— Depuis que j'ai tué mon beau-frère.

On entendit le tic-tac de la pendule qui égrenait les secondes. Joris retenait sa respiration.

Comme si la chose lui parût toute naturelle, de Herdt n'éleva pas la voix pour demander :

— Parce que c'est vous qui avez tué Joss Lauriks ?

— Oui.

— Mais ça ne nous dit pas pourquoi vous vous êtes battu avec l'inspecteur ?

— Je sais pas. J'ai les nerfs ébranlés. J'ai envie de cogner sur tout le monde. Je peux plus vivre comme ça. Alors, tout à l'heure, quand il est venu m'embêter au moment où je ne pensais plus à mes misères, ça a été plus fort que moi. Il me semblait que si je le démolissais, c'est mes misères que je démolirais en même temps. Bien sûr, c'était idiot.

— Idiot et dangereux.

Karel haussa les épaules :

— Oh ! dangereux... Avec le meurtre de Lauriks, je paierai le maximum, alors...

— Vous n'aimiez guère votre beau-frère si j'en juge par l'espèce d'indifférence que vous témoignez à l'égard de sa disparition ?

— Il me dégoûtait. C'est pas lui que je regrette, mais mon geste.

— Et pour quelles raisons vous dégoûtait-il ?

— Parce que c'était pas un homme de chez nous.

— Curieux motif ! Si l'on devait assassiner tous ceux qui ne nous ressemblent pas, ce serait un véritable massacre !

— Et puis la manière dont il traitait ma sœur...

— Qu'en saviez-vous ?

— Elle me l'a dit.

— Étrange... Elle nous a affirmé le contraire et c'est justement cette impossibilité à se confier, cette solitude morale qui l'ont poussée dans les bras de Pat O'Lary.

— Anneke est un peu folle. C'est une femme.

De Herdt reconnut l'accent de mépris de Gustaaf quand il parlait

de l'autre sexe.

— Karel, j'ai la conviction que vous nous racontez des histoires. Je veux la vraie raison de votre crime !

Il ne répondit pas tout de suite et les autres guettaient ce qu'il allait dire.

— Bon... C'est à cause d'une scène qu'il a eue avec le père.

Du moment que Gustaaf entrait en scène, on approchait sans doute de la vérité.

— Voilà. J'étais en train d'enfoncer un coin d'acier dans une bille de bois pour l'éclater quand j'ai entendu qu'on s'engueulait. Je suis allé voir. C'étaient le père et Joss. Cette ordure, il lui en racontait de toutes les couleurs et je me demandais bien pourquoi le père, il restait assis dans son fauteuil sans bouger. Personne encore lui avait parlé comme ça ! Alors, j'ai fait le tour tout doucement et j'ai vu que Joss tenait un revolver dont il menaçait le père. Ma masse à la main, j'ai ouvert la porte sans qu'il m'entende et je m'apprêtais à lui en flanquer un bon coup sur le crâne quand, alerté sans doute par le visage du père, il s'est retourné, mais j'ai tapé avant qu'il n'ait eu le temps de tirer. Seulement, au lieu de recevoir la masse sur le crâne, il l'a prise en pleine figure. J'ai entendu craquer tandis qu'il vacillait sur ses jambes. Alors, j'ai perdu la tête et j'ai cogné, cogné jusqu'à ce que le père soit parvenu à m'arrêter. Ça a pas été tout seul parce que s'il est costaud, je le suis aussi.

Il y avait de l'orgueil dans cette dernière réflexion.

— Ensuite ?

— On se trouvait seul sur le bateau, le père et moi. Les autres, elles se promenaient. Pat ne s'était pas encore présenté. Le père a enroulé le cadavre dans une bâche et moi j'ai bien lavé le parquet. À la nuit, on a attendu que les femmes soient couchées et puis on a emporté le... Enfin, le paquet jusqu'à Herentals.

— Personne ne vous a vus ?

— Je ne crois pas. D'ailleurs, ça n'avait pas d'importance, puisque, de toute façon, ç'aurait été des marinières.

— ... Et que les marinières ne dénoncent pas l'un des leurs ?

— Sûrement pas ! Voilà, j'ai tout avoué, monsieur l'inspecteur. Je regrette pas ce que j'ai fait parce que Lauriks, c'était moins que rien. Quand je serai parti, on respirera mieux sur *La Blanche-Mouette*.

— Parti où ?

— En prison d'abord, après...

— C'est tout ce que vous avez à nous dire ?

— C'est tout, sauf que pour l'inspecteur, là, je lui demande pardon, mais j'ai expliqué... Je savais plus ce que je faisais.

— Parfait. Vous avez tout noté, Pelckmans ?

— Je crois, chef.

— Alors, donnez lecture à Karel Van Neer de sa déposition.

Joris lut lentement, beaucoup moins nerveux que lorsqu'il infligeait la même épreuve à Anneke, et puis il commençait à en avoir assez des Van Neer. La lecture terminée, de Herdt interrogea :

— Rien à ajouter ?

— Non, tout y est.

— Dans ce cas, vous n'avez plus qu'à signer.

Sans une hésitation, Karel signa. Il paraissait plus détendu. Rik appela les deux agents qui attendaient dans le couloir.

— Remettez-lui les menottes.

Et, tourné vers le marinier, il ajouta :

— Karel Van Neer, je vous arrête pour coups et blessures, rébellion contre les agents de la force publique. Emmenez-le !

Penaud, Karel ajouta :

— Et puis, il y a le meurtre de Lauriks ?

— Pour ça, nous verrons. N'ayez crainte, vous ne perdrez rien pour attendre et si vous êtes vraiment l'auteur de ce crime...

— Mais j'ai avoué...

— Pas suffisant !

L'assurance de Karel s'était quelque peu estompée lorsqu'il sortit entre les deux agents.

— Chef, vous n'allez pas me dire que celui-là aussi nous a menti ?

— Bien sûr que si, Pelckmans. Il ment comme mentait sa sœur.

— Mais ça devient idiot ! Pourquoi cette comédie ?

— Toujours pour la même raison. En fixant l'attention sur eux, ils veulent nous empêcher de regarder ailleurs.

— Ça ne rime à rien !

— Dans l'esprit du meneur de jeu, si. Voyez-vous, Joris, quand on instruit une affaire policière, on ne rencontre d'habitude que des innocents et on se donne un mal de chien pour essayer de trouver un coupable. Ici, il n'y a plus d'innocents, seulement des coupables ! C'est aussi ennuyeux, peut-être même davantage.

— Anneke comme Karel risquent gros ou risquaient gros ?

— Pas du tout. Outrage à magistrats, tout au plus. Comprenez que, s'accusant à plusieurs, ils nous plongeaient dans l'obscurité totale. Pourquoi arrêter celui-ci plutôt que celui-là ? Non, non, celui qui conduit cette partie est un homme astucieux, c'est la raison pour laquelle je n'arrêterai pas sous l'inculpation d'assassinat un membre de la famille Van Neer, parce que c'est ce qu'elle veut, et je tiens à connaître la raison de ces pseudo-sacrifices. Quoique, à la vérité, je comprene bien leur plan.

— Qu'est-ce qui vous fait croire, chef, que Karel a menti comme Anneke ?

— Pas comme Anneke, mieux qu'Anneke. Il avait réponse à tout ; il savait que Lauriks était mort avant de tomber dans le canal. Anneke ne s'était pas suffisamment renseignée. Je la soupçonne d'avoir agi de sa propre initiative. C'est la plus fragile des Van Neer ; elle a perdu la tête et c'est à cause d'elle que toute cette belle, cette intelligente combinaison est par terre. Si Karel était venu le premier, j'aurais peut-être bien donné dans le piège, mais après la démarche de sa sœur, je me méfie.

— Pourtant, chef, rien ne vous permet d'affirmer que Karel n'a pas dit la vérité ?

— Aucun détail précis, d'accord, et, pourtant, je suis persuadé qu'il n'est pas le criminel. Voyez-vous, un homme ne change pas de caractère aussi brusquement, surtout à cet âge. Or, tous ses amis ont été unanimes pour souligner la patience de Karel, le bon garçon que son père continue à effrayer comme au temps de son enfance. D'un bout à l'autre du canal, on ne se souvient pas d'une « batterie » à laquelle le fils Van Neer aurait pris part. Et voilà que, tout d'un coup, sans autre motif qu'une hypothétique mauvaise humeur, il s'en prend à un inspecteur de police qu'il n'hésite pas à frapper brutalement, à des agents ? Allons donc ! Il a trop forcé la note, comme tous les amateurs... Si Karel était de ces brutes dont le seul plaisir est de cogner, vous seriez sans doute à l'hôpital, Joris, car il doit être au moins aussi fort que son père. On ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il a joué un rôle et qu'il n'est venu ici que pour effacer l'échec d'Anneke. D'ailleurs, vous avez pu vous rendre compte combien ce soi-disant furieux était calme ? Combien ce taciturne était bavard ? Combien ce sauvage était doux, puisqu'il vous a même demandé pardon ?

— Et combien il était déçu de ne pas être accusé d'assassinat ?

— Vous en convenez ?

Pelckmans, agité, marchait dans le bureau à grandes enjambées. On eût dit d'un échassier du zoo attendant impatiemment l'arrivée du gardien lui apportant son déjeuner. Les mains dans les poches, il agitait les bras tout en parlant et ce geste imposait encore plus l'idée d'un marabout ou d'un héron. Suspendant ses allées et venues, il s'arrêta devant le bureau de Rik et cria plutôt qu'il ne demanda :

— Mais, enfin, à quoi tout cela rime-t-il ?

— Le criminel nous sent approcher et il nous jette des obstacles dans les jambes pour tenter de nous arrêter. Pas plus compliqué, Joris ! Mais, quoi qu'il fasse, quoi qu'il tente, c'est fini, il a perdu, et je suis convaincu qu'il s'en rend parfaitement compte. S'il continue, ce n'est plus que pour l'honneur... si je puis dire.

— S'il continue ? Vous voulez insinuer que nous allons encore recevoir des personnes s'accusant du meurtre ?

— Je l'espère bien ! Des personnes, c'est peut-être beaucoup dire,

mais, enfin, encore au moins une ou deux.

— Et ça n'a pas l'air de vous ennuyer ?

— Au contraire, je serais déçu si on ne venait plus me voir pour m'avouer qu'on a tué Joss Lauriks, car cela démontrerait que je me suis trompé dans mes calculs et je n'aime pas me tromper.

En dépit de l'heure avancée, de Herdt, en entrant dans la Josenstraat où il logeait, s'étonna de voir qu'il y avait encore de la lumière chez sa propriétaire, la veuve Mooring. Ce n'était pas dans les habitudes de la bonne dame de veiller et il se demanda si, par hasard, cette robuste septuagénaire ne serait pas malade. Il hésitait, ne sachant s'il pouvait ou non se permettre de frapper pour s'enquérir de sa santé. Mais il n'eut pas à hésiter bien longtemps, car à peine se trouvait-il dans le vestibule, après avoir refermé comme à l'ordinaire la porte d'entrée avec d'infinies précautions pour ne pas réveiller les autres locataires, que Mme Mooring – qui devait guetter son retour – l'appela :

— Monsieur de Herdt ?

Rik s'approcha.

— Quelque chose qui ne va pas, madame Mooring ?

— Il y a plus de deux heures qu'une personne est venue vous demander. Elle tient absolument à vous parler et j'ai cru plus correct de la faire attendre chez moi que de la laisser seule dans votre chambre. Elle a l'air très comme il faut.

C'était bien la première fois qu'une femme venait chez lui et, sur le moment, il hésita sur ce qu'il convenait de faire. Mme Mooring le tira d'embarras :

— Si vous voulez me suivre ?

L'inspecteur suivit son hôtesse dans une courte entrée dont les murs s'ornaient de photographies et d'abominables souvenirs de voyages, puis dans un salon auquel il ne prêta pas l'attention amusée qu'il lui accordait toujours quand il y venait régler son terme, car, du premier coup d'œil, il reconnut, assise, le buste droit sur un fauteuil couvert de reps rouge, Hilda Van Neer. À son entrée, elle se leva :

— Vous m'excuserez d'avoir forcé votre porte, monsieur l'inspecteur, mais je ne me suis pas senti le courage de me rendre à votre bureau.

— Comment avez-vous eu mon adresse ?

— J'ai fait croire au concierge que j'étais votre parente.

— Et... vous ne pouviez pas attendre jusqu'à demain ?

— Non, parce que j'ai appris ce qu'a fait cet imbécile de Karel, après la démarche de cette sotte d'Annette.

De Herdt, bien qu'il estimât fort Mme Mooring, ne tenait pas à ce qu'elle assistât à l'entretien.

— Eh bien ! mademoiselle, nous allons nous rendre dans ma chambre, si vous le voulez bien.

La veuve Mooring pinça les lèvres. Elle adorait se mêler de ce qui ne la regardait pas et la vie privée de Rik de Herdt l'intriguait depuis des années. Un instant, elle crut que cette jeune femme sévère, un peu commune, représentait l'existence secrète de de Herdt et, en la recevant chez elle, elle avait espéré apprendre quelque chose qui la renseignerait sur un pensionnaire qu'elle prisait beaucoup, mais dont l'excessive discrétion l'irritait comme une offense personnelle. Au ton qu'ils employaient, Mme Mooring était bien forcée de convenir que ces deux-là ne se connaissaient qu'à peine. Il s'avérait impossible d'imaginer entre eux un roman. La veuve était friande d'histoires d'amour. Toutefois, elle aurait bien voulu savoir ce que cette femme austère désirait confier à de Herdt et, malgré son sourire, elle enrageait d'être mise tout de suite à l'écart. Elle accepta assez froidement les excuses de Rik pour l'avoir obligée à veiller. Lorsque le couple eut disparu, Mme Mooring, avant de regagner sa chambre, s'arrêta un moment devant les photographies et les petits objets du vestibule. Le passé depuis longtemps lui ouvrait un refuge lorsque le présent la décevait.

Hilda Van Neer cadrait parfaitement avec le décor de la chambre où l'inspecteur l'accueillait. Tout y paraissait solide et dénué de grâce. Pas de place pour les frivolités. De Herdt jugeait inutile d'avoir sous les yeux ces brimborions dont la plupart des gens encombre les pièces où ils vivent, pas plus qu'Hilda n'estimait nécessaire de se rendre plus séduisante par l'emploi de ces artifices dont usent presque toutes les femmes.

La fille de Gustaaf installée dans un dur fauteuil de cuir noir, de Herdt prit place à sa table de travail.

— J' imagine, mademoiselle, qu'une démarche aussi insolite se justifie par quelque raison grave ?

— Très grave, monsieur l'inspecteur.

— C'est-à-dire ?

— J'avoue avoir tué mon beau-frère, Joss Lauriks.

Si elle espérait surprendre le policier, Hilda dut être déçue, car il ne bougea pas, se contentant de souligner :

— Vous aussi ?

— Pardon ?

— Vous êtes le troisième membre de votre famille qui se reconnaît coupable du meurtre de Lauriks.

— Mais, moi, c'est vrai...

— Tandis que les deux autres ?

— Ils ont menti pour essayer de me sauver !

— Vraiment ?

— Vous n'avez pas l'air de me croire ?

— Ce que je crois, mademoiselle, c'est que, par rapport aux deux autres, vous semblez plus capable de remplir le rôle dont vous vous accusez. Anneke n'a pas le sang-froid nécessaire et Karel ne me paraît pas de taille à prendre une telle décision.

— Vous avez raison, et puis, moi, j'avais un motif.

— Lequel ?

Elle hésita et très vite :

— J'avais aimé Joss Lauriks.

De Herdt faillit être impressionné par la souffrance qui résonnait dans cet aveu.

— Et lui, il vous aimait ?

— Il me l'a laissé supposer.

— Vous n'êtes pourtant pas quelqu'un à qui on doit pouvoir en conter ?

— Si... dans certains cas et sur certains sujets. Je ne suis pas jolie et cela explique bien des choses.

— Mais encore ?

— Je vous demande pardon si je vous choque.

— Mademoiselle, j'ai vingt ans de métier. Je ne pense pas que quoi que ce soit puisse encore me choquer... Parlez donc librement. Cependant, permettez-moi une remarque : vous vous exprimez d'une tout autre façon que vos parents, je veux dire d'une manière moins fruste.

— J'ai mon brevet. Je voulais être institutrice. Malheureusement pour moi, si je n'étais pas belle, j'ai toujours été forte. Au travail, je valais presque un homme. Ma présence sur la péniche rendait inutile un matelot. Mon père, qui ne comprend pas qu'on puisse souhaiter vivre ailleurs que sur l'eau, m'a obligée à interrompre mes études.

— Pourquoi avez-vous obéi ?

Elle le regarda, étonnée :

— Désobéir au père ?

De Herdt comprit qu'il touchait là à une sorte de religion aveugle et qu'il était inutile d'insister davantage.

— Revenons à Lauriks, voulez-vous ?

— Aucun garçon ne prêtait attention à moi. Dans les bals, on me laissait de côté. Oh ! bien sûr, si j'avais voulu un marinier, c'eût été possible. Chez nous, la santé et le courage comptent plus que la figure. Mais je souhaitais épouser quelqu'un de la ville. Ceux que je rencontrais dans les bals préféraient les petites femmes menues, coquettes comme ma sœur Anneke. Bien qu'il s'en défende, mon père est très fier de sa dernière fille. On l'a toujours traitée comme une princesse : de jolies robes, pas de besogne fatigante ou salissante. Moi, j'aidais à rentrer le charbon pendant qu'elle brodait ses combinaisons.

— Je vois.

— Non, monsieur l'inspecteur, vous ne voyez pas. Je ne suis pas jalouse d'Anneke et, moi aussi, je la gâtai jusqu'au jour où j'ai rencontré Joss. Ce soir-là, Anneke, malade, était restée couchée. Je ne saurai jamais pourquoi Joss m'a fait la cour. Il m'a embrassée ! La première fois que pareille chose m'arrivait ! J'ai cru tout de bon que ça y était, que j'allais pouvoir échapper aux canaux... On s'est revu au hasard de nos étapes. Je suis devenue sa maîtresse et puis Anneke s'est montrée...

— Alors ?

— Alors, je n'ai plus compté. J'ai tenté d'expliquer à ma sœur ce que Joss représentait pour moi, mais elle était tellement habituée à ce qu'on satisfasse ses moindres caprices ! Je me suis lâchement adressée à mon père pour lui suggérer de se méfier de Lauriks et comme il a confiance en mon jugement, il a très mal reçu le prétendant à la main d'Anneke. Ainsi, c'est à cause de moi qu'Anneke s'est enfuie de *La Blanche-Mouette*. J'avais des remords et lorsque la petite a demandé à revenir, j'ai tout fait pour convaincre père. Il a été long à se décider, mais, en vérité, je crois que, dès le début, il était prêt à pardonner, tant sa cadette lui manquait. Quand elle est revenue, j'ai goûté une sorte de basse satisfaction. Elle n'avait pas été heureuse avec celui qu'elle m'avait volé. Et puis, Joss a réapparu. Il m'a avoué s'être trompé, que j'étais vraiment la femme de sa vie. Bref, je me sentais si heureuse, j'avais tellement besoin de le croire que je lui ai cédé de nouveau... Je vous dégoûte, n'est-ce pas ?

— Bah ! C'est une très vieille histoire, vous savez ? Continuez.

— Je me suis vite aperçue que je ne représentais pour Joss qu'une distraction et, qu'en aucun cas, il n'entendait se séparer de sa femme. Autant je l'avais aimé, autant je me suis mise à le haïr. En le tuant, c'est Anneke et moi-même que j'ai vengées !

Elle resta un moment silencieuse, laissant s'apaiser l'émotion qui la soulevait.

— Voilà. Maintenant, vous savez tout.

— Presque...

— Presque ?

— Il me faut encore apprendre comment vous vous y êtes prise pour l'assassiner ?

— Il était sorti avec Anneke et ils avaient emmené maman. Mon père se trouvait chez un de ses employeurs. Je gardais la péniche avec Karel, qui ne tarda pas à aller boire un verre chez Gyssels. Joss est revenu seul. Je l'ai supplié de m'emmener. Alors, il m'a ri au nez et m'a demandé si je m'étais quelquefois regardée dans une glace, que jamais il n'avait éprouvé pour moi autre chose que du désir. Enfin, tout ce qu'un voyou peut dire à une pauvre fille qui rêvait d'être aimée. Il se croyait tellement sûr de lui, l'imbécile ! Peut-être que s'il n'avait pas ri en me voyant pleurer... Mais il a ri ! Et je suis devenue folle. Empoignant le marteau dont je m'étais servie avant son arrivée pour ajouter un rayonnage à mon armoire, je l'ai frappé de toutes mes forces en plein sur le front. Il a ouvert des yeux immenses... Je ne sais pas si je l'ai tué du premier coup, car je me suis acharnée sur ce visage maudit. Lorsque j'ai retrouvé mon sang-froid, je me suis mise à hurler comme une bête devant l'horrible spectacle. Karel, qui rentrait, m'a entendue. Il s'est précipité. À nous deux, nous avons empaqueté le corps et l'avons descendu dans la cale derrière le charbon. Moi, j'ai remis ma chambre en ordre. Pendant la nuit, nous l'avons emporté vers Herentals.

— Et personne ne vous a vus ?

— Si, Gyssels. Seulement, on avait confiance en lui jusqu'au jour où votre inspecteur est venu. Il a tout de suite perdu pied, le pauvre Albrecht. Il a fallu s'en débarrasser. Il ne se méfiait pas de moi. J'ai pris mes risques et, pendant que vous étiez près de votre adjoint, que Karel avait assommé, je l'ai étranglé avec une corde. Après, mon frère m'a aidée à le pendre pour faire croire à un suicide. J'ai pleuré, car j'aimais bien Gyssels et, si j'avais été seule en cause... Mais, il y avait Karel et les autres...

— En somme, vous êtes une criminelle endurcie ?

— Peut-être.

— Vous aurez du mal à vous en tirer devant les juges ?

— Je ne veux pas m'en tirer.

— Écrivez-moi un papier comme quoi vous vous reconnaissez coupable du meurtre de Joss Lauriks et de celui de Gyssels. Venez à cette table, il y a tout ce qu'il faut pour écrire. Et n'oubliez pas de signer.

Pendant qu'Hilda Van Neer rédigeait la déclaration qui devrait la condamner à la détention perpétuelle, de Herdt l'observait. Elle ne paraissait pas le moins du monde émue, à l'encontre de sa sœur et de son frère au moment de leur aveu. Rik estima que c'était elle qui ressemblait le plus à son père. Lorsqu'elle eut terminé, Hilda tendit le papier à de Herdt qui le prit. Elle demanda :

— Et maintenant ?

— Maintenant, vous allez regagner *La Blanche-Mouette*, dont je vous défends de sortir sans ma permission.

— Vous ne m’envoyez pas en prison ?

— Vous tenez tant que cela à y coucher dès cette nuit ?

— Non, mais je croyais...

— Ce que vous croyiez n’a aucune importance.

Il la reconduisit jusqu’à la porte. Au moment où elle s’apprêtait à sortir, il la tint par le bras :

— Vous êtes, après tout, moins intelligente peut-être que je ne me le figurais, mademoiselle Van Neer.

Vexée, elle se redressa :

— Pourquoi ?

— Parce qu’une fille vraiment intelligente ne m’aurait pas sous-estimé à ce point.

— Ce qui veut dire ?

— Que jusqu’à preuve du contraire, je ne crois pas un mot de votre histoire. Vous pourrez le dire à celui qui vous envoie. Bonne nuit !

Désormais, c’était une habitude et, chaque fois qu’on signalait *La Blanche-Mouette* aux environs d’Anvers ou dans le port même, Pelckmans se rendait près de la péniche. L’inspecteur réglait son existence en raison des passages des Van Neer aux différentes écluses du canal. Il les suivait par la pensée tout au long de leur lent carrousel sans cesse recommencé. Et, parce que *La Blanche-Mouette* venait de s’amarrer à Wijnigem, Joris gagna la petite ville, non pas qu’il eût un but déterminé – n’ayant pu rencontrer de Herdt de la journée, il ignorait la démarche d’Hilda – mais simplement pour se montrer aux Van Neer de façon à ce qu’ils comprennent bien qu’il ne les oubliait pas et que l’inspecteur Pelckmans n’était pas prêt à leur pardonner de l’avoir pris pour un naïf.

Sur le quai de Wijnigem, la silhouette du policier commençait à devenir familière à tous les marins. Joris entra à *La fidèle Flamande* sans intention précise, sinon celle de boire un verre de genièvre. Martha se tenait derrière le comptoir. En voyant Pelckmans, elle s’exclama :

— Vous tombez bien, inspecteur ! Je comptais vous rendre visite demain.

— À moi ?

— À vous ou à votre chef.

— Pour quel motif ?

— Pour vous dire qui a tué Joss Lauriks.

En dépit de sa méfiance, le policier se crispa, attentif, et comme

Martha se taisait, il cria presque :

— Eh bien ! allez-y ! Dites-le ?

— Passons dans la cuisine...

La première chose que Joris remarqua, ce fut les valises. Il se tourna vers la veuve Gyssels.

— Vous avez quelqu'un ?

— Non, c'est à moi.

— Vous partez en voyage ?

— Oui, si on veut...

— Et où allez-vous ?

— Ça, c'est à vous de me le dire.

— À moi ?

— Oui, car c'est moi qui ai tué Joss Lauriks.

Pelckmans crut que la maison lui tombait sur la tête ! Voilà que celle-là aussi s'en mêlait ! La rage le prit et il cogna sur la table.

— Je vous jure que ça va vous coûter cher de vous payer ma tête !

Comme si elle n'avait rien entendu, Martha continuait :

— J'étais bien décidé à rien dire... Cette canaille de Lauriks méritait pas que je passe mes dernières années en prison à cause de lui. Seulement, je vois bien que vous êtes après les Van Neer et je veux pas que des innocents paient pour moi, surtout des vieux amis comme Gustaaf et ses enfants. Alors, je vous le répète : c'est moi qui ai tué Joss Lauriks.

Joris n'arrivait pas à deviner si elle parlait sérieusement ou non. Sans les précédents d'Anneke et de Karel, il aurait cru cette femme paisible.

— Je l'ai tué, car il était le responsable de nos misères. En lui donnant l'habitude de la drogue, il a aussi sûrement assassiné Albrecht que s'il lui avait flanqué un coup de couteau.

La justice pouvait rien contre Joss, alors j'ai fait ma justice moi-même. Un soir, qu'assis dans cette cuisine, il bavardait avec mon mari, j'ai empoigné mon hachoir et je l'ai cogné en pleine figure. Il a essayé de se lever, mais j'y ai retapé dessus jusqu'à ce que je sois certaine qu'il respirait plus. Après, on a pris notre charrette à bras et on l'a emporté du côté d'Herentals. On a passé toute la nuit pour s'en débarrasser et remettre de l'ordre.

Le récit de Martha était sans faille ou presque. Elle avait seulement oublié la mort de Gyssels. Sûr de lui, Pelckmans demanda d'un ton ironique :

— Et c'est pour que tout soit encore mieux en ordre que vous avez pendu votre mari ?

Elle secoua la tête.

— Albrecht s'est pendu tout seul. Vous lui aviez fait peur.

— Et il s'est pendu avec une chaise trop basse ? Sans doute a-t-il

sauté pour accrocher la corde ?

— Non, c'est moi qui ai enlevé la chaise dont il s'était servi pour la remplacer par une plus petite. J'étais sûre que vous la remarqueriez.

— Et pourquoi auriez-vous fait ça ?

— Le suicide de mon mari vous aurait intrigués, vous en auriez cherché les raisons, c'était dangereux pour moi. Albrecht assassiné m'innocentait. J'avais pas prévu que vous vous retourneriez contre les Van Neer. J'ai préparé les valises pour vous suivre.

Pelckmans, bien ennuyé, ne savait quelle décision prendre. Il ne voulait pas risquer de se ridiculiser une fois encore aux yeux de Rik. Il se rassurait en estimant qu'il n'y avait aucun motif pour que Martha ait avoué s'il était dans ses intentions de se sauver. Il se contenta donc de lui faire rédiger sa confession. Martha s'appliqua, en tirant un peu la langue comme une écolière des classes enfantines. Lorsqu'il eut le papier en poche, Joris recommanda à la veuve Gyssels de ne pas quitter sa maison sans autorisation, et se hâta vers le tramway qui le ramènerait à Anvers.

La nuit était venue quand Pelckmans entra dans la Gildekamerstraat. La clarté qui filtrait à travers les rideaux de la fenêtre de Rik lui donna envie de courir. Il grimpa les escaliers quatre à quatre et, ouvrant la porte du bureau, il en oublia de saluer son chef – qu'il n'avait pas vu depuis la veille – tant il était pressé de lui dire :

— Il se pourrait bien que l'affaire Lauriks soit terminée.

De Herdt le regarda sans manifester la moindre émotion.

— Vraiment ?

— J'ai la confession signée de Martha Gyssels... Elle reconnaît avoir tué Lauriks.

Tout en parlant, Joris posa son papier sur le bureau de Rik et allait s'installer dans son fauteuil lorsque son chef l'arrêta, lui tendant à son tour un document.

— Tenez, Pelckmans, pendant que je lis le récit de Mme Gyssels, prenez donc connaissance de la confession signée (il insista malicieusement sur ce dernier mot) d'Hilda Van Neer.

Son enthousiasme envolé, comprenant qu'on avait une fois encore essayé de le duper, Joris commença à lire ; mais les lignes sautaient devant ses yeux, tant la colère l'agitait.

Ils terminèrent leur lecture à peu près au même moment.

— Alors, mon vieux, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne veux plus rien penser, chef.

— Vous avez tort, c'est le moment ou jamais de faire fonctionner votre intelligence. Évidemment, la confession de Martha Gyssels est la plus habile, la plus vraisemblable aussi. Tout y est, même une raison

valable pour expliquer l'assassinat de Lauriks. On devait la tenir en réserve. Fort, très fort. D'abord Karel, puis Hilda et enfin Martha...

— Vous oubliez Anneke ?

— Non, je suis persuadé que celle-là a joué avant son tour. Mais, rassurez-vous, Joris, ma conviction est faite et en dépit de tous ces leurres, je ne tarderai pas à mettre la main au collet du coupable qui, d'ailleurs, viendra peut-être se livrer.

— Ça m'étonnerait !

— Pourquoi ? Ce serait, au contraire, le seul moyen pour lui d'essayer de s'en tirer en se mêlant aux autres pseudo-coupables.

— Mais, voyons, chef ! Vous ne...

D'un signe impérieux, de Herdt intima l'ordre à Pelckmans de se taire et tous deux, alors, entendirent qu'on marchait lourdement dans le corridor menant à leur bureau. Ils écoutèrent les pas qui se rapprochaient. Ils retinrent leur souffle lorsque les pas s'arrêtèrent devant leur porte. Tendus, ils attendaient. Quelques secondes s'écoulèrent qui leur parurent une éternité. Le coup qu'on frappa de dehors parut les délivrer. Répondant à une invitation muette de son chef, Joris se leva et alla ouvrir. Il se fit encore un très court silence. Puis, de sa voix tranquille, Rik de Herdt déclara :

— Entrez donc, Van Neer, nous vous attendions !

CHAPITRE XI

Immobile au milieu de la pièce jusqu'où il s'était avancé, tenant sa casquette entre ses mains, Gustaaf était impassible. Pelckmans songea à l'ours qui hésite avant d'attaquer. De Herdt se taisait et, quoiqu'il en eût envie, Joris faisait de même. Enfin, après ce silence qui parut intolérable à Pelckmans, Van Neer se décida. Il leva les yeux sur Rik et, après avoir poussé un soupir, dit d'une voix lasse :

— C'est bon... vous avez gagné !

— C'est Anneke, n'est-ce pas, qui a tout fait rater ?

— Elle a agi sans me prévenir et, du coup, elle a éveillé votre méfiance.

— Asseyez-vous, Van Neer.

Le patron marinier s'installa dans le fauteuil mais, peu habitué à ces sièges trop confortables, on l'y devinait mal à son aise. Comme s'il recevait un ami venu bavarder quelques instants, de Herdt parlait d'un ton très détendu :

— C'était une manœuvre parfaite que ces personnes venant les unes après les autres se déclarer coupables du meurtre de Joss Lauriks. Toutes donnaient une excellente raison à leur crime ; je veux dire une raison humainement valable : Karel avait voulu venger son père, Hilda punir un suborneur, Martha faire payer sa vieillesse brisée. Très fort, tout cela, Van Neer. Dommage que vous n'ayez pas mis la petite au courant de la manière exacte dont son mari était mort et qu'elle ait eu les nerfs trop sensibles pour attendre vos ordres ! Sans doute s'est-elle affolée en vous voyant déjà en prison ?

— Elle n'est pas intelligente.

— Karel non plus ; mais, lui, il obéit.

— Tout ce que risquent vos enfants et Mme Gyssels, c'est une punition, somme toute légère, pour s'être moqués de la police. Mais je vous fais confiance pour trouver, le moment venu, les excuses nécessaires pour apitoyer l'opinion... La police harcelait mon père, alors j'ai voulu que ça cesse et je me suis dénoncé... Van Neer est un si vieux camarade pour moi et tellement respecté sur le canal que j'aurais fait n'importe quoi pour qu'on le laisse tranquille... La presse s'emparera de tout ça, les journalistes écriront des articles attendrissants sur la manière dont l'attachement familial est encore si

fort dans notre Flandre, chanteront les beautés d'une amitié que le temps n'a pas usée... La famille Van Neer deviendra ainsi la plus sympathique du royaume et personne ne pensera plus à ce malheureux Joss Lauriks, sauf nous et les juges, parce qu'enfin il y a eu meurtre et qu'il faut payer. Mais, je le reconnais, vous avez supérieurement joué, Van Neer.

Pelckmans sentit une admiration non feinte dans la voix de son chef. Gustaaf remua ses lourdes épaules :

— Pour ce que ça m'a servi...

— On ne peut pas tout prévoir et, voyez-vous, c'est parce qu'elle a voulu trop bien faire qu'Anneke a tout flanqué par terre !

— Cette idiote vous a confirmé que le coupable se trouvait sur la péniche. Quand elle nous a raconté sa démarche, je suis sorti pour ne pas lui taper dessus. Alors, il a fallu essayer d'amortir le coup. Karel et Hilda sont venus trop vite l'un après l'autre, mais le temps pressait. Martha est arrivée à la rescousse... pour rien, pour rien ! Et ce sale type de Lauriks va encore nous faire du mal après sa mort !

— Vous êtes riche, Van Neer.

Méfiant, l'autre ne répondit pas tout de suite.

— Pourquoi ?

— Ça vous gêne de me le dire ?

— Non. J'ai ce qu'il me faut, depuis le temps que je travaille.

— De quoi vous payer un bon avocat ?

— Je l'espère.

— J'en suis sûr, sinon vous ne seriez pas ici en ce moment.

— Je comprends pas.

— Mais si, Van Neer, vous comprenez fort bien ; seulement, vous n'aimez pas qu'on devine votre jeu avant que vous ne l'ayez abattu. L'habitude d'être obéi au doigt et à l'œil sur votre péniche, d'être considéré comme le patriarche du canal Albert vous a un peu monté à la tête. Vous avez tendance à vous croire plus fort que n'importe lequel de vos adversaires. C'est une erreur.

— Je vois pas...

— Je vous ferai voir. Et, maintenant, venons-en aux choses sérieuses. Vous êtes venu pour quoi ?

— Pour avouer.

— Parfait ! Pelckmans, il faut que vous recommenciez à tenir le rôle de secrétaire. Il y a longtemps que nous espérions ce moment-là, Van Neer, mon adjoint et moi. Je sentais bien que vous étiez coupable à un titre quelconque, mais je me doutais aussi que vous seriez coriace. Vous êtes prêt, Joris ? Alors, on y va. À vous la parole, Van Neer.

— Je reconnais avoir tué mon gendre Joss Lauriks au cours d'une querelle qui nous a mis aux prises sur ma péniche.

— Le sujet de cette querelle ?

— J'étais en train de réparer une pièce du moteur – profitant de notre arrêt à Wijnegem – quand Lauriks est entré. Ça m'a étonné. Ce garçon savait que je pouvais pas le souffrir, que Je lui pardonnerais pas d'avoir enlevé ma fille et de nous avoir menti sur sa situation. Je le tolérais sur *La Blanche-Mouette* que pour Anneke, mais je lui adressais jamais la parole. Ce soir-là, il s'est amené tout faraud et il m'a demandé de lui donner cinquante mille francs. D'abord, j'ai cru qu'il était soûl, mais pas du tout ; alors, je lui ai dit qu'il aille se faire foutre ! Il a pas bougé et, ricanant, il m'a déclaré que lorsque j'aurai entendu ce qu'il avait à me confier je serai trop heureux de les lui remettre, ces cinquante mille francs, pour qu'il disparaisse. Je suis pas patient de nature et la colère commençait à me secouer, mais j'ai fait un effort pour pas l'empoigner par le cou et le ficher à l'eau. Je lui ai simplement ordonné de déguerpir. Il a mis ses mains dans ses poches, m'a ri au nez et puis m'a raconté comment ils avaient vécu avec Anneke, de quelle sale manière il se procurait de l'argent dont ma fille profitait, qu'il était à la côte et prêt à n'importe quel mauvais coup pour s'en sortir, mais que si je lui versais pas la somme qu'il exigeait – oui, qu'il exigeait ! – il emmènerait Anneke avec lui et, s'il était pris, ma fille serait dans le bain et que l'honneur des Van Neer risquait de ne pas sortir bien intact de cette aventure.

— Comment avez-vous réagi ?

— Je sais pas. Tout ce que je me rappelle, c'est que lorsque j'ai repris conscience des choses, je tenais un marteau plein de sang à la main et que, par terre, Joss avait plus de figure.

Pelckmans notait fiévreusement ce que disait Gustaaf. Au fond de lui-même, l'admiration qu'il ressentait jusqu'ici pour le colosse s'amenuisait. En somme, Van Neer se révélait un homme comme les autres et l'inspecteur était un peu déçu de le constater.

— De quelle façon vous êtes-vous débarrassé du corps ?

— Avec Karel. On l'a empaqueté et emporté au-delà du barrage. Gyssels nous avait prêté sa voiture. On a été presque jusqu'à Herentals. On avait pourtant mis des cailloux dans les poches de Lauriks, mais elles ont dû craquer sous le poids... Bref, on prévoyait pas qu'il remonterait si tôt à la surface. Il nous a eus quand même, le salaud !

— C'est tout ?

— C'est tout. Dites, monsieur l'inspecteur, on va pas trop l'embêter, le pauvre Karel ? Il n'a fait que m'obéir.

— Je crois qu'il s'en tirera assez facilement et, ma foi, vous aussi, peut-être.

— Non ?

— Si, Van Neer, et vous vous en doutez bien ! C'est pourquoi je

vous demandais tout à l'heure si vous aviez de quoi vous offrir un bon avocat. Après le dévouement de la famille et de la vieille amie, le maître du barreau que vous choisirez n'aura pas de mal à montrer au jury que vous êtes un homme digne du vieux temps et qui n'a tué que pour sauvegarder l'honneur des siens. Comme, d'autre part, ce Joss Lauriks était une crapule, vous ne serez sans doute pas acquitté, mais vous en sortirez avec le minimum ou, alors, c'est que je ne connais rien à rien. Ôu, plutôt, vous vous en seriez sorti avec le minimum s'il n'y avait le meurtre d'Albrecht Gyssels...

— C'est pas un meurtre, il s'est suicidé... Martha vous a dit pourquoi elle avait maquillé le suicide de son mari ?... Elle le répétera aux juges.

De Herdt regardait pensivement le patron de *La Blanche-Mouette*.

— Je vois, Van Neer, que toutes vos précautions sont prises. Mais vous avez oublié cette arnaque de coup au menton d'Albrecht ?

— Il sera tombé.

— Puis-je vous demander comment vous êtes au courant de cette meurtrissure sur le cadavre du pendu ?

Van Neer se troubla un peu, mais se reprit vite :

— C'est Martha qui me l'a raconté. Même qu'elle pensait que c'était votre adjoint qui l'avait cogné, ce pauvre Albrecht.

— Pas mal... De quoi rendre la police antipathique... Pas mal du tout. Eh bien ! je répète ce que j'ai dit, Van Neer... Vous vous en tirerez sans doute fort bien.

— On dirait que ça vous embête ?

— Moi ? Pas le moins du monde ! J'admire toujours les gens habiles, Van Neer, et vous avez été diablement habile dans toute cette affaire. Pelckmans, relisez la déposition.

Joris s'exécuta.

— Rien à retrancher ou à ajouter, Van Neer ?

— Rien.

— Alors, signez.

Gustaaf signa largement d'une écriture épaisse et appliquée. Il reposa le stylo sur le bureau et, du ton tranquille du voyageur qui demande à quelle heure part le train du soir, il s'enquit :

— Est-ce que vous m'arrêtez tout de suite ?

— Je ne vois pas bien le moyen de faire autrement.

— C'est embêtant. J'ai rien pris à la maison.

— Qu'à cela ne tienne. Nous vous y accompagnerons et nous vous ramènerons avec votre valise. Attendez ici un instant que je donne les ordres nécessaires.

Ayant appelé Pelckmans d'un clin d'œil, de Herdt sortit dans le couloir. Joris le rejoignit, quelque peu intrigué.

— Vous êtes toujours bon tireur, Joris ?

— Je le crois, chef, pourquoi ?

— Parce que Gustaaf et son clan ne m'inspirent pas confiance outre mesure. Emportez votre revolver. Je prends le mien et emmenez deux inspecteurs avec nous. On ne sait jamais... S'il prenait fantaisie aux Van Neer de nous jeter par-dessus bord...

— Dans ce cas, chef, pourquoi se rendre sur *La Blanche-Mouette* ? Mme Van Neer apportera aussi bien les affaires de son mari ?

— Je tiens à voir comment ils encaissent le coup qui les met hors de combat.

Les autos de la Police criminelle ne mirent qu'un quart d'heure pour atteindre Wijnegem. Avant de partir, Pelckmans était allé chercher Karel pour que personne ne manquât à la fête. Sur le pont de *La Blanche-Mouette*, Pat jouait de l'harmonica lorsque la troupe des arrivants envahit la péniche. Il eut un mouvement pour s'y opposer, mais l'inspecteur de Beekelaer l'empoigna par le bras et, le poussant vers l'escalier, lui ordonna sèchement :

— *Below, you too !*

Et tout le monde dégringola l'escalier.

Maria Van Neer, Hilda et Anneke prenaient leur café. Elle ne songèrent pas à dissimuler leur désarroi devant cette irruption. Mais, tout de suite, Mme Van Neer se précipita vers Karel et l'embrassa. De Herdt renvoya de Beekelaer sur le pont avec son collègue, car on était vraiment trop à l'étroit. Pelckmans se recula vers la porte comme pour empêcher quiconque de sortir et, par précaution, il mit la main dans sa poche, étreignant son revolver. Ce fut Gustaaf qui parla le premier, s'adressant à sa femme :

— C'est fini, Maria. J'ai avoué mon crime à la police. C'est mieux comme ça. Lorsque Karel sera libéré, c'est lui qui dirigera *La Blanche-Mouette*. Ne pleure pas. Lauriks était un voyou. J'ai pas honte de ce que j'ai fait et je le regrette pas ! Prépare-moi vite une valise ; je repars avec ces messieurs.

Alors, Hilda se leva et dit à de Herdt :

— Inspecteur, mon père s'accuse pour me sauver, mais je vous demande de me croire : c'est moi qui ai tué Joss Lauriks.

Karel bondit et, se plantant en face de Rik, lança :

— Elle ment ! Le père ment aussi ! Ils veulent payer pour moi ! Je l'accepte pas ! Je vous l'ai dit, je vous le répète : c'est moi et personne d'autre qui ai fait son affaire à Lauriks !

Impassible, de Herdt se tourna vers Anneke :

— Et vous, madame, ne reconnaîtriez-vous plus votre culpabilité ?

Anneke se contenta de pleurer au lieu de répondre et Rik s'adressa à Pat O'Lary :

— Pendant qu'on y est, pourquoi ne vous accusez-vous pas aussi ?

Le matelot le regarda avec le visage du qui n'entend pas les paroles qu'on lui lance. Inquiet, il cria presque à Van Neer :

— *What does he say ?*

— *Nothing, Pat, nothing... to be quiet...*

Souriant, de Herdt regarda Pelckmans :

— Quand je vous disais qu'ils étaient bougrement habiles, ces Van Neer, Joris... Nous voilà avec trois coupables sur les bras pour un seul crime... C'est beaucoup !

Brusquement, son ton se durcit et il ordonna sèchement :

— La comédie est terminée. Madame Van Neer, veuillez faire rapidement la valise de votre mari.

Gustaaf poussa un soupir de soulagement.

— Vous avez enfin compris, monsieur l'inspecteur, que les petits ne faisaient ça que pour essayer de me tirer du pétrin ?

— Gustaaf Van Neer, au nom de la loi, je vous arrête... Mais pas pour le meurtre de Joss Lauriks... Ce n'est pas vous qui l'avez tué.

Van Neer vacilla.

— Mais je vous répète que...

— Inutile de mentir à nouveau. Ce n'est pas vous qui avez tué Joss Lauriks, ni Karel, ni Hilda, ni cette pauvre Anneke qui me semble bien dépassée par toute cette histoire...

Et, montrant Pat O'Lary du doigt :

— ... Et lui, encore moins !

Exaspéré, ce dernier saisit Gustaaf par le bras :

— *But what does he say, for God's sake ?*

— *Without interest for you, Pat...* Monsieur l'inspecteur, vous nous faites marcher ou quoi ?

— Ne renversons pas les rôles, voulez-vous ? Ce n'est pas moi, mais vous et les vôtres qui, depuis le début de cette histoire, essayez de me faire marcher, comme vous dites, en vous accusant successivement d'un crime que vous n'avez pas commis.

— Mais alors qui a tué mon gendre ?

— Personne.

Un silence épais régna quelques instants dans la petite pièce et Pelckmans lui-même se demanda un instant si Rik ne se fichait pas du monde. Mais, froid, calme, sûr de lui, de Herdt enchaînait :

— Voyez-vous, Van Neer, je vous ai dit tout à l'heure, dans mon bureau, que vous aviez tendance à mépriser vos adversaires et cela vous fait commettre de lourdes erreurs.

— Lesquelles ?

— Vous avez trop forcé la note. Il aurait fallu qu'au moins un des vôtres – Anneke, par exemple, comme c'eût été logique – prît la défense du disparu. Mais non, les uns après les autres, vous veniez me dire tout le mépris, toute la haine que vous nourrissiez à l'égard de

Lauriks. Du coup, ce mort que nul n'aimait commença à m'intéresser. Par vous, par la police de Liège, par celle de Bruxelles, je sus que le défunt n'offrait pas le moindre intérêt. C'était, en effet, une sale petite crapule. Par l'autopsie, j'appris qu'il se droguait. La drogue m'ouvrit des perspectives nouvelles. Mais alors, comment se faisait-il que l'honnête, que l'intransigeant Gustaaf Van Neer, respecté de tous sur le canal, craint et aimé de sa famille, ait pu accepter qu'une pareille fripouille entrât parmi les siens ? La pauvre Anneke n'avait sûrement jamais eu la volonté de s'opposer à son père. Et si cela eut bien lieu, pourquoi Gustaaf Van Neer l'a-t-il reprise à bord de la péniche ? Et, surtout, pour quelles raisons aurait-il toléré que Lauriks y revînt séjourner de temps à autre ?

— Je vous ai expliqué...

— Vous ne m'avez pas expliqué, Van Neer, vous m'avez menti. Vos mensonges, je les ai flairés dès le commencement. Pourquoi étiez-vous si pressé de reconnaître le corps de votre gendre à la morgue ? Personne ne se souciait de Lauriks et nul ne se serait inquiété de ne plus le revoir ? La police d'Anvers ne soupçonnait même pas son existence et, l'aurait-elle apprise, qu'il eût été bien simple de lui répondre qu'il avait filé sans plus jamais donner de ses nouvelles. Vous avez commis une gaffe de taille, Van Neer, en vous hâtant de vouloir nous faire croire que c'était le corps de Lauriks qu'on avait repêché. J'ai assisté à l'enterrement, vous m'y avez vu et j'ai été frappé par l'indifférence que vous y témoigniez tous. Anneke, au moins, qui est sensible, aurait dû pleurer. Le seul sentiment que vous manifestiez, c'était l'inquiétude provoquée par ma présence. Pourquoi ? Et pourquoi Anneke demeurait-elle insensible alors qu'au téléphone, lorsque je lui ai appris la mort de son mari, elle avait éclaté en sanglots ? En comprenant que j'étais résolu à mettre la main sur le meurtrier de votre gendre, vous avez pris peur, surtout lorsque vous vous êtes rendu compte que la police ne vous quittait pas de l'œil. Je reconnais que j'agissais au hasard, mais vous avez perdu la tête et Anneke, la première, a flanché. Quand elle est venue s'accuser du meurtre, j'ai été convaincu que le meurtrier se trouvait à bord de *La Blanche-Mouette*.

— Mais, enfin, vous venez de dire que personne n'a tué Lauriks !

— Et je le maintiens... Seulement, si le corps repêché dans le canal n'était pas celui de Lauriks, quel était-il ?

Hargneux, Karel intervint :

— Tout ça, ce sont des histoires ! Moi, je vous répète que j'ai tué Joss et que c'est bien lui que le père a reconnu à la morgue ! Et puisque vous êtes si malin, où donc serait-il alors, Lauriks ?

— Mais il n'a jamais quitté la péniche, voyons, Karel !

Et, se tournant rapidement vers Pat O'Lary, il ajouta :

— N'est-ce pas, Joss ?

Pelckmans faillit être surpris par la rapidité de Lauriks qui bondit sur Rik ; néanmoins, il eut un réflexe suffisamment prompt pour sortir son revolver et flanquer un maître coup de crosse sur la tête du pseudo-matelot qui s'écroula. Anneke poussa un cri et se jeta sur l'homme inanimé :

— Joss !... Joss ! Oh ! mon Dieu ! Ils l'ont tué !

Doucement, de Herdt la releva.

— Rassurez-vous, madame, il n'est qu'évanoui et merci pour cette magnifique preuve devant témoins que vous venez de nous donner si spontanément.

Hébétée, Anneke se laissa reconduire sur sa chaise. Les autres la regardaient avec haine.

— C'est, d'ailleurs, le faux O'Lary lui-même qui m'a fait deviner la vérité, avec la complicité du hasard. Un de mes camarades de classe avait été envoyé par ses parents apprendre l'anglais à Plymouth, mais il passa son temps dans un dancing, si bien que sa famille, alertée, le fit revenir. Mes parents s'étaient tellement indignés, en ma présence, de l'attitude de ce garçon que le souvenir m'en resta gravé dans la mémoire. C'est pourquoi je fis demander au faux O'Lary si le Kennedy Hall se trouvait toujours dans Topsham Road. Il me répondit avec assurance que oui, plaçant ainsi cette rue de Plymouth à Exeter et m'assurant, de surcroît, que sa petite amie tenait l'emploi de caissière au Kennedy Hall. Dès lors, ma conviction était faite. O'Lary mentait et se faisait passer pour quelqu'un d'autre. Mais alors, qui était-il ?

À ce moment, Lauriks revint à lui et, l'air hagard, se mit sur son séant, promenant sur l'assistance un regard embué et murmurant :

— *Wat scheelt er san[x] ?*

Avant qu'il eût complètement repris ses esprits, Pelckmans lui passait les menottes tandis que de Herdt déclarait :

— Joss Lauriks, au nom de la loi, je vous arrête pour meurtre commis sur la personne de John Honley, sujet britannique.

Réveillé par cette déclaration, Joss examina ses menottes et, relevant la tête, fixa l'inspecteur en grognant :

— *Vuilpoes[xi] !*

De Herdt s'inclina :

— Je vois avec plaisir que l'usage de la langue flamande vous est redevenue familière !

Puis, sans plus s'occuper de lui, il ajouta pour les autres :

— Certain qu'O'Lary n'était pas O'Lary, je me creusais la tête pour deviner qui il pouvait bien être... C'est alors qu'Anneke se fit surprendre à son rendez-vous galant et, j'eus l'intuition de la vérité. Il me paraissait inadmissible, en effet, que la jeune femme se conduisît de cette façon, à peine veuve et il s'affirmait plus invraisemblable

encore que Gustaaf Van Neer gardât à son service un homme qui venait d'outrager l'honneur de sa famille. Par contre, on pouvait admettre que Pat, bien que rossé, restât sur *La Blanche-Mouette*, par suite de la tendresse qu'il portait à Anneke. Dans mon bureau, cette dernière m'avoua que son nouvel amant lui disait les mots qu'elle avait besoin d'entendre, fait d'autant plus curieux que Pat ne parlait pas le flamand et qu'Anneke ne comprenait pas un traître mot d'anglais, comme un piège innocent le prouva. Parce qu'Anneke était une Van Neer, parce que vous, Gustaaf, ne renvoyiez pas l'amant de votre fille, parce que je savais que Pat n'était pas Pat O'Lary, il fallait que ce matelot fût quelqu'un de familier aux Van Neer... et pourquoi pas Joss Lauriks ? L'hypothèse me tenta, car elle expliquait tout, y compris l'étrange attitude d'Anneke qui allait rejoindre son mari en cachette. Le faux Pat ayant choisi de s'exprimer en anglais, j'eus l'idée de porter à Londres les empreintes digitales du mort. À Scotland Yard, on les reconnut pour celles d'un certain John Honley, trafiquant de drogue, opérant le plus souvent en Belgique. Dès lors, tout s'enchaînait puisque je n'ignorais pas que Lauriks trafiquait, lui aussi, de la drogue. Si Lauriks avait pris le parti de disparaître, si sa famille entière faisait bloc pour nous inciter à croire à sa disparition, c'était qu'il était le meurtrier ; mais je manquais de la preuve qu'il me fallait pour établir l'identité du pseudo-O'Lary. Anneke vient de me la fournir et je l'en remercie. Pelckmans, emmenez Joss Lauriks et envoyez-moi les inspecteurs.

Joris sortit en compagnie de Joss sans que personne ne bougeât.

— L'instruction démontrera sans doute que Lauriks a tué Honley parce qu'il n'a pu lui remettre les sommes qu'il lui devait ou parce qu'il a voulu le dépouiller de la drogue qu'il portait sur lui. Et, s'il s'est fait passer pour lui, c'est vraisemblablement dans le but de dépister les caïds de la drogue qui ne pardonnent guère les trahisons de ce genre et qui, dupés par votre mise en scène, Van Neer, doivent penser à l'heure actuelle que c'est Honley qui les a roulés et a filé avec l'argent ou la drogue après avoir tué Lauriks. Ils vont être rudement surpris quand ils apprendront que c'est vous et Lauriks qui avez assassiné Honley le trafiquant, qui avez assassiné Albrecht, votre ami !

Van Neer ne prenait plus la peine de nier. Écrasé, il écoutait Rik réduire à néant le plan dont il était si fier. Tout au plus réagit-il au nom d'Albrecht.

— Non... pas lui... Pas Albrecht !

Mais, impitoyable, de Herdt répliqua :

— Je sais que Gyssels était lié à vous et depuis longtemps par les liens d'une solide amitié, Van Neer. Pour une raison que j'ignore, il a été mis au courant de votre crime. Il a pris peur lorsque mon adjoint est venu l'interroger. Il vous a dit son angoisse et vous avez compris

qu'il pouvait craquer d'un instant à l'autre. Alors, vous avez décidé de le supprimer et, l'ayant assommé, vous l'avez pendu !

Gustaaf hurla :

— Non ! Jamais j'aurais touché à Albrecht !

— Pourquoi ?

— À cause... À cause...

— À cause de Martha ?

— Oui.

— C'est donc Lauriks qui a fait le coup, car, lui, il s'en fichait bien de Martha.

À ce moment, de Beekelaer et son collègue entrèrent. De Herdt leur montra la famille Van Neer :

— Nous allons embarquer tout ce monde. De Beekelaer, filez téléphoner qu'on nous envoie un car avec des agents.

L'inspecteur parti, Gustaaf protesta :

— Vous n'emmènerez quand même pas Maria ?

— J'ai dit tout le monde !

— Mais...

— Ça suffit, Van Neer. Je vous arrête, vous et les vôtres, pour complicité dans le meurtre de John Honley et pour trafic de stupéfiants.

De Herdt marcha vers Van Neer qui, devant le visage tendu du policier, recula.

— Ce sera aux juges de dire la part de chacun de vous dans l'assassinat de John Honley et d'Albrecht Gyssels, mais moi je démolis la fausse image que vous aviez su imposer de la belle famille flamande, du chef de clan qu'on prenait pour juge, car vous êtes une crapule, Van Neer, sous votre air de type franc et brutal, une crapule qui fait le trafic de la drogue depuis longtemps et qui était d'accord avec Lauriks. Vous avez préféré vous accuser du meurtre plutôt que de voir la police orienter ses recherches vers la drogue. C'est raté ! Vous allez enfin payer et je suis sûr que lorsque les spécialistes viendront fouiller votre péniche, ils trouveront tout ce qu'il faudra pour vous garder en prison jusqu'à la fin de vos jours. Allez ! Ouste ! Débarrassez le plancher ! Vous me dégoûtez tous ! Gustaaf l'irréprochable ! Hilda, l'intellectuelle aigrie ! Karel, le bon fils ! Anneke, la tendre amoureuse, et vous, Mme Van Neer, qui acceptiez toute cette ignominie sans murmurer parce que ça rapportait de l'argent !

Les Van Neer partis, les spécialistes entreprirent la fouille complète de La Blanche-Mouette. Avant de remonter dans sa voiture, de Herdt entra à La **fidèle** Flamande. Martha était seule. Rik s'approcha d'elle :

— C'est fini, madame Gyssels !

Elle inclina la tête sans répondre.

— Vous saviez qu'ils avaient tué le trafiquant de drogue ?

— Oui.

— Comment le saviez-vous ?

— Ils l'ont dit à Albrecht, quand ils sont venus lui emprunter sa voiture.

— Qui, ils ?

— Gustaaf, Lauriks et Karel.

— Vous étiez au courant du trafic des Van Neer ?

— Non. Je croyais que seul Lauriks vendait de cette saleté.

— C'est Lauriks qui a tué votre mari ?

— Oui.

— De quelle façon l'avez-vous appris ?

— Gustaaf est venu me demander pardon. Ni lui, ni Karel l'auraient fait, mais Lauriks a eu peur qu'Albrecht dise la vérité.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dénoncé ?

— On aurait arrêté Gustaaf.

— Et alors ?

— J'aimais Gustaaf.

— Vous aimiez aussi Albrecht ?

— Oui, mais j'aimais Gustaaf d'avant...

— C'est lui qui vous a dit de vous accuser ?

— Oui.

— Pour quelles raisons avez-vous obéi ?

— Il m'a parlé d'autrefois, du temps que nous étions jeunes...

De Herdt haussa les épaules. Tout cela lui échappait un peu. Bien sûr, il devrait l'arrêter, celle-là aussi, pour complicité, mais quoi ? Un flic a bien le droit d'avoir aussi pitié de temps à autre ! Il s'en alla, laissant Martha pleurer dans ses bras repliés.

Dans le bureau de la Gildekamerstraat, en dépit de l'heure tardive, ni Rik, ni Joris ne se décidaient à rentrer chez eux, sachant qu'ils ne dormiraient pas, trop énervés. Pelckmans ôta la pipe de sa bouche pour dire avec regret :

— Ce Gustaaf m'était tout de même bougrement sympathique...

— C'est ce qui le rendait dangereux.

— Mais, où est Pat O'Lary dans tout ça ?

De Herdt haussa les épaules :

— Qui sait ? Un matelot qui aura été tué quelque part et dépouillé de ses papiers... vraisemblablement par John Honley ou ses patrons. Ces gens-là ont toujours besoin de faux états civils.

Rik se leva et frappa sur l'épaule de son adjoint :

— Allons quand même nous coucher, Joris. Nous avons terminé cette affaire et il nous faut penser à demain. Peut-être un nouveau Van

Neer viendra-t-il frapper à notre porte ?

— Dieu nous en préserve !

— Dieu ne se mêle pas de ces histoires-là et, si vous voulez mon avis, Il a bien raison

FIN

4ème de couverture

Un cadavre défiguré est repêché dans le canal Albert. La police d'Anvers annonce à peine la nouvelle qu'un marinier se présente et déclare reconnaître dans le défunt son gendre, un propre à rien tué par quelqu'un du même acabit, bon débarras pour tout le monde et au revoir la compagnie.

Un vrai patriarche à l'antique, ce Gustaaf Van Neer, patron de la péniche La Belle Mouette qui vient d'identifier les restes de Joss. Lauriks. Un personnage fascinant par sa violence contenue, son autorité, son franc parler. Trop fascinant même : Gustaaf Van Neer paraît plus vrai que nature.

Parce qu'il est une force de la nature... ou parce qu'il en joue le rôle ? L'inspecteur Rik de Herdt sent poindre un doute - et si c'était lui le meurtrier de Joss Lauriks ?

De toute façon, Rik et son adjoint Joris Spelckmans ont le devoir de trouver le coupable. Une tâche que le clan des Van Neer, soudé autour de son chef, proclame inutile et semble s'ingénier ensuite à rendre impossible, mais Rik de Herdt se pique au jeu et s'acharne, lui aussi, à percer le mystère. qui entoure ce mort que nul n'aimait.

Une enquête périlleuse dans les brumes du pays flamand.

Source : Le Livre de Poche, LGF

[1] Spectre qui hante Macbeth.

[2] Chien de temps !

[3] Genièvre pour chacun !

[4] Tout de suite.

[5] Qu'y a-t-il ?

[6] A propos d'Anneke et de vous.

[7] Vous êtes au courant ?

[8] Vous portez plainte contre Van Neer?

[9] ... Mais un jour ou l'autre, je le tuerai !

[x] Qu'est-ce qu'il y a ?

[xi] Salaud !